BnF Gallica

Aristide et Bobino / par Benjamin Rabier

Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

BnF Gallica

. Aristide et Bobino / par Benjamin Rabier. 1929.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ARISTIDE ET BOBINO

PAR Benjamin RABIER.

Librairie GARNIER Frères — PARIS

Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

Albums Illustrés pour Enfants

Édités par la LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

COLLECTION in-4° cavalier. Cartonnage bradel.

BENJAMIN RABIER. .. *ALPHABET* illustré de 24 planches en couleurs.
— — *ÉCOUTEZ-MOI.*
— — *LE FOND DU SAC.*
ANDRÉ HELLÉ . .. .. *IMAGES DROLATIQUES* (films).

COLLECTION in-4° raisin. Cartonnage bradel.

GÉDÉON ALFRED ET ROUDOUDOU, texte et dessins par Benjamin Rabier.
GÉDÉON SPORTSMAN, texte et dessins par Benjamin Rabier.
GÉDÉON EN AFRIQUE, — —
PLACIDE ET GÉDÉON, — —
GÉDÉON MÉCANO, — —
GÉDÉON S'AMUSE — —
JE SAIS LIRE. Contes et historiettes, illustrations de R. Sallès.
JE SAURAI LIRE. Album méthodique et amusant, illustrations de R. Sallès.
CONTES DE PERRAULT, illustrations de Mary.
AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, ill. de Mary.
HISTOIRE DE DON QUICHOTTE, traduction de Florian, illustrée par J. David.
HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, illustrations de Lix.
FABLES DE LA FONTAINE, illustrées par Grandville.
CONTES DE Mme D'AULNOY : Gracieuse et Percinet, la Belle aux cheveux d'or, l'Oiseau bleu, etc.
VOYAGES de GULLIVER à LILLIPUT et BROBDINGNAG, illustrés d'après les dessins de Lix.
LE LIVRE DES ENFANTS, poésies de Marceline Desbordes-Valmore, dessins de André Hellé.
L'ARCHE DE NOÉ, texte et dessins de André Hellé.
LILETTE LÉVEILLÉ A CRABOVILLE, par Jordic.
LES PETITS BRAZIDEC A PARIS, par Jordic.

COLLECTION BENJAMIN RABIER

Série de 7 albums in-4° oblong de 40 planches en couleurs.

SCÈNES COMIQUES DANS LA FORÊT.
MÉNAGERIE.
PETITES MISÈRES DE LA VIE DES ANIMAUX.
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX.
LES ANIMAUX EN LIBERTÉ.
LES ANIMAUX S'AMUSENT.
NOS FRÈRES INFÉRIEURS

LE BUFFON CHOISI

de BENJAMIN RABIER

Un magnifique volume in-4° cavalier illustré de nombreux dessins et de planches en couleurs, relié pleine toile, plaque spéciale, tranches dorées.

LES SAINTES GARDIENNES

(Sainte Jeanne d'Arc, Sainte Geneviève, Sainte Odile)

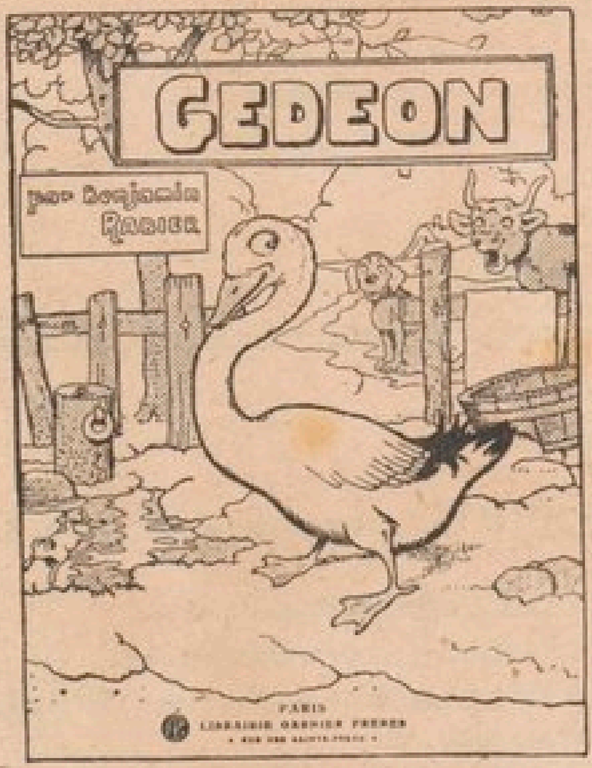
Poèmes de A.-P. GARNIER

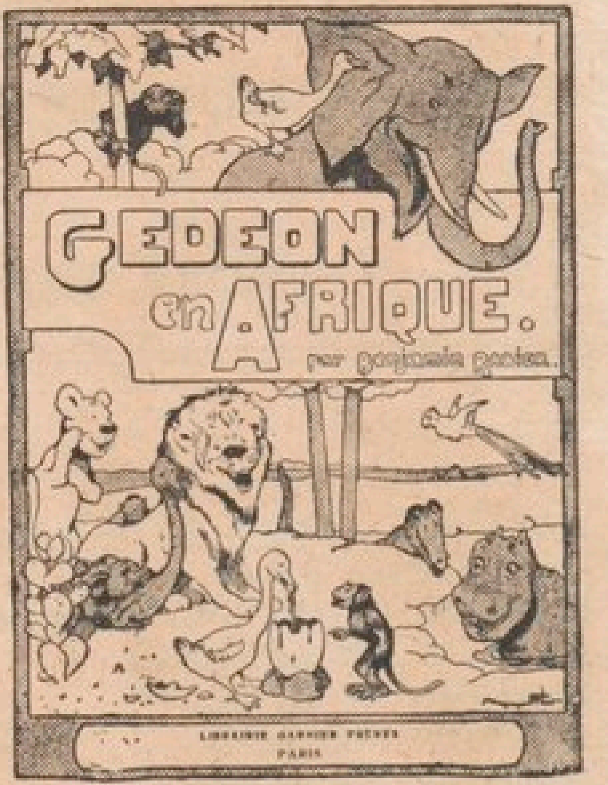
Un volume in-8°, orné de trois hors-texte en trichromie et de dessins en noir de Maurice Lalau, relié pleine toile. Plaque spéciale, tête dorée.

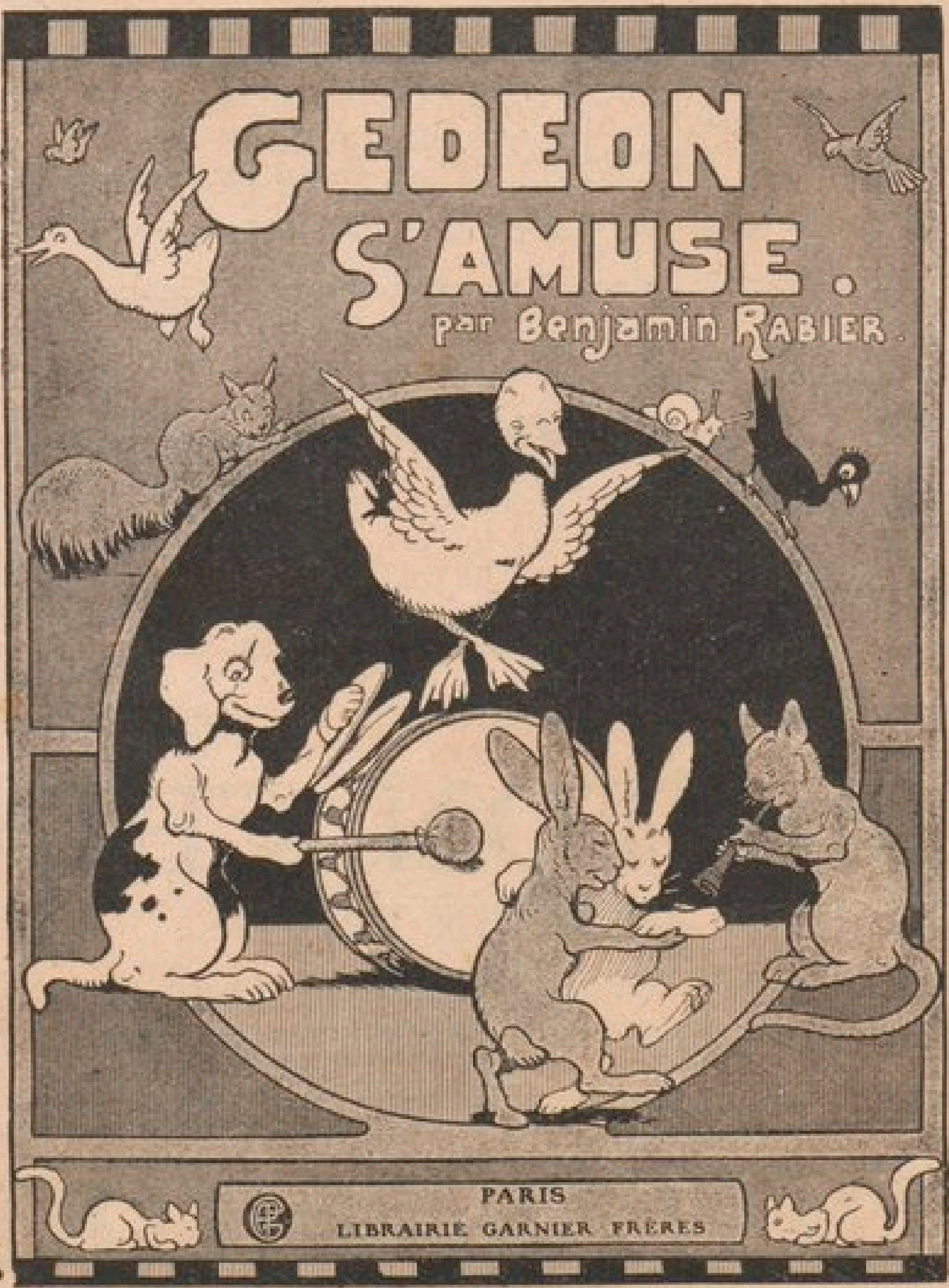
COLLECTION DES GÉDÉON

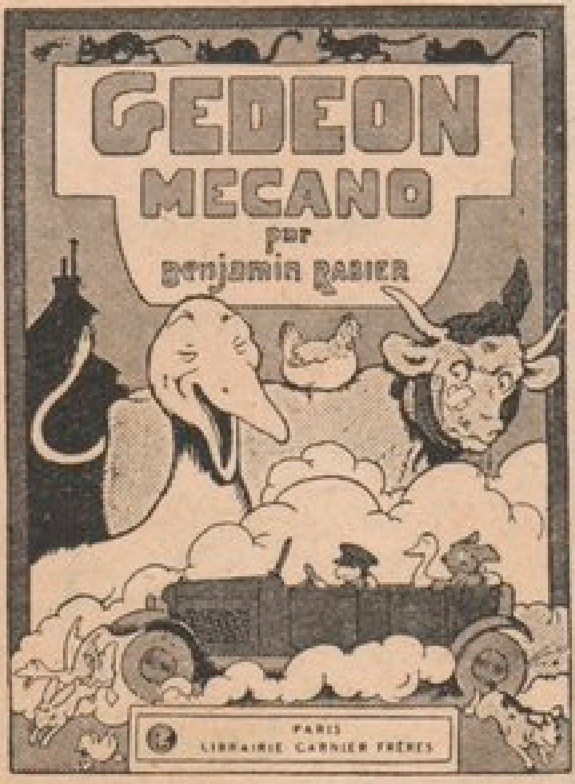
DE BENJAMIN RABIER

Albums in-4° Raisin, illustrés en couleurs, cartonnés, dos toile







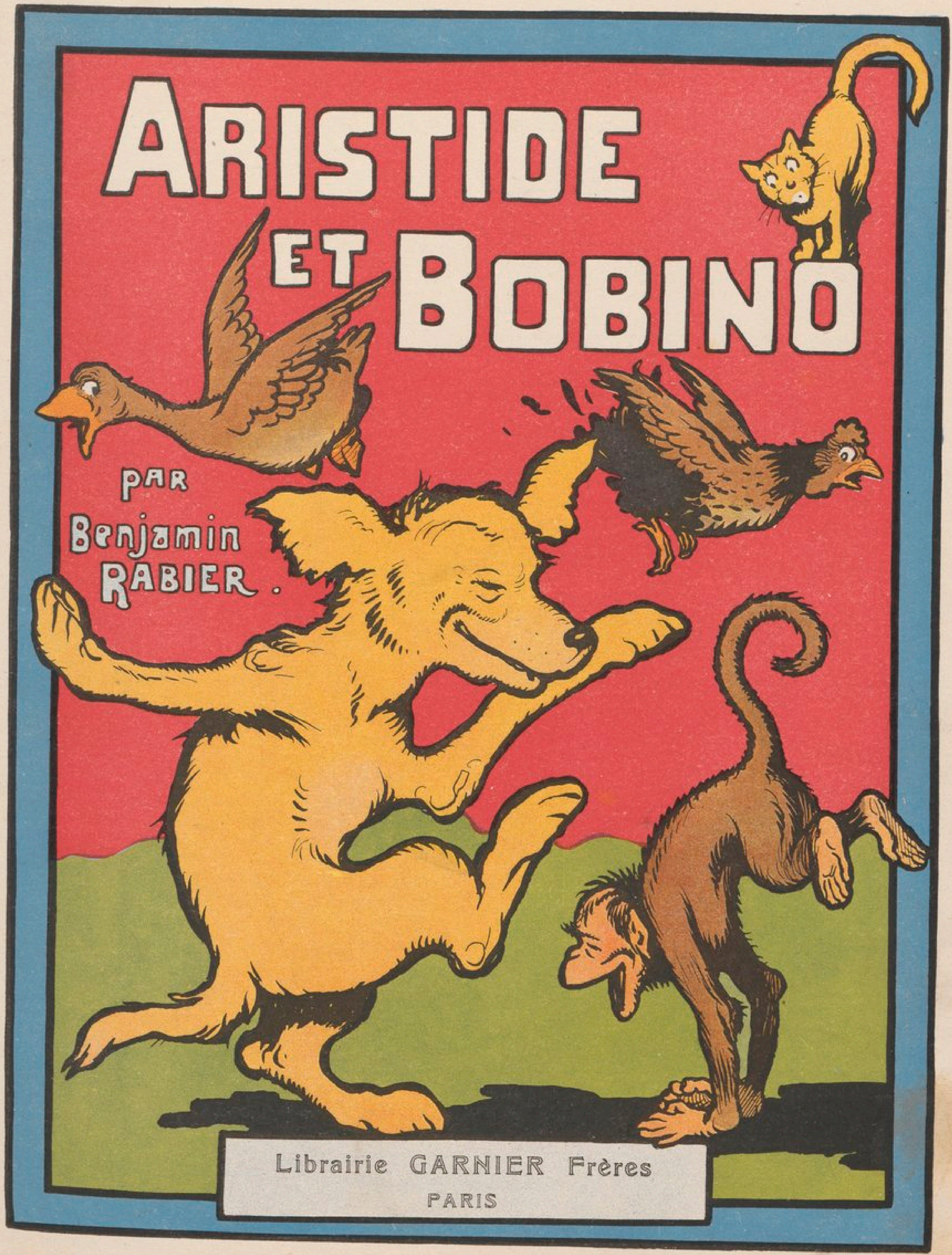


VIENT DE PARAITRE

-- LES FABLES COMIQUES --

DE BENJAMIN RABIER

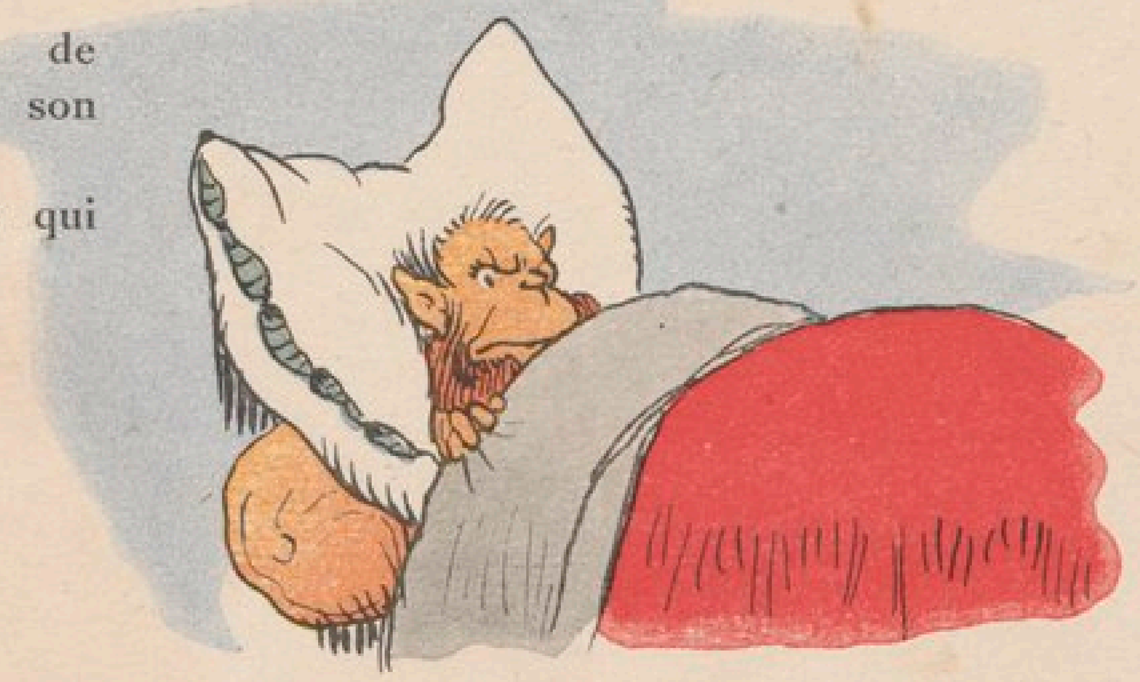
Joli album in-8° Soleil (28×20), relié pleine toile, avec portrait de l'auteur, illustré de nombreuses gravures, avec couverture en couleurs


ARISTIDE
ET BOBINO
PAR
Benjamin
RABIER.
Librairie GARNIER Frères
PARIS

Assis sur la crête d'un toit, le chat Tabougri miaulait doucement une chanson à la Lune. Le toit sur lequel il était perché abritait Monsieur Adécouate, un savant chimiste qui vivait dans la seule compagnie d'un singe et d'un perroquet. Le singe s'appelait Aristide ; le perroquet répondait au nom de Barnabé.

Il était minuit... Réveillé par le nocturne de Tabougri, le singe Aristide, jusqu'alors béat dans son lit, maugréait contre le chat virtuose...

— Impossible de dormir avec cette sale bête qui chante faux comme un nègre de phonographe !

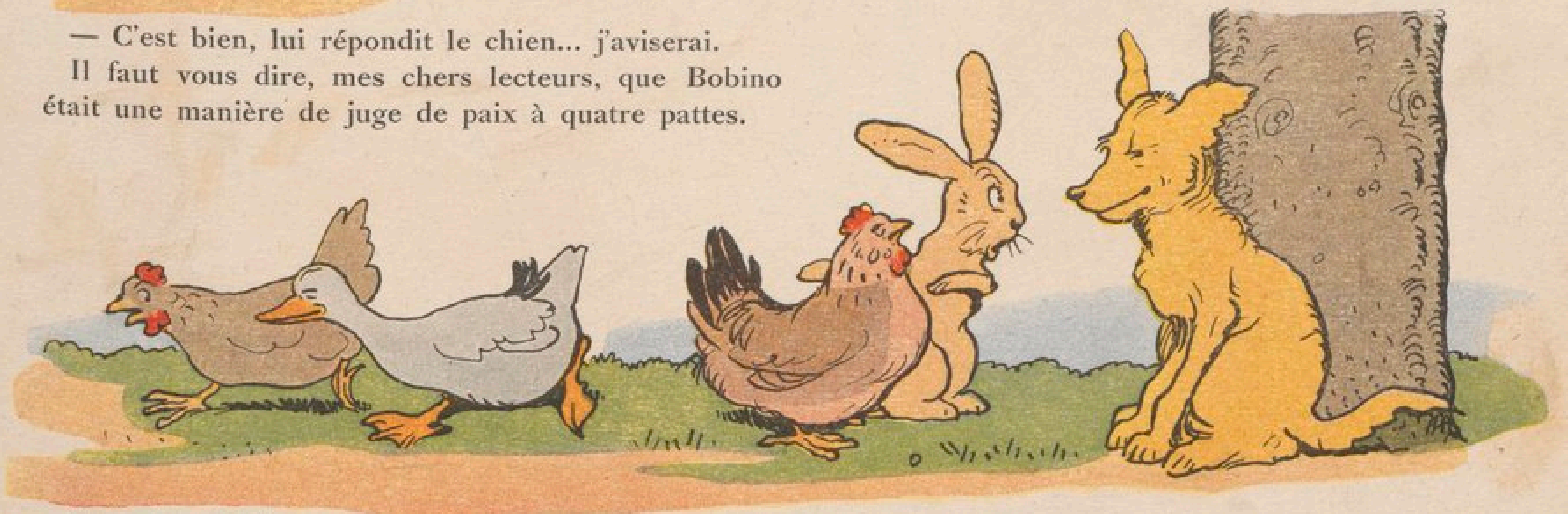


Dès l'aube venue, Aristide s'en fut trouver son ami Bobino, qui remplissait les fonctions délicates de chien de garde du domaine des Liserons.

— Bobino, dit le singe, je viens me plaindre à toi... Ce Tabougri m'empêche de dormir avec ses mélodies discordantes... Que faire ?

— C'est bien, lui répondit le chien... j'aviserai.

Il faut vous dire, mes chers lecteurs, que Bobino était une manière de juge de paix à quatre pattes.



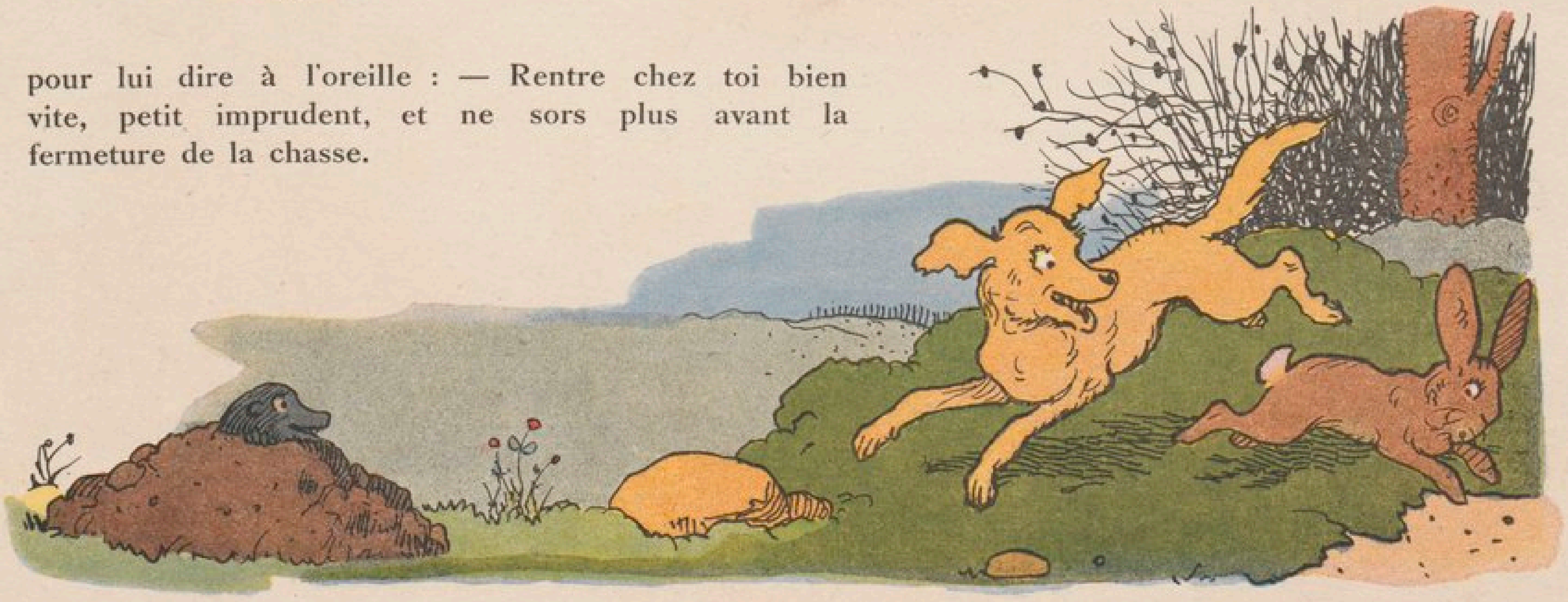
Tous les plaideurs, de poil ou de plume, des environs avaient recours à son intelligence éclairée et à son jugement réfléchi.

Comme saint Louis, Bobino rendait la Justice sous un chêne.

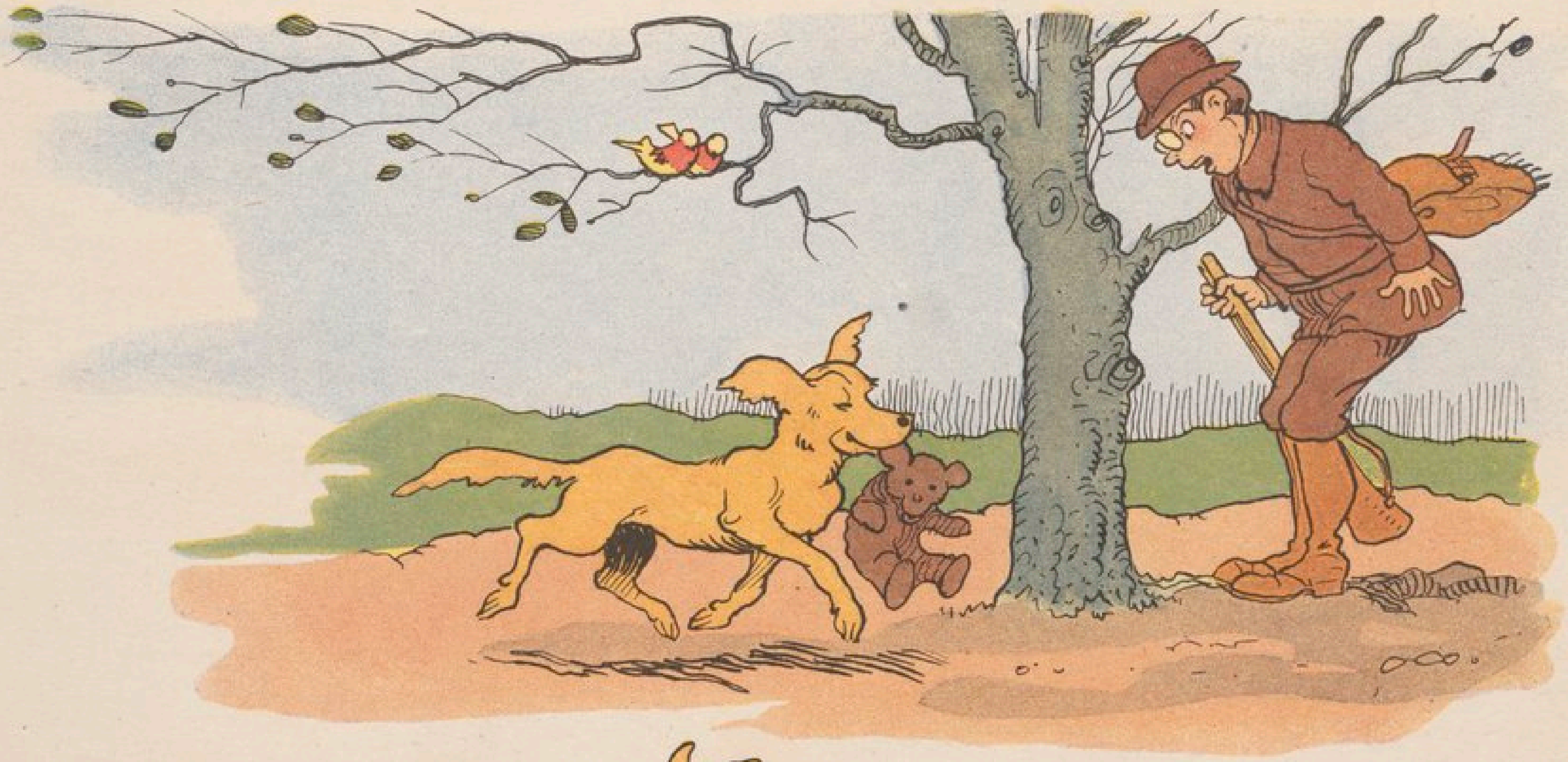
En vérité, Bobino n'avait pas volé la sympathie dont les animaux du pays l'entouraient. Il était bon, serviable, charitable et dévoué.

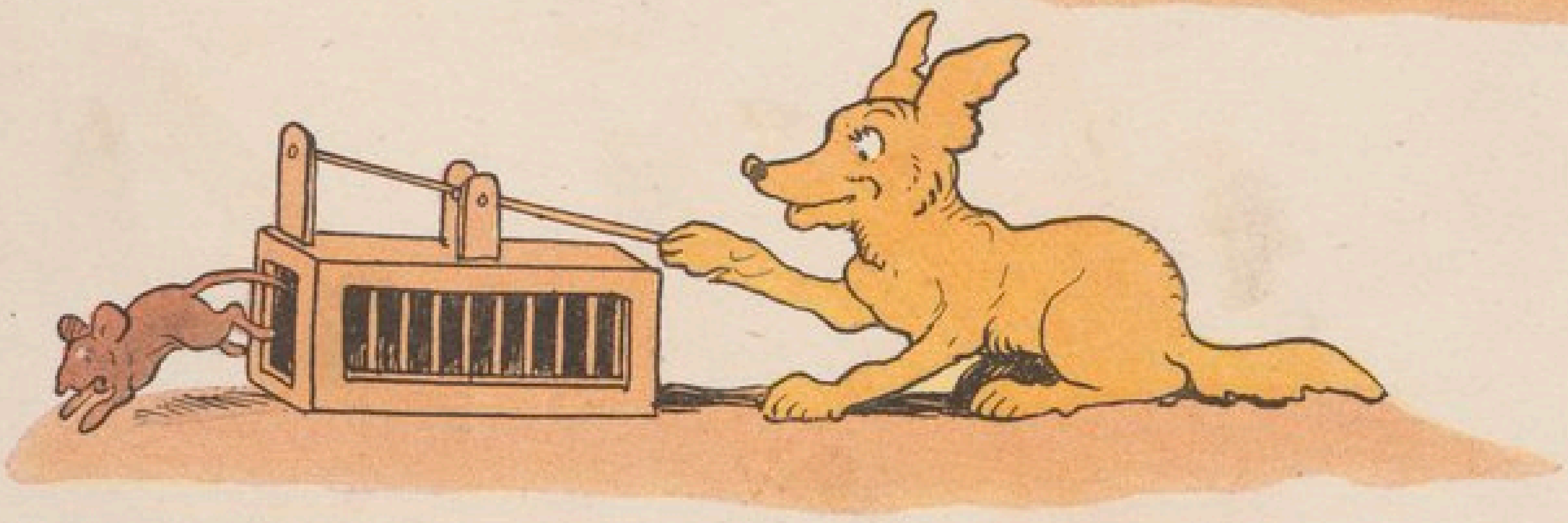
Les chats des environs étaient ses amis. Volontiers il partageait sa pâtée avec les affamés... avec les miséreux. S'il allait à la chasse avec son maître, le gibier pouvait flâner en paix dans les champs ou les bois. Le maître était myope et le chien manquait de flair. Du moins Bobino avait-il adopté ce moyen de défense : manquant de nez, comment aurait-il pu poursuivre les lapins, les lièvres, les perdrix et les faisans et les tenir en arrêt ?

Il préférait laisser croire à une tare professionnelle de chien de chasse que de heurter son instinct de bonté. Était-il lancé sur un lapin, vite il l'attirait derrière quelque haie ou quelque buisson pour lui dire à l'oreille : — Rentre chez toi bien vite, petit imprudent, et ne sors plus avant la fermeture de la chasse.



De temps en temps, pour montrer à son maître tout son désir de bonne volonté, il lui rapportait un objet quelconque par hasard trouvé sur la route.



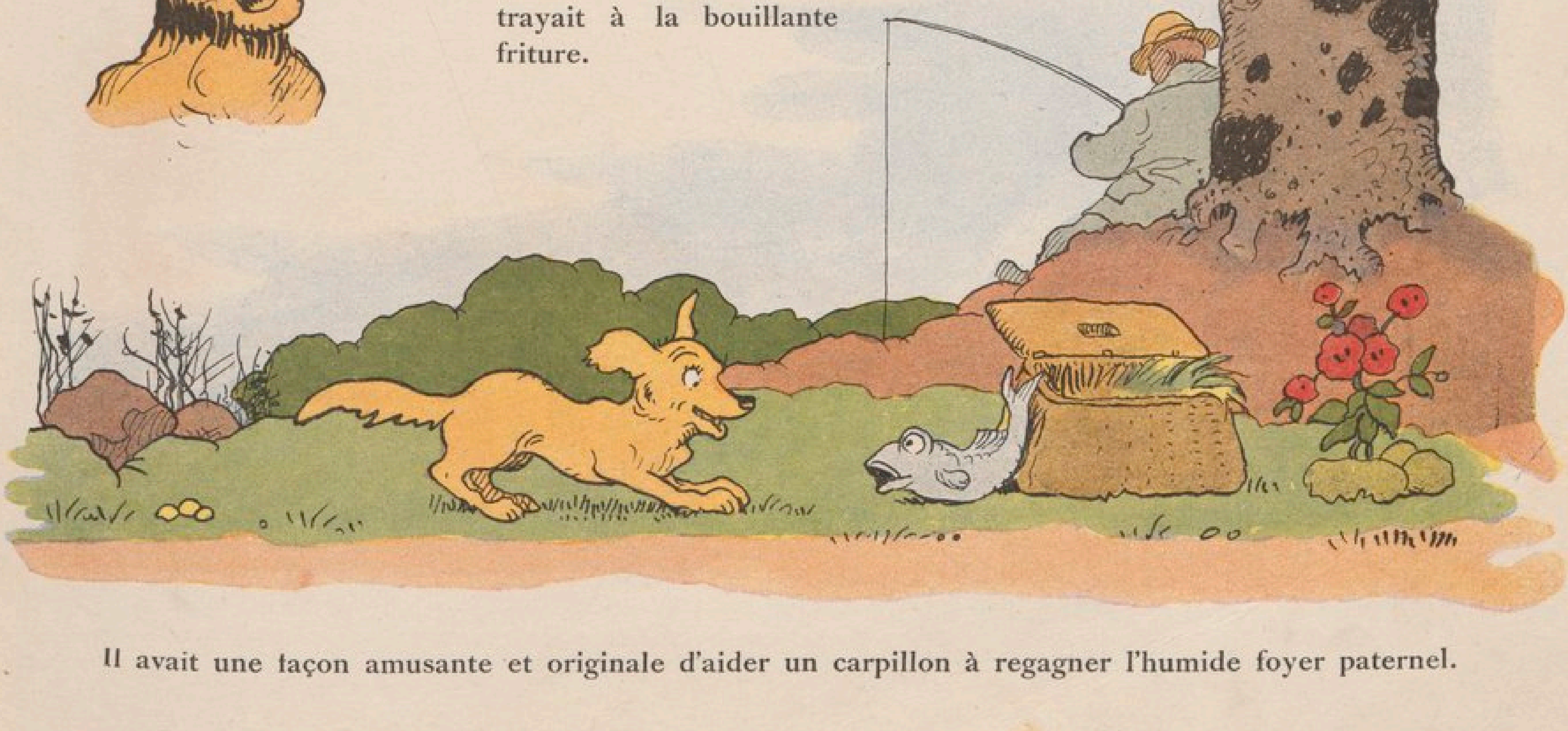


C'était aussi bien un lapin à musique qu'un jeune ours en peluche oubliés sur le chemin par un petit paysan.

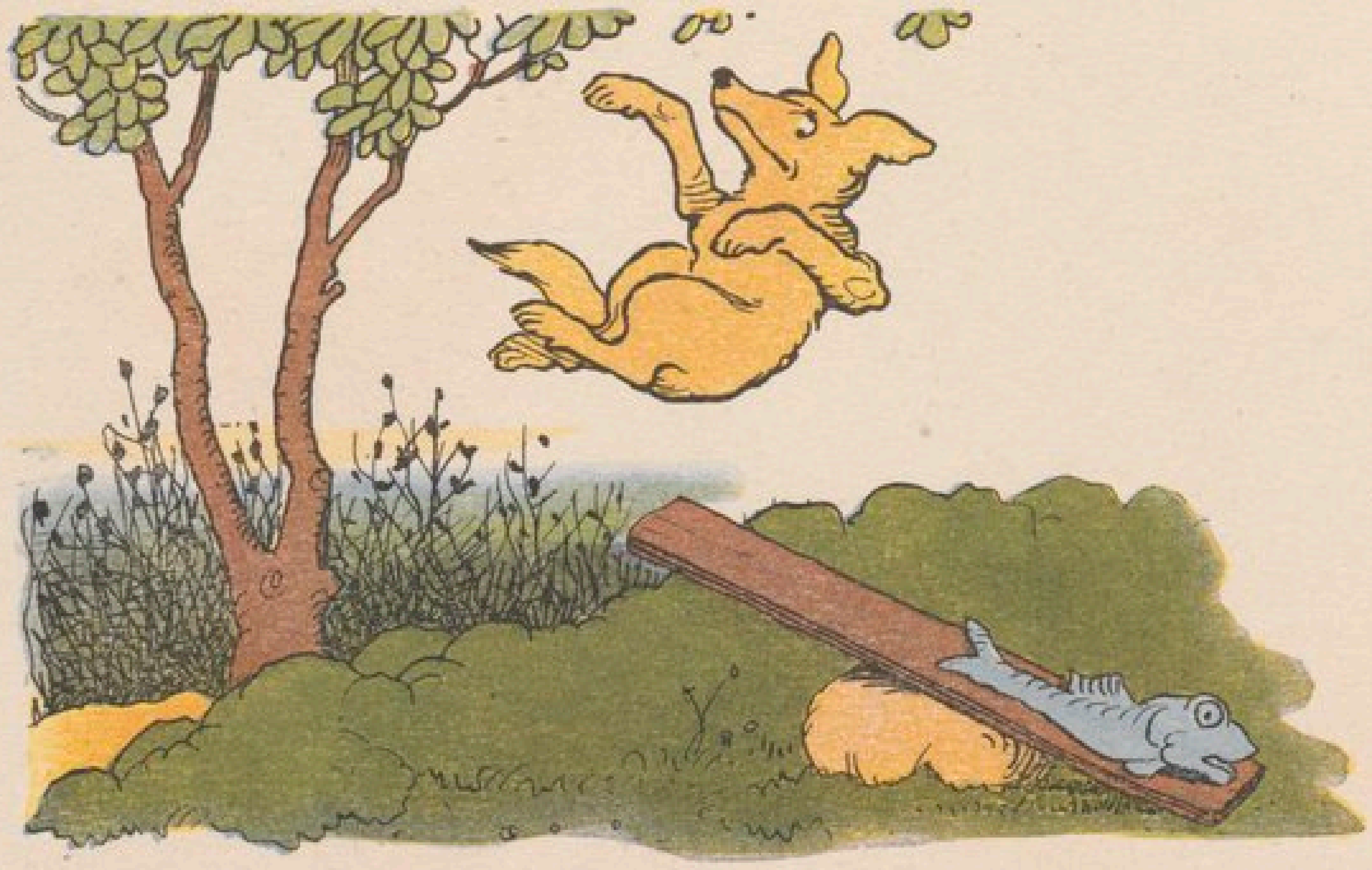
La fureur du maître n'empêchait pas Bobino d'être enchanté. L'un rentrait au logis le carnier vide mais l'autre avait la conscience légère.

C'est par milliers qu'on dénombrerait les souris et les rats qu'il rendait à la liberté en leur évitant les horreurs du piège meurtrier.

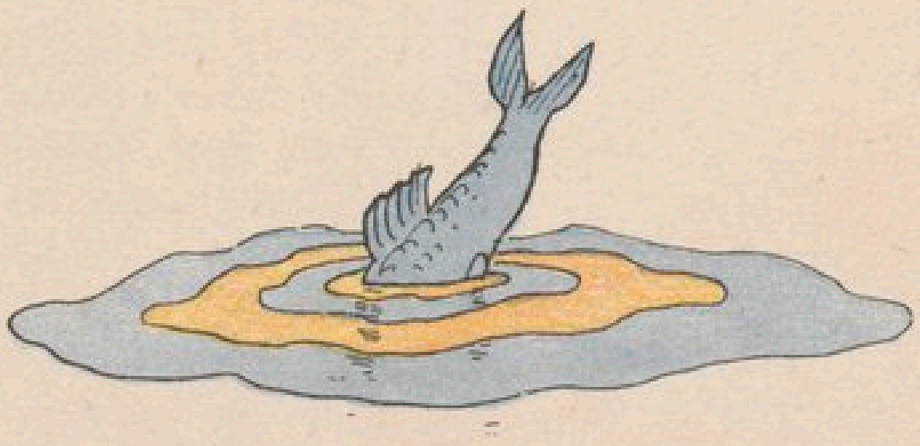
Ce serait par milliers aussi que se chiffrerait le nombre de barbillons, de tanches, de gardons et de carpes qu'il soustrayait à la bouillante friture.



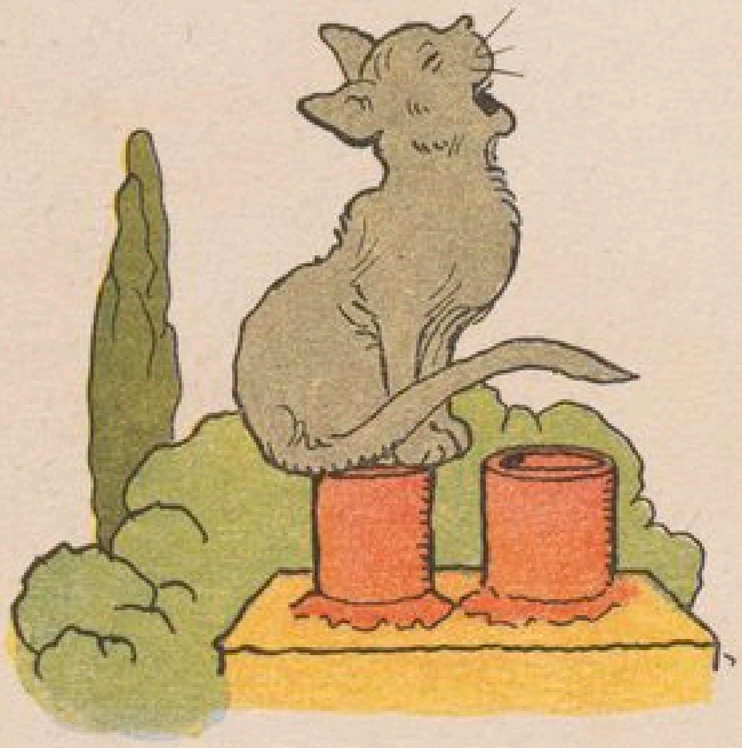
Il avait une façon amusante et originale d'aider un carpillon à regagner l'humide foyer paternel.

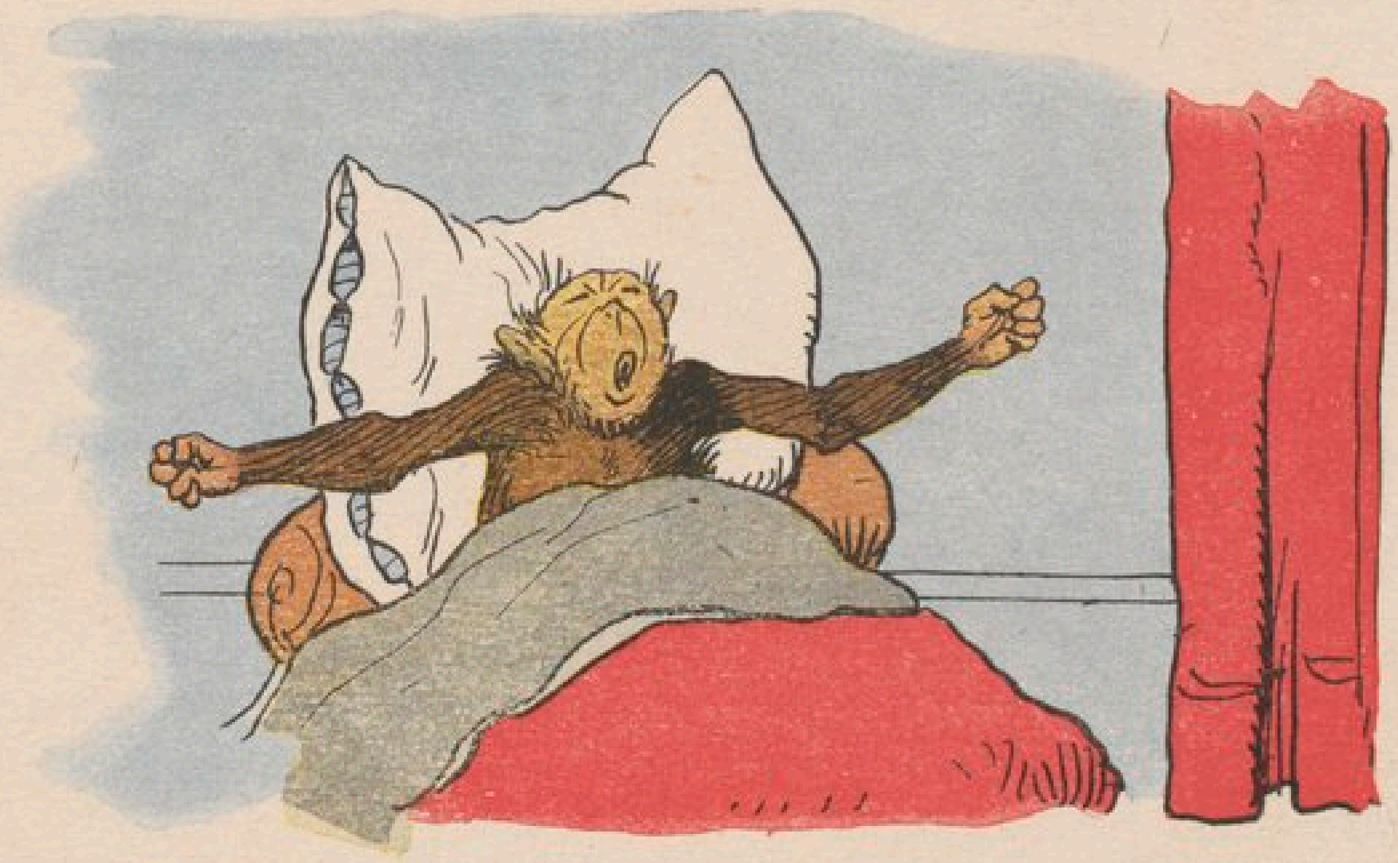


Tandis que le pêcheur avait le dos tourné, Bobino recueillait le poisson et le plaçait sur l'extrémité d'une planche qui reposait en porte-à-faux sur une grosse pierre. Ce travail terminé, Bobino prenait son élan, exécutait un bond prodigieux et se laissait tomber de tout son poids sur l'autre extrémité de la planchette. Basculant sous son poids la planche envoyait le carpillon dans l'espace, et le poisson retombait ahuri mais ravi, au plein milieu de la rivière.



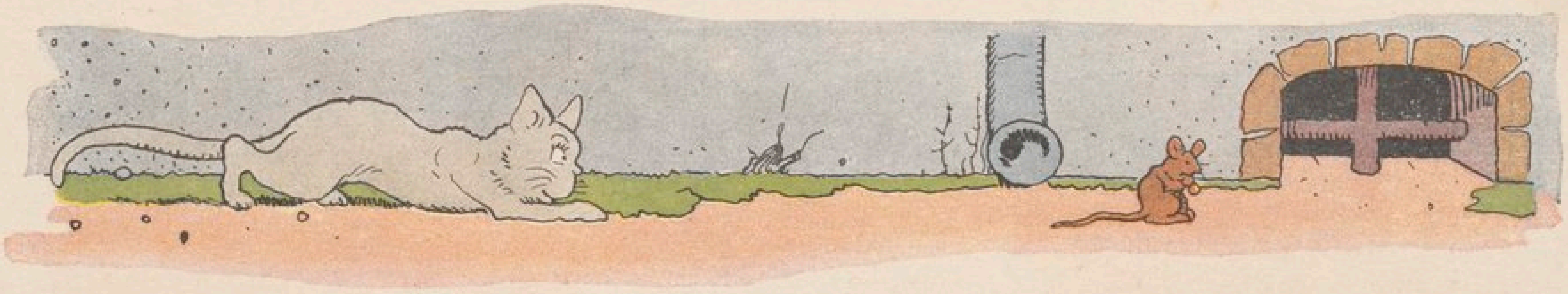
Vous voyez, amis lecteurs, combien était justifiée cette réputation d'intelligence et de bonté qui s'attachait à Bobino.





Tous ces faits n'empêchaient pas plus Tabougri de continuer ses miaulements nocturnes qu'ils n'empêchaient Aristide de passer des nuits blanches. Il est juste de dire que si le chat mettait de la ténacité à embêter le singe, celui-ci ne faisait rien pour être moins irascible et plus endurant.

Le singe était loin d'inspirer aux animaux du pays une sympathie égale à celle dont ils entouraient Bobino.



Voyant que Bobino ne faisait rien pour sévir contre Tabougri, Aristide résolut de forcer la patte à celui qu'il avait pris comme juge.

Le singe connaissait ses classiques, il avait lu la fable de Bertrand et Raton et il la mettait volontiers en pratique.

— Je vais obliger Bobino de me débarrasser de ce maudit miauleur et ça ne va pas traîner.

Tandis que Bobino folâtrait dans les champs et que Tabougri poursuivait les souris, Aristide dévora la pâtée que la fermière du domaine des Liserons venait d'apporter à l'intention du chien de garde. Quand celui-ci voulut déjeuner il s'aperçut vite que son écuelle était d'une irréprochable netteté.

Aristide s'approchant alors de Bobino lui dit :

— Je sais, moi, qui a mangé ta pâtée...

— Qui est-ce ?

— C'est le chat Tabougri.

Bobino, pour une fois, se départit de son calme ordinaire et, rencontrant le chat, il bondit furieusement sur lui. Mais Tabougri avait les griffes bien acérées. Il le fit bien voir à Bobino qui dans la bataille, faillit perdre un œil.

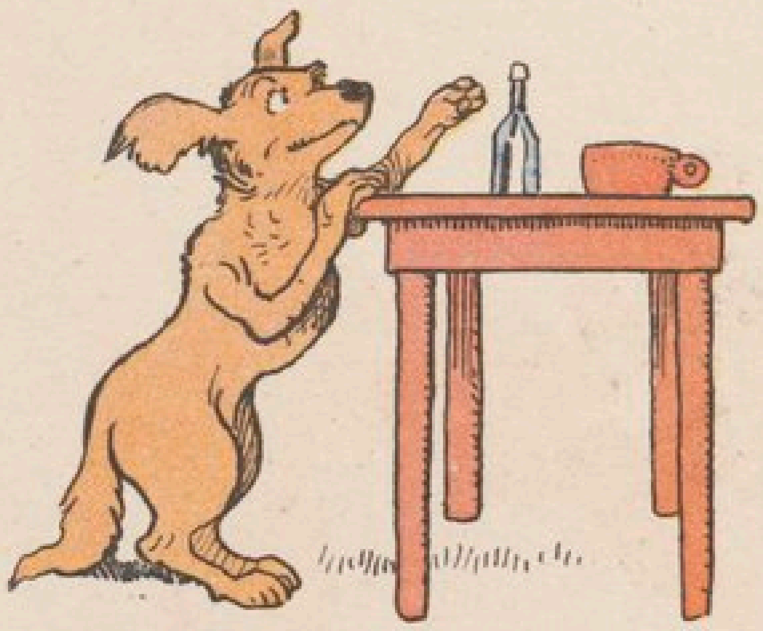
Aristide voulait à tout prix se débarrasser de Tabougri qui, par ses chansons, l'empêchait de dormir, et de Bobino qui, par sa faiblesse, n'avait pu éloigner le chat.

Les circonstances vinrent à propos seconder le singe dans ses résolutions. La maîtresse de Tabougri avait un bébé. Aristide profita de ce que l'enfant prenait son biberon pour lui arracher des mains et en aspirer le contenu. Puis il s'en fut à toutes pattes jusqu'à la porte du domaine des Liserons où la femme du garde avait déposé son panier à provisions. Il en souleva le couvercle et chipa un pot de confitures dont, séance tenante, il engloutit le contenu.

Accusé d'avoir vidé le biberon, le chat fut rejeté de la ferme à coups de balai. Et Bobino, rendu coupable du vol des confitures, fut lapidé par son maître.

Tandis que Tabougri cherchait un refuge derrière une meule de paille, le pauvre Bobino gagnait les champs, le museau tuméfié et les reins meurtris sous les projectiles.

Au pied d'un arbre, Aristide se réjouissait, contemplant de loin la réussite de son infernale machination.



Le singe, avec ses pernicieux calculs, était arrivé à faire de Bobino et de Tabougri deux ennemis mortels. Bobino reprochait au chat d'avoir volé la confiture, tandis que Tabougri ne pardonnait pas au chien d'avoir bu le lait du biberon.

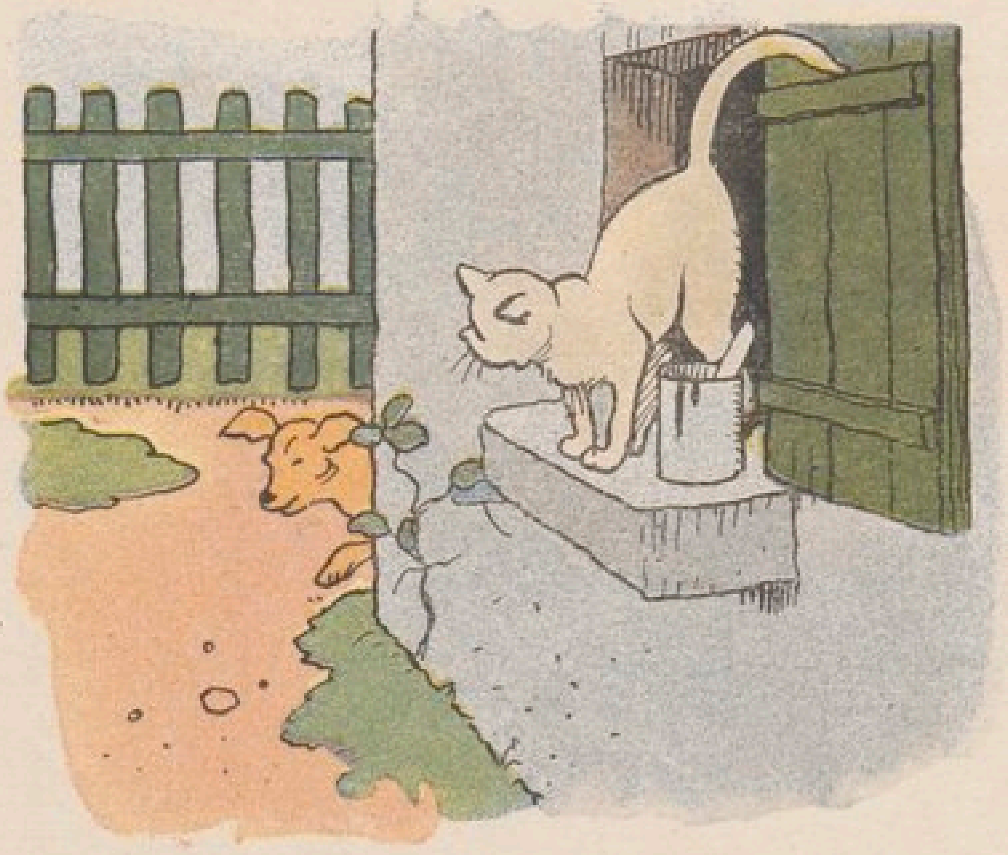
Bobino résolut de jouer un bon tour à Tabougri. Il prit dans la boîte à pharmacie du domaine une petite fiole d'eau chloro-

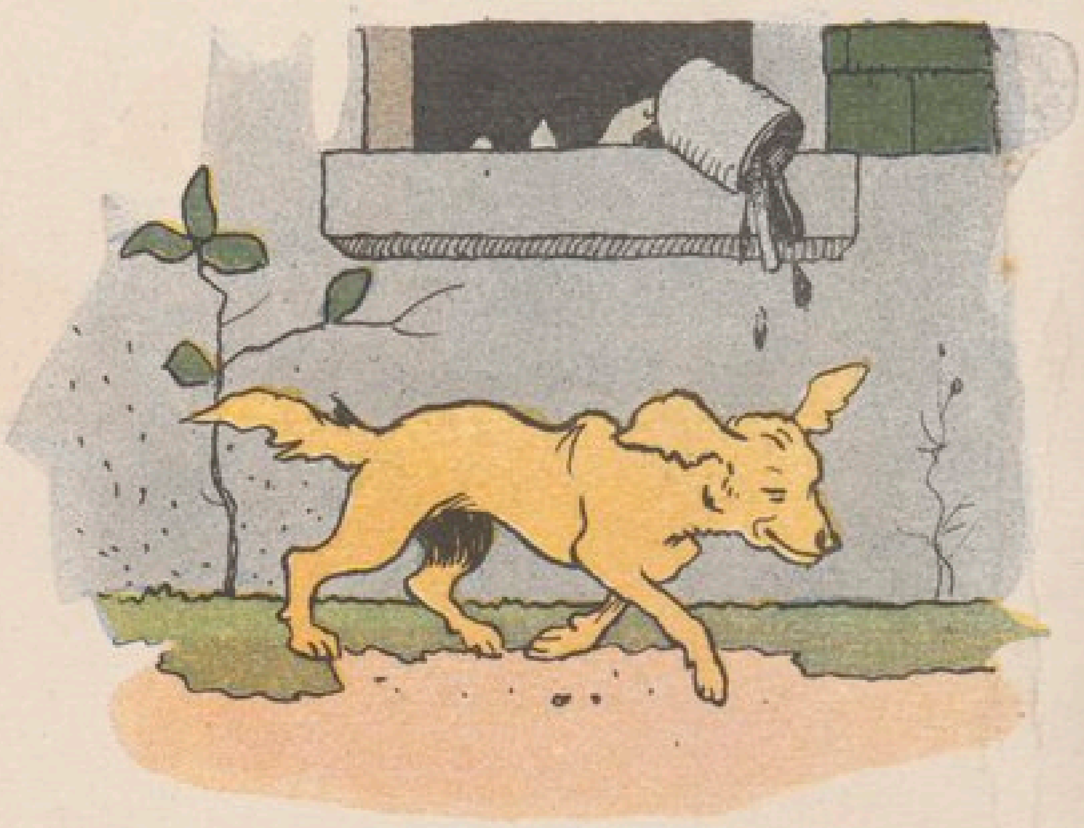
formée dont on se servait pour rendre aux animaux malades le sommeil réparateur, et vite il alla en verser quelques gouttes dans la jatte de lait dont Tabougri faisait son repas du matin. Sans méfiance, le chat but le contenu de la jatte, et bientôt, terrassé par les effets du narcotique, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Pendant ce temps, armé d'un bougeoir, Bobino était allé au cellier pour en rapporter un petit panier rempli de bouchons qui avaient servi à coiffer les bouteilles de vieux vin. Ces bouchons avaient tous un bonnet de cire dont les couleurs variaient selon la provenance des vins de marques qu'ils avaient bouchés.

Bobino posa son bougeoir près de Tabougri endormi, puis prenant un à un les bouchons il en fit fondre la cire à la flamme de la bougie et, sans pitié, les appliqua sur le corps du malheureux chat.

Quand le chat se réveilla, sa peau était un amas de bouchons collés, et c'est dans cet apparat qu'il fit dans la cour de la ferme une entrée sensationnelle.

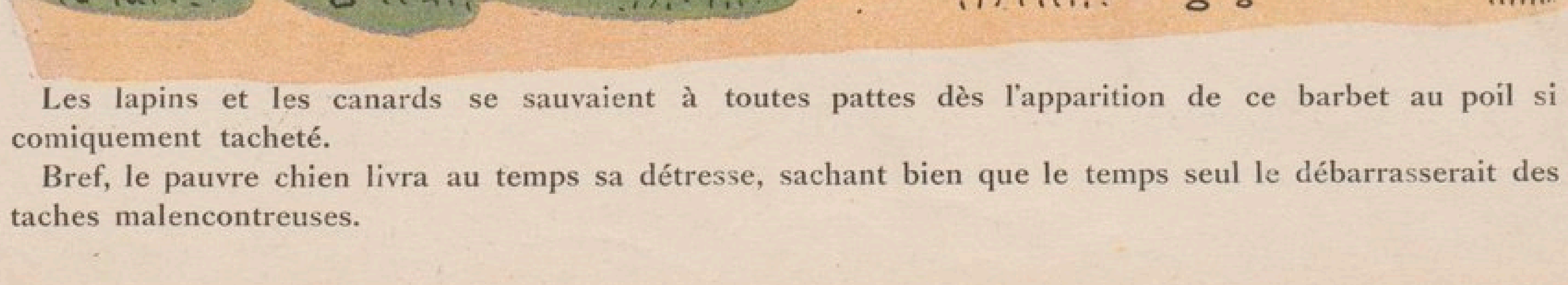




Tabougri connut bien vite le nom du farceur qui l'avait mystifié, et, à son tour, il résolut de jouer un bon tour à Bobino.

Un pot de peinture noire avait été déposé sur l'appui d'une fenêtre. Le chat guetta Bobino et, dès qu'il le vit passer sous la fenêtre, il fit basculer sur le dos du chien de garde le contenu entier du pot de peinture.

En un clin d'œil, le pauvre Bobino se vit métamorphosé : ce n'était plus lui. C'était un affreux barbet couvert de grosses taches noires. Aussi quand il s'approcha du domaine ne fut-il pas surpris de n'être reconnu de personne. En gloussant, les poules fuyaient cet horrible chien inconnu au pays.

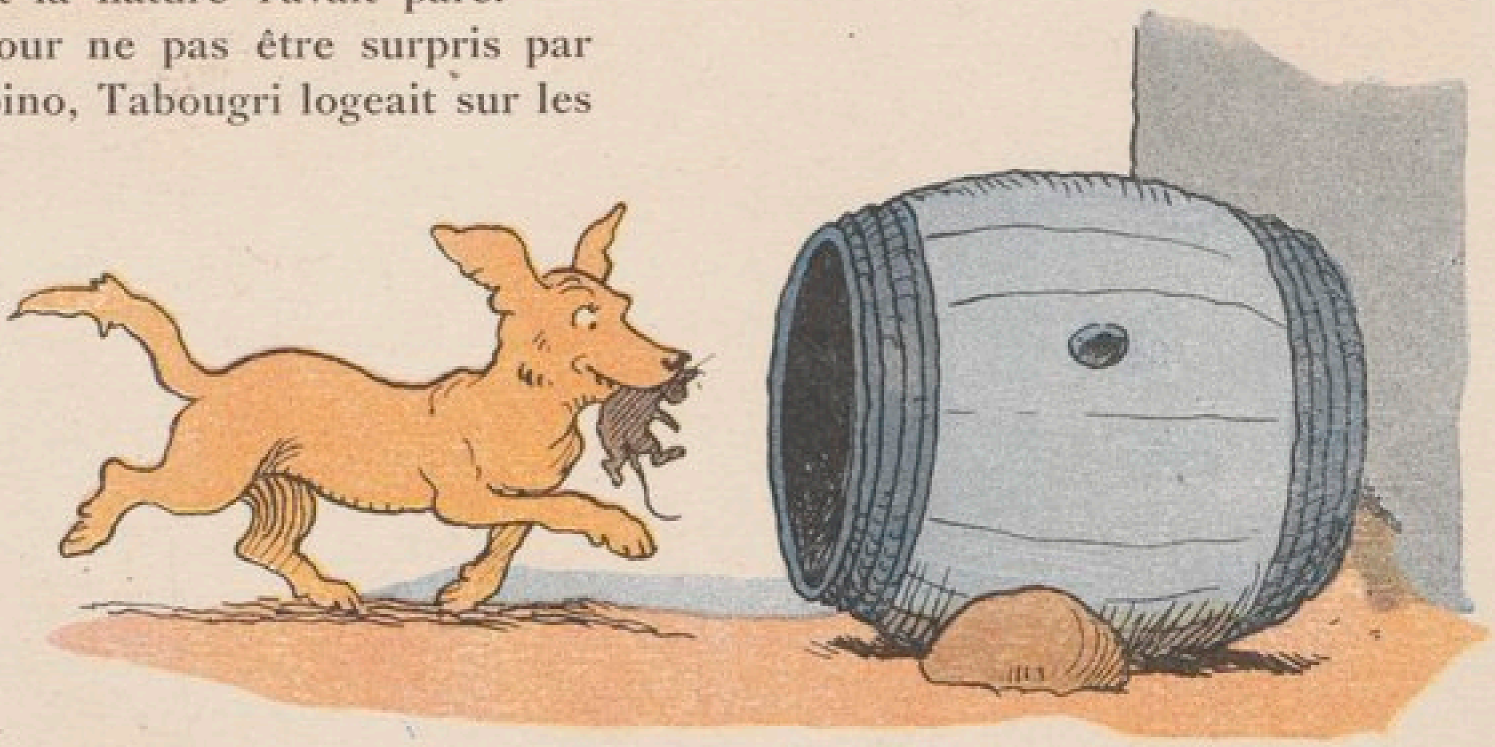


Les lapins et les canards se sauvaient à toutes pattes dès l'apparition de ce barbet au poil si comiquement tacheté.

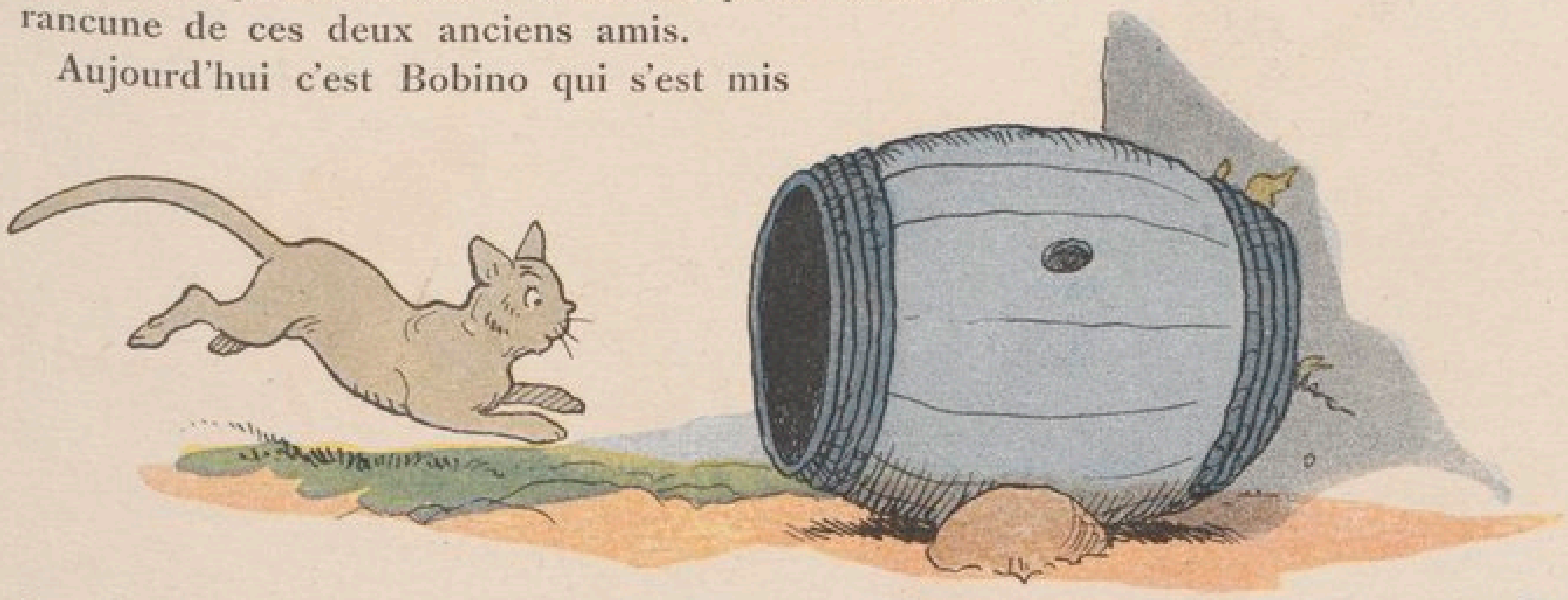
Bref, le pauvre chien livra au temps sa détresse, sachant bien que le temps seul le débarrasserait des taches malencontreuses.

En effet, huit jours ne s'étaient pas écoulés que Bobino avait repris cette belle robe jaune dont la nature l'avait paré.

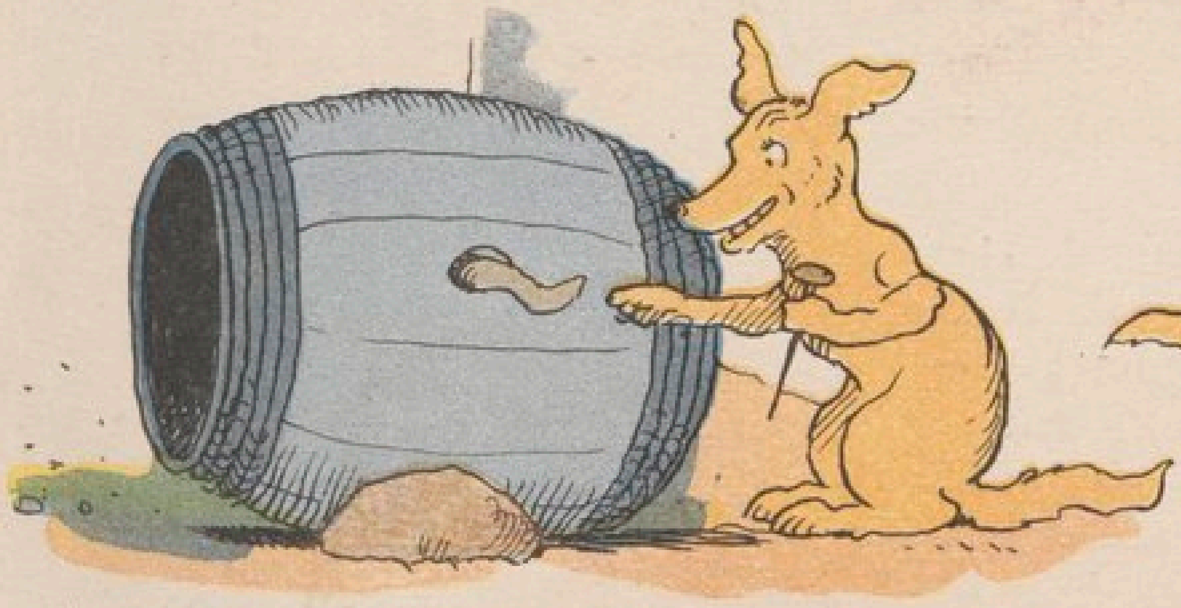
Pour ne pas être surpris par Bobino, Tabougri logeait sur les toits ou quelquefois sur les clochers ; ainsi éloigné, il ne pouvait troubler par ses miaulements le sommeil d'Aristide, et le singe radieux avait ses nuits bercées de doux rêves. Comme il savait que ses nuits n'étaient assurées de silence et de tranquillité que grâce à la vendetta que se livraient Bobino et Tabougri, ne négligeait-il rien pour entretenir et même pour envenimer la rancune de ces deux anciens amis.



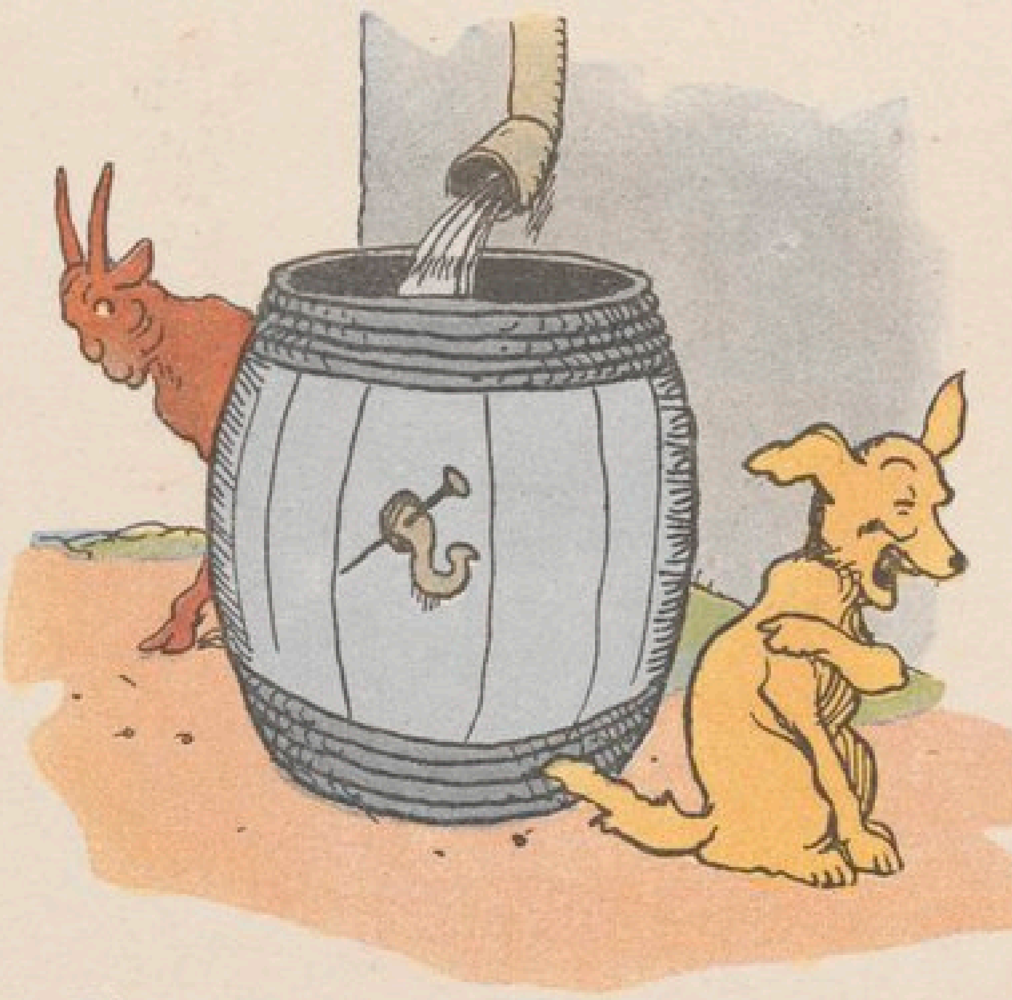
Aujourd'hui c'est Bobino qui s'est mis



en tête de mystifier son plus mortel ennemi. Ayant découvert dans un piège une petite souris, il la déposa au fond d'un tonneau

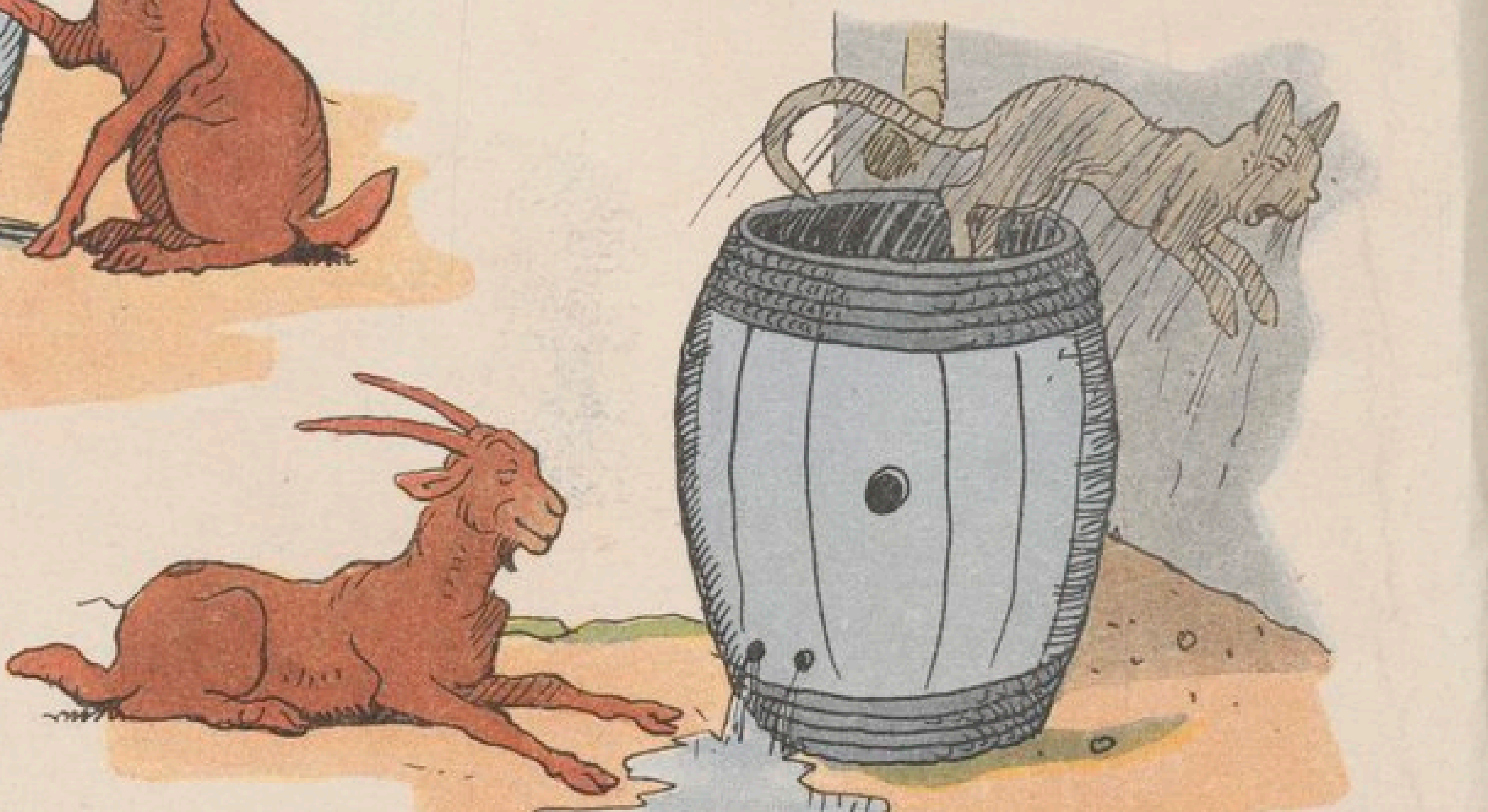


et se cacha tranquillement en attendant l'arrivée de Tabougri. Attiré par la souris, celui-ci ne tarda pas à s'engouffrer dans le tonneau. A force d'y tournoyer, le chat laissa sa queue sortir par la bonde. Bobino n'attendait que cela. Armé d'une grosse épingle à chapeau, il enfonça l'engin dans la queue du chat afin d'immobiliser l'animal dans le tonneau. Puis s'arc-boutant sous le tonnelet, il le redressa de telle sorte que l'ouverture se trouvât en plein sous une gouttière.

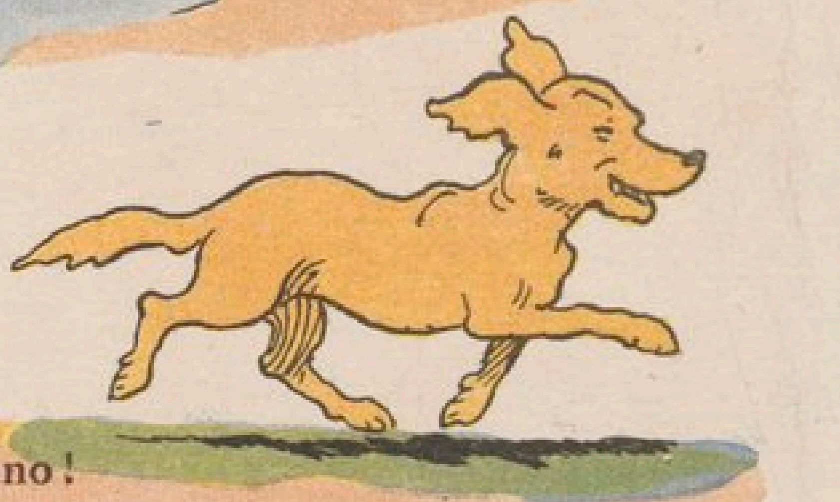


Bientôt la gouttière amena dans le tonneau la totalité des eaux provenant de la maison.
De loin, la chèvre Aglaé, amie de Tabougri, jugea que la farce avait par trop duré. Aussi résolut-elle de délivrer de sa triste posture son pauvre ami le chat.

Pour atteindre son but, Aglaé enfonça ses deux cornes dans le bois pourri du vieux tonneau. L'eau tout aussitôt s'échappa par les trous ainsi pratiqués. Puis, pour achever son œuvre, elle retira l'épingle



d'acier qui retenait le chat prisonnier. Celui-ci, d'un seul coup, bondit hors de sa geôle et montra le poing à Bobino qui tranquillement regagnait le domaine.

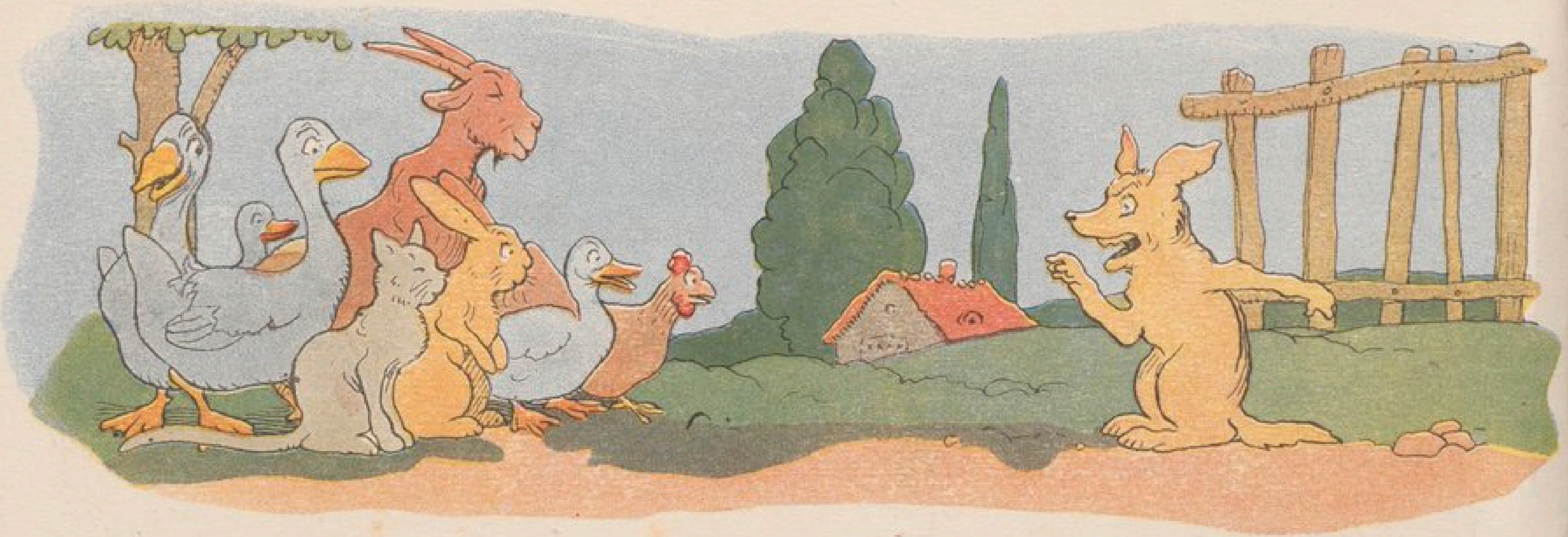


— Tu me paieras ca, Bobino !
— Combien ? lui répondit le chien.

Et en effet, Tabougri songea à prendre sur Bobino une éclatante revanche. Il se rendit au Bois et dénonça son ennemi aux animaux sauvages.

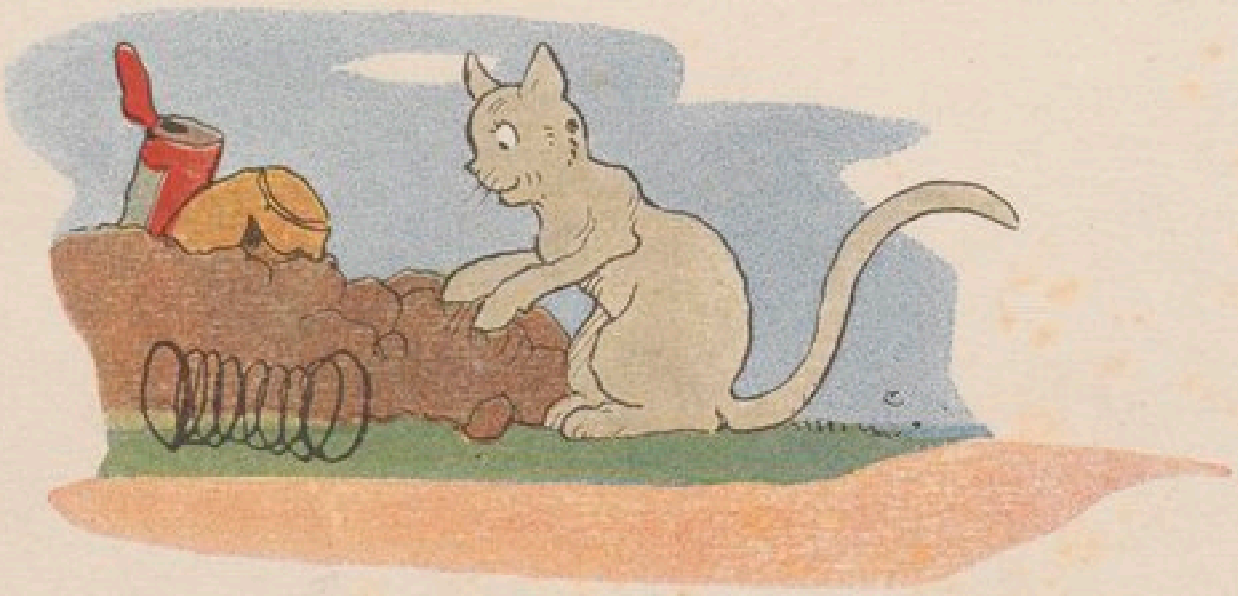
— Celui que vous prenez pour un honnête chien de garde, dit-il, n'est qu'un être méchant, vindicatif, hypocrite et dangereux.

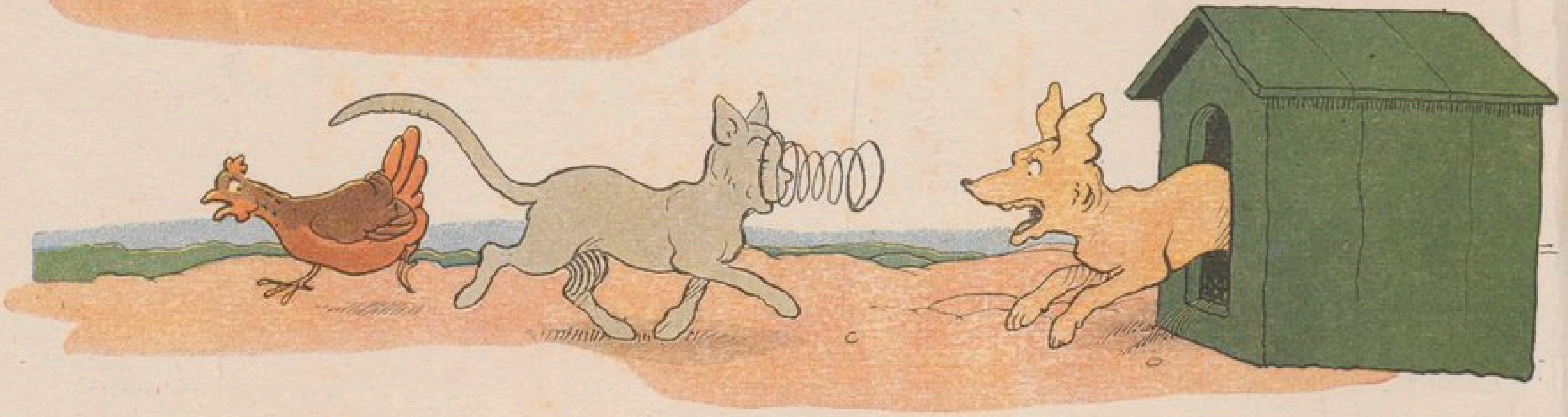
Passant par là, Maître Goupil, le renard, entendit la plainte de Tabougri. — Voilà des paroles qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd ! se dit-il en ricanant.



De son côté, Bobino haranguait les habitants du domaine : — Ce Tabougri, disait-il, est un chat sournois et un faux-frère, s'il fréquente les hôtes de ces Bois c'est pour les indisposer contre nous par ses mensonges et ses calomnies.

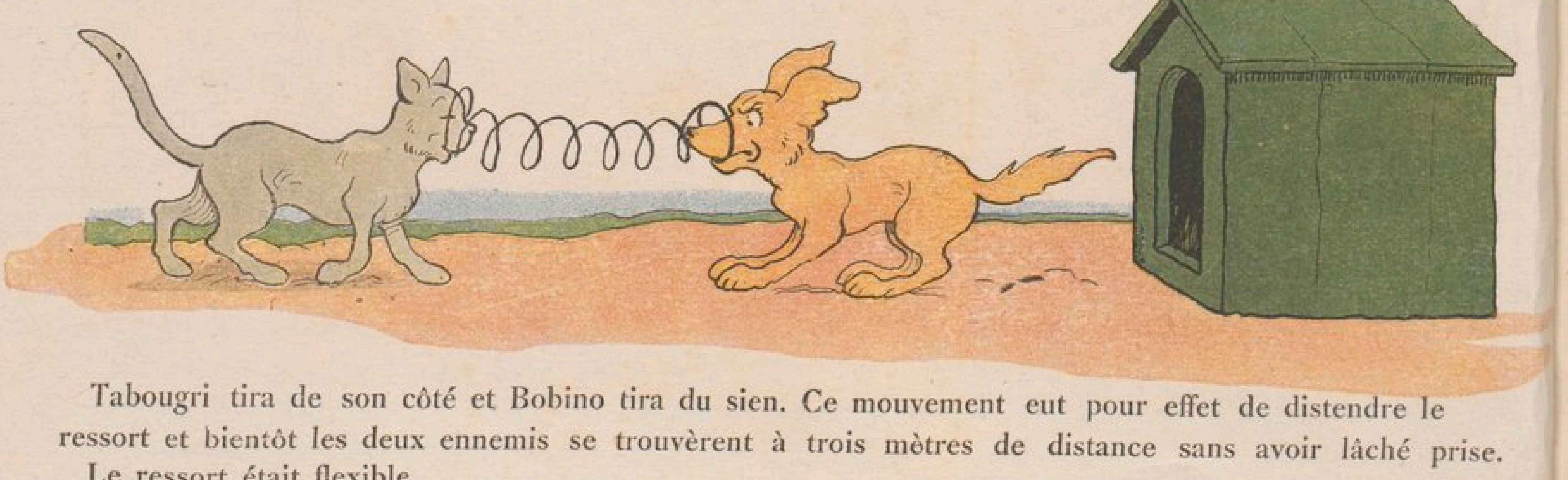
La guerre n'était pas finie entre les deux ennemis. Un jour Tabougri se présenta à Bobino en tenant entre ses dents un ressort de sommier





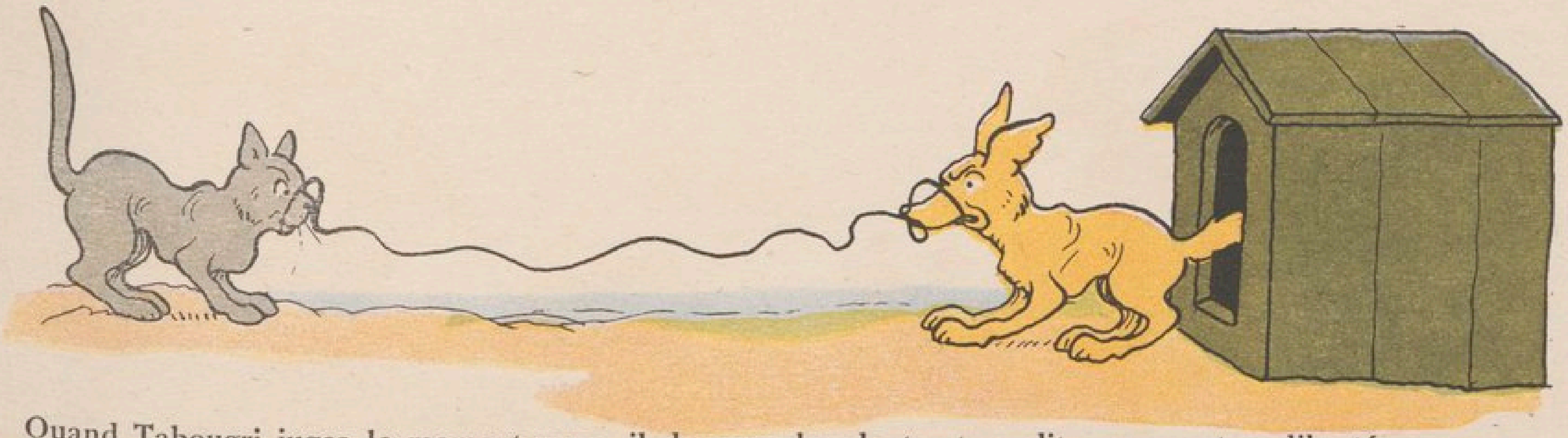
trouvé par lui dans quelque vieux grenier. — Vois, dit-il au chien, je suis obligé, si je veux t'approcher, de porter une muselière !

Le chien de garde admettant mal cette boutade du chat sauta sur le ressort pour l'arracher.

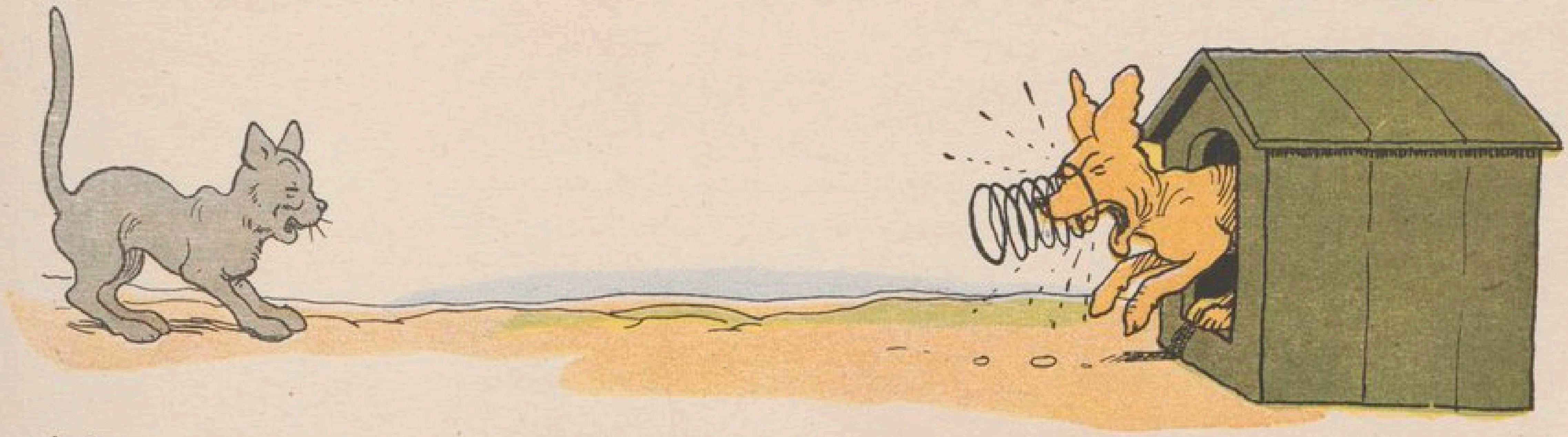


Tabougri tira de son côté et Bobino tira du sien. Ce mouvement eut pour effet de distendre le ressort et bientôt les deux ennemis se trouvèrent à trois mètres de distance sans avoir lâché prise.

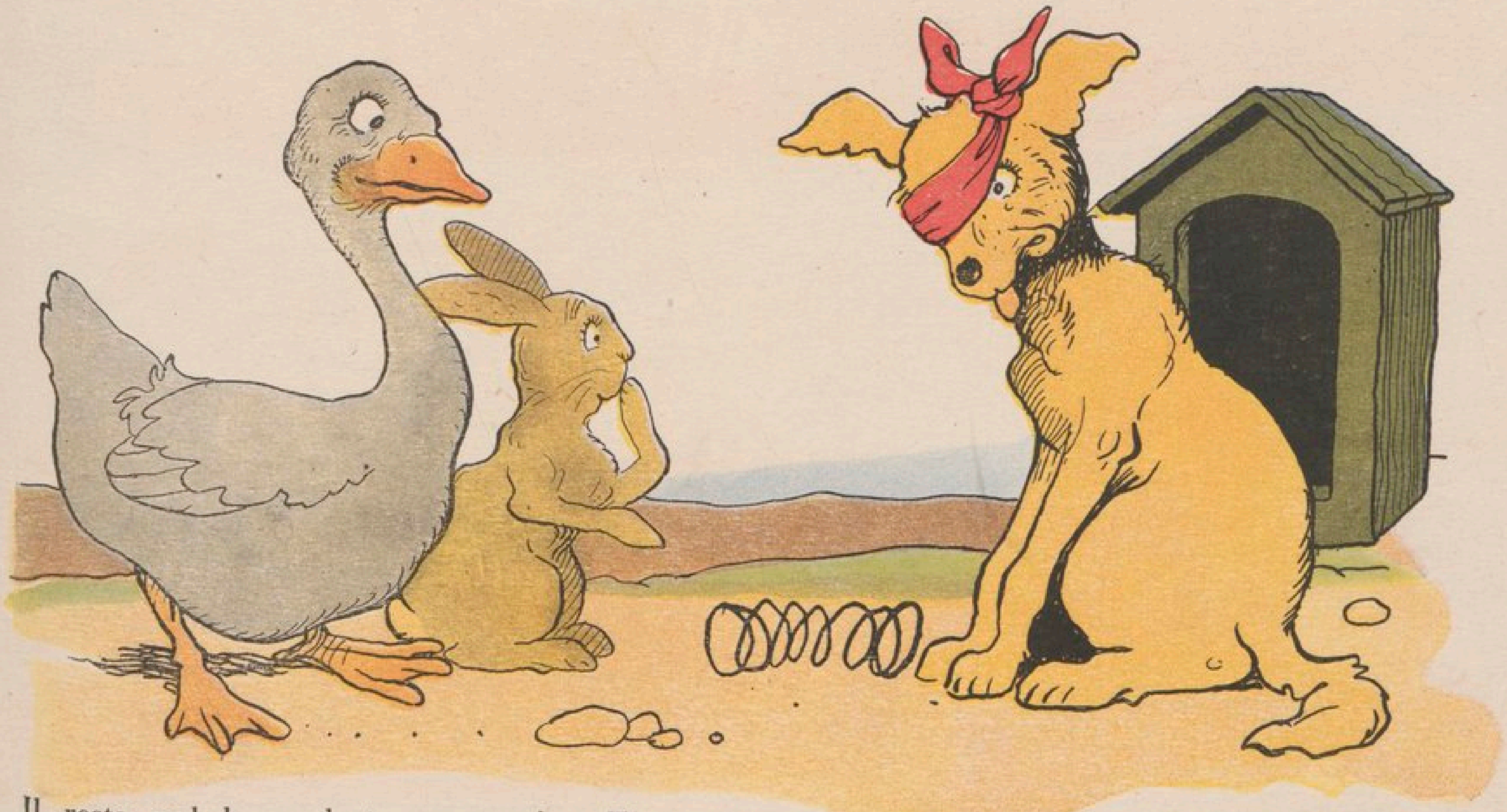
Le ressort était flexible.



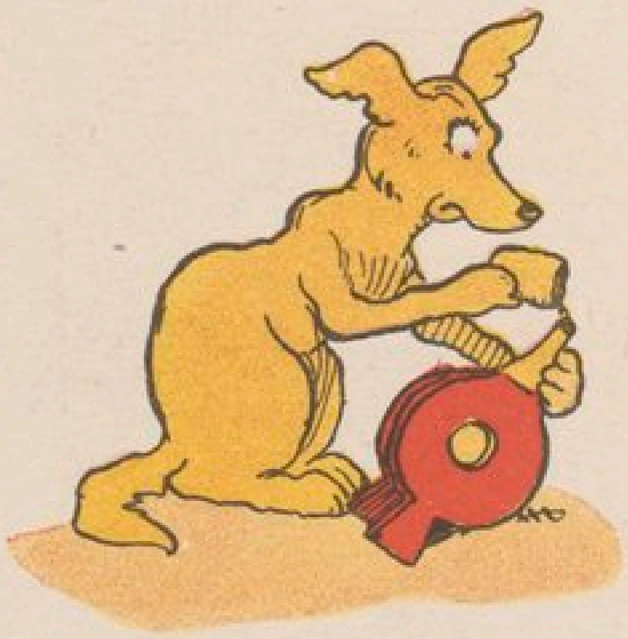
Quand Tabougri jugea le moment venu, il desserra les dents et rendit au ressort sa liberté.
Ah ! mes amis, vous devinez les conséquences de ce mouvement. Le ressort reprit sa forme



primitive en venant frapper violemment au museau Bobino naïf.
La face meurtrie, le pauvre animal poussa des hurlements de douleur tandis que Tabougri prenait le large.
L'une des spirales du ressort avait frappé à l'œil Bobino qui, du coup, faillit bien devenir borgne.



Il resta malade pendant une semaine. Tous ses amis, à tour de rôle, vinrent prendre de ses nouvelles et tous maudirent le chat féroce qui, par plaisir, faisait le mal. Pas un ne se doutait que cette inimitié était sournoisement entretenue par le malin Aristide qui, en poussant le chien contre le chat, escomptait la disparition de ce dernier qui lui ôtait tout sommeil.



Il fallait en effet que l'un des deux disparût. Bobino crut pourtant avoir enfin trouvé le moyen de dégoûter à jamais le chat de cette lutte farouche qu'il avait entreprise. Ce moyen consistait à emplir de poivre un soufflet et à le placer sur le chemin que Tabougri prenait chaque jour pour aller visiter ses amis du bois. Sur le soufflet, le chien avait eu soin de placer un morceau de mou de veau afin d'attirer

le chat. Dans l'esprit de Bobino, Tabougri devait, sans réflexion aucune, se jeter sur l'appât. Le soufflet alors en se dégonflant sous le poids du gourmand, l'envelopperait vite d'un nuage de poivre et le rendrait aveugle pour quelques jours.

Malheureusement pour Bobino, Maître Goupil l'avait vu. Quand le chien eut le dos tourné, le renard s'empara de l'appât et le dévora sans toucher au soufflet ; puis il ramassa une grosse pierre et se cacha derrière un arbre.

Goupil savait que tous les jours le sanglier Ernest passait à cet endroit. Quand celui-ci arriva près du soufflet, le renard lança la pierre qui tomba sur l'ustensile de cuisine. Le soufflet en s'aplatissant projeta dans les yeux et dans les narines d'Ernest le nuage de poivre primitivement destiné à Tabougri.

Pendant douze jours au moins le sanglier fut à moitié privé de la vue. Un matin, il rencontra Goupil qui lui dit : — Je connais celui qui t'a joué ce vilain tour. C'est l'un de ces méchants chiens des environs.

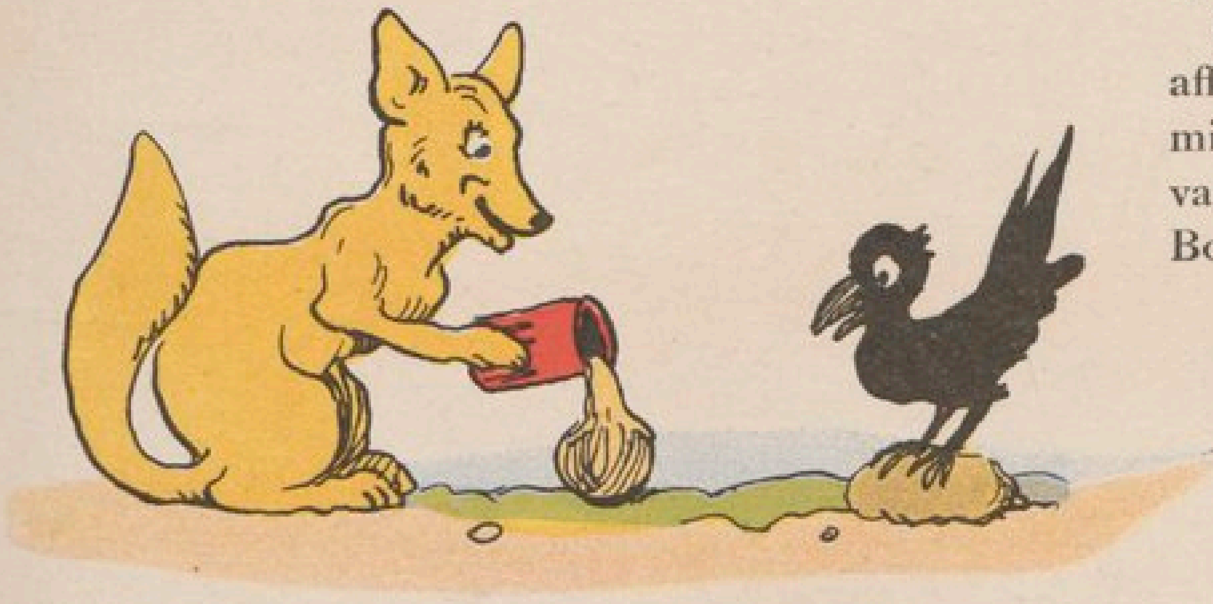
— Maître Goupil, dit le sanglier, je découvrirai le repaire de ces maudits chiens domestiques et

alors ma vengeance sera éclatante.

— Je vous aiderai dans vos recherches, Ernest, dit Goupil en s'éloignant.

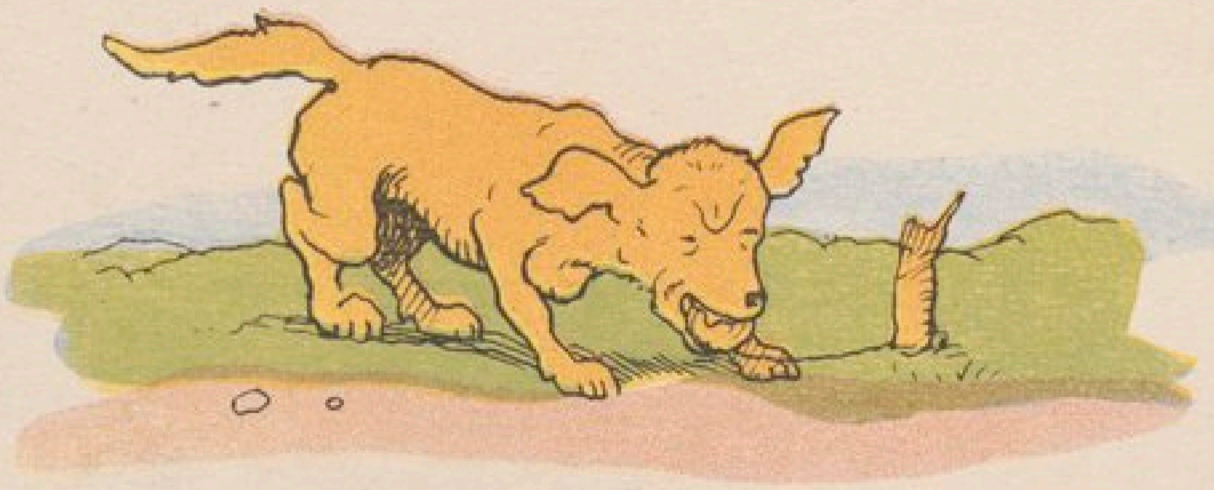
Continuant sa promenade, le renard trouva un panier de provisions déposé au bord d'un chemin par quelque paysan qui, non loin de là, cueillait des champignons.

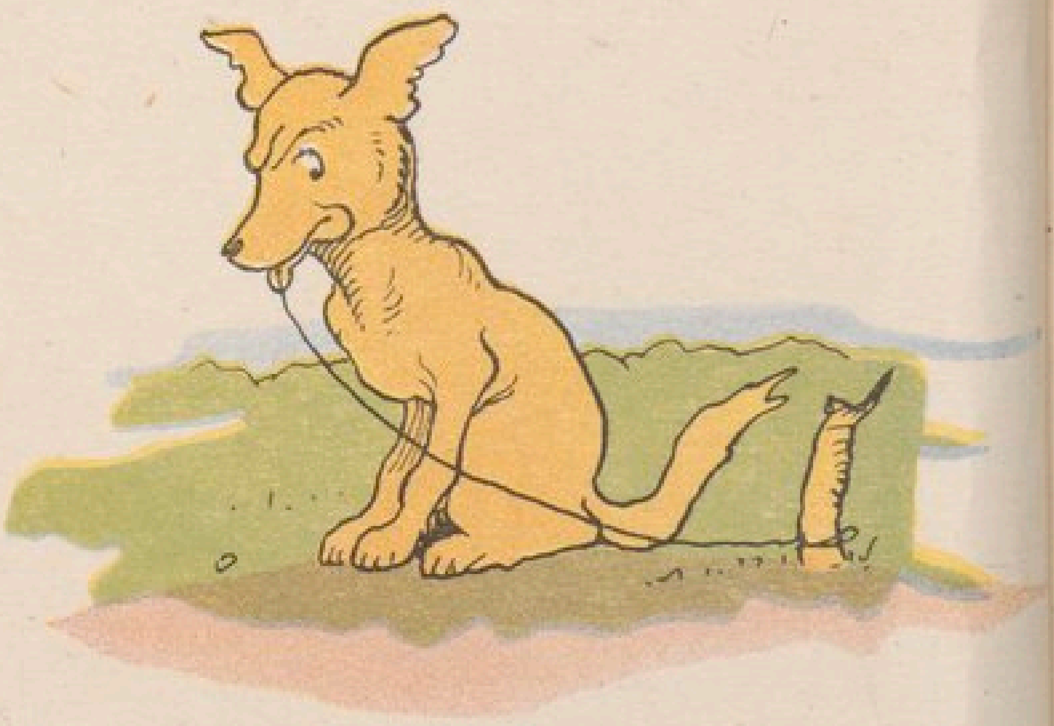
Goupil inspecta le contenu du panier. — Bonne affaire, dit le rusé, en s'emparant d'un pot de miel et d'une pelote de grosse ficelle, avec ça je vais donner une bonne leçon de savoir-vivre à ce Bobino qui garde à tel point les poulaillers, la



nuit, que depuis trois mois bientôt je n'ai pas senti le goût d'un poulet.

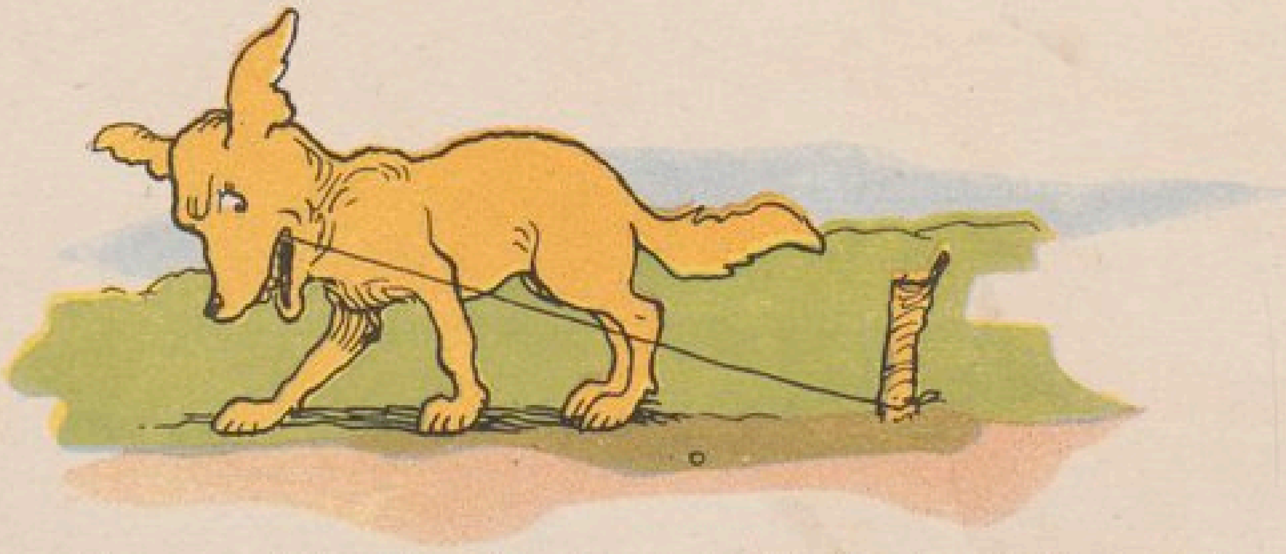
Tout en monologuant ainsi, Goupil enduisit de miel la pelote de ficelle et la déposa dans l'herbe au bord du chemin qui menait au domaine des Liserons. Avant de s'éloigner, le renard avait eu soin de nouer l'une des extrémités de la ficelle à une racine qui se détachait d'un vieux chêne.

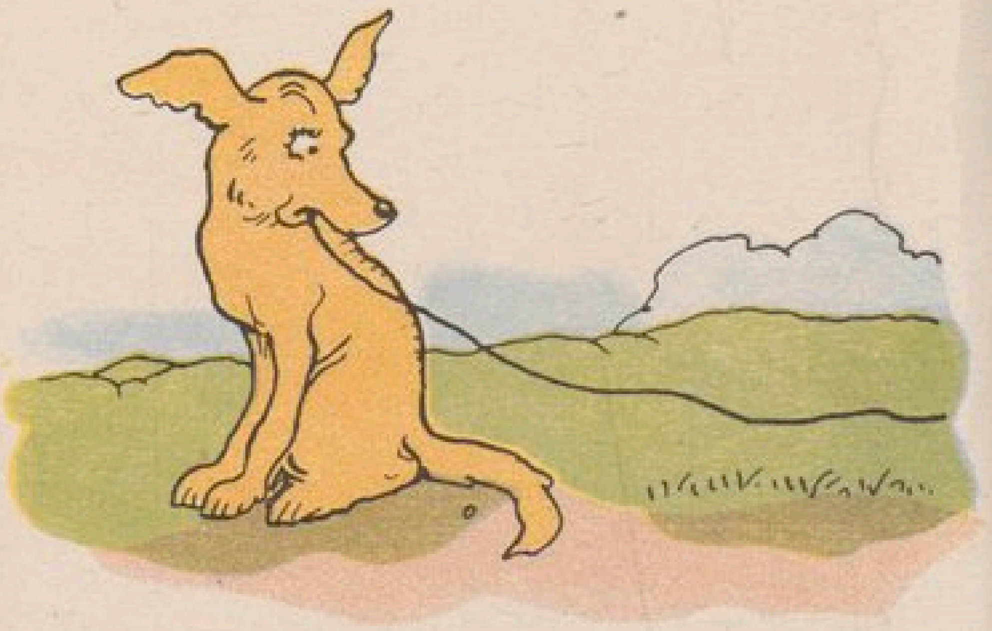




Quelques minutes après, Bobino vint à passer par là. Gourmand et vorace comme tous ses congénères, il se jeta sur la pelote lisse de miel et l'avala.

Bobino voulut reprendre son chemin. Hélas ! Il



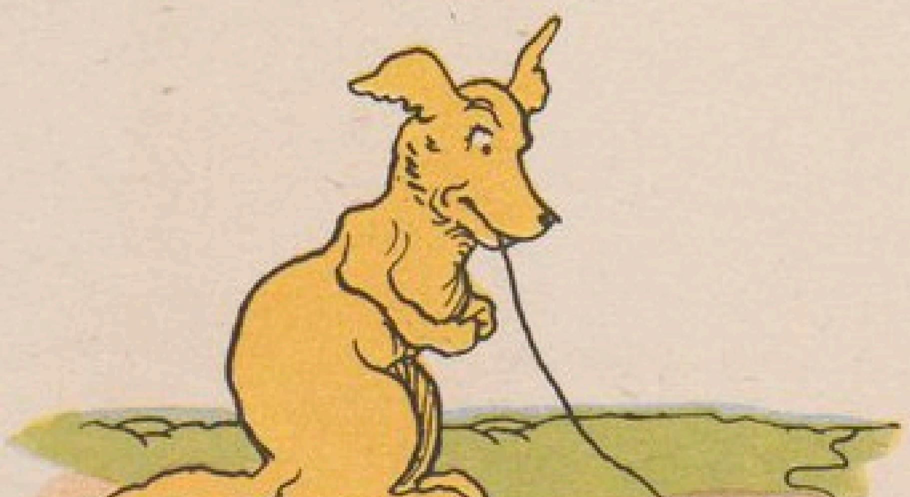


s'aperçut bientôt qu'un bout de ficelle le rivait au sol.

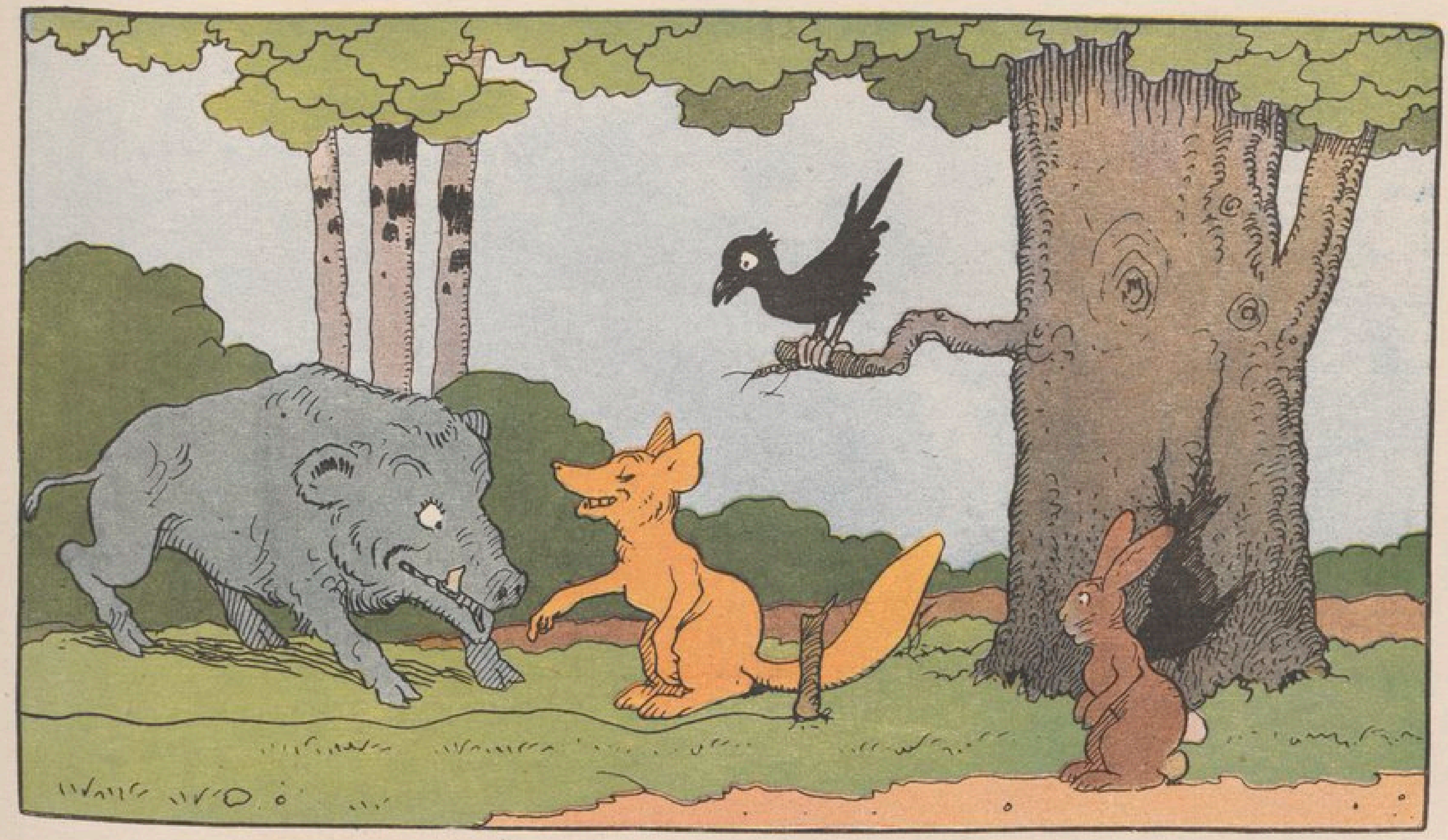
Pour se libérer, le chien tira dessus. Ce mouvement

eut pour effet de communiquer à la pelote un mouvement de rotation qui le faisait cruellement souffrir.

La bête endurait un véritable martyr. Elle parvint enfin à regagner sa

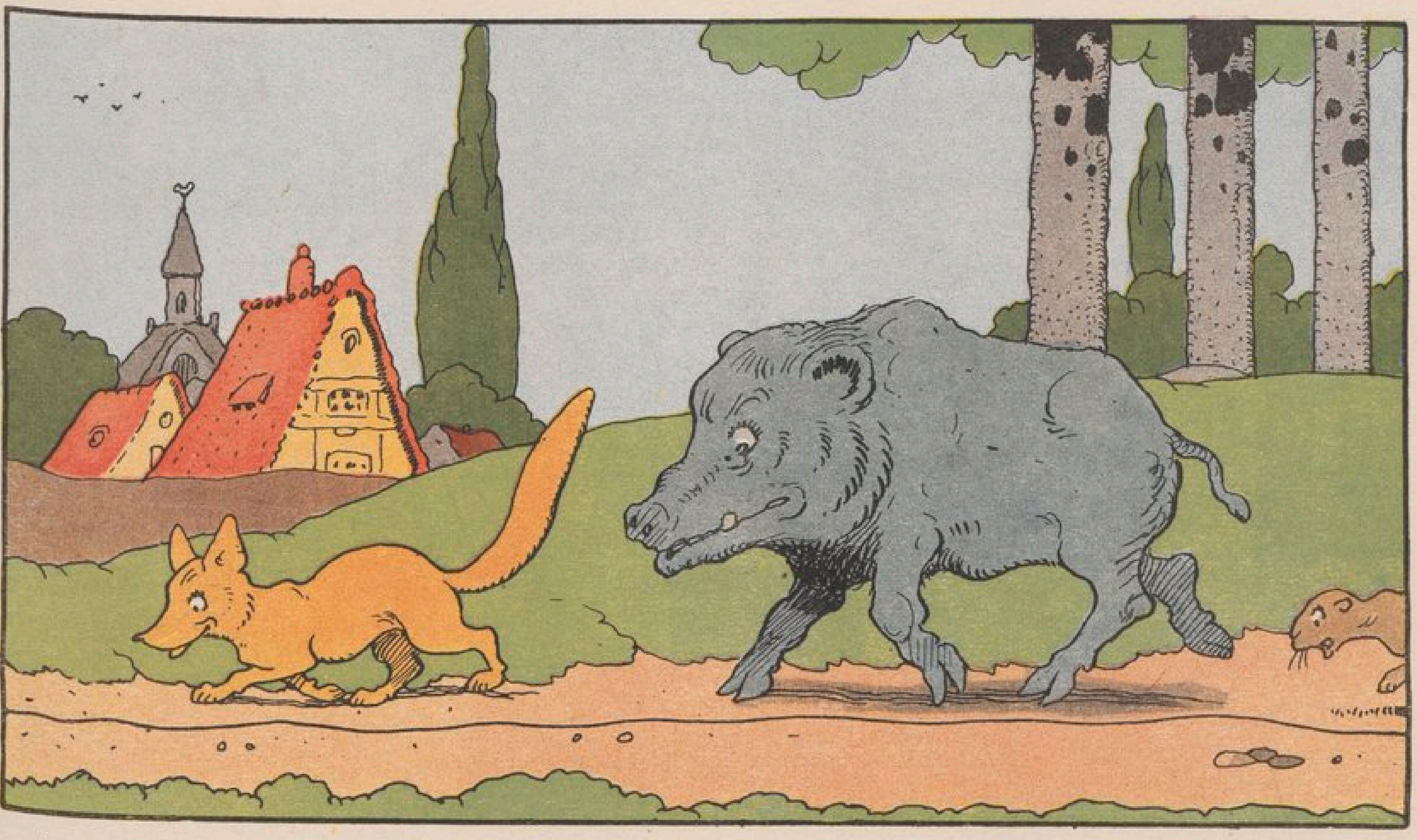


niche. En tirant la ficelle à l'aide de ses pattes, Bobino finit par se libérer complètement de cette « denrée » au plus haut point indigeste.



Quand Goupil rencontra Ernest, il lui cria du plus loin qu'il le vit : — Je possède la piste du chien qui t'a soufflé du poivre dans les yeux. Vois cette ficelle, en la suivant, nous arriverons au départ de cette maudite engeance qui, par veulerie et bassesse, se fait complice de l'homme.

— C'est bien, dit Ernest, laissons là cette ficelle et donnons vite rendez-vous aux habitants du bois

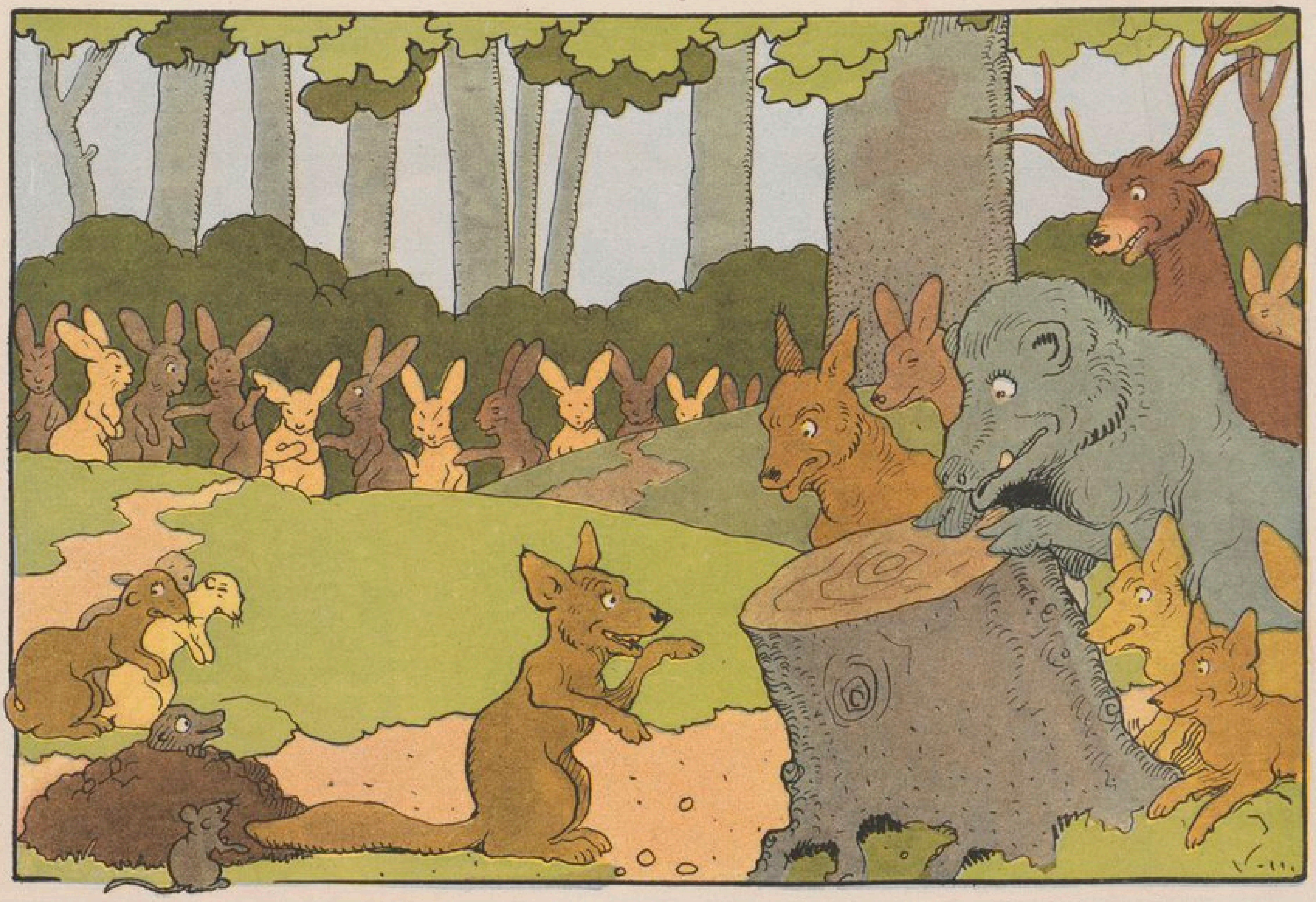


afin de les mettre au courant des vexations dont nous ne cessons d'être les victimes de la part des animaux domestiques d'alentour. Que demain, à dix heures, tous les habitants du bois se rencontrent à la clairière du vieux chêne. Partageons-nous la besogne, toi Goupil, tu vas avertir les oiseaux et les petits animaux ; moi, j'avertirai ce que l'homme appelle le gros gibier.

Pendant la nuit, les lapins, les belettes, les blaireaux, les écureuils, les mulots et les animaux nocturnes prirent le chemin de la clairière du vieux chêne.

Dès l'aurore, le gros gibier se mit en marche et, à dix heures, tous les habitants du bois se trouvèrent au rendez-vous.

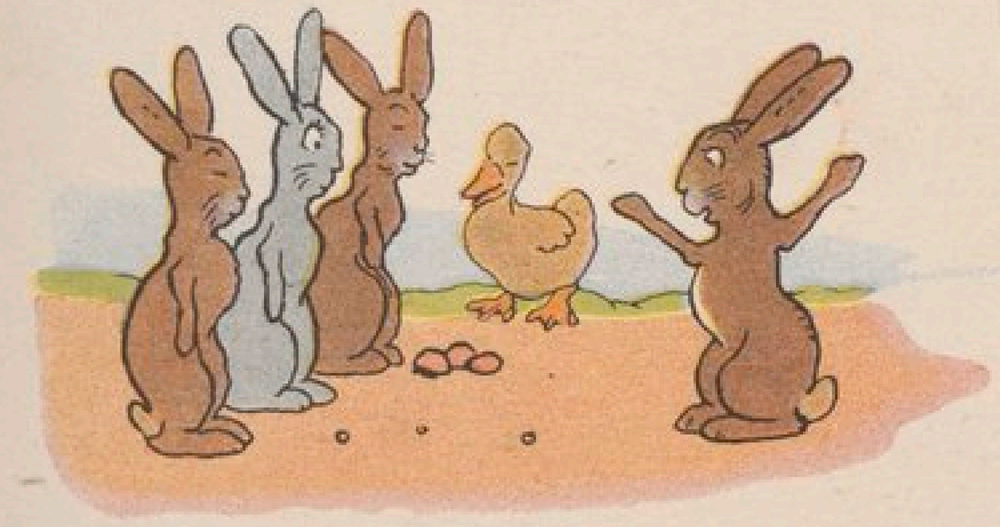
La parole fut donnée à Maître Goupil.

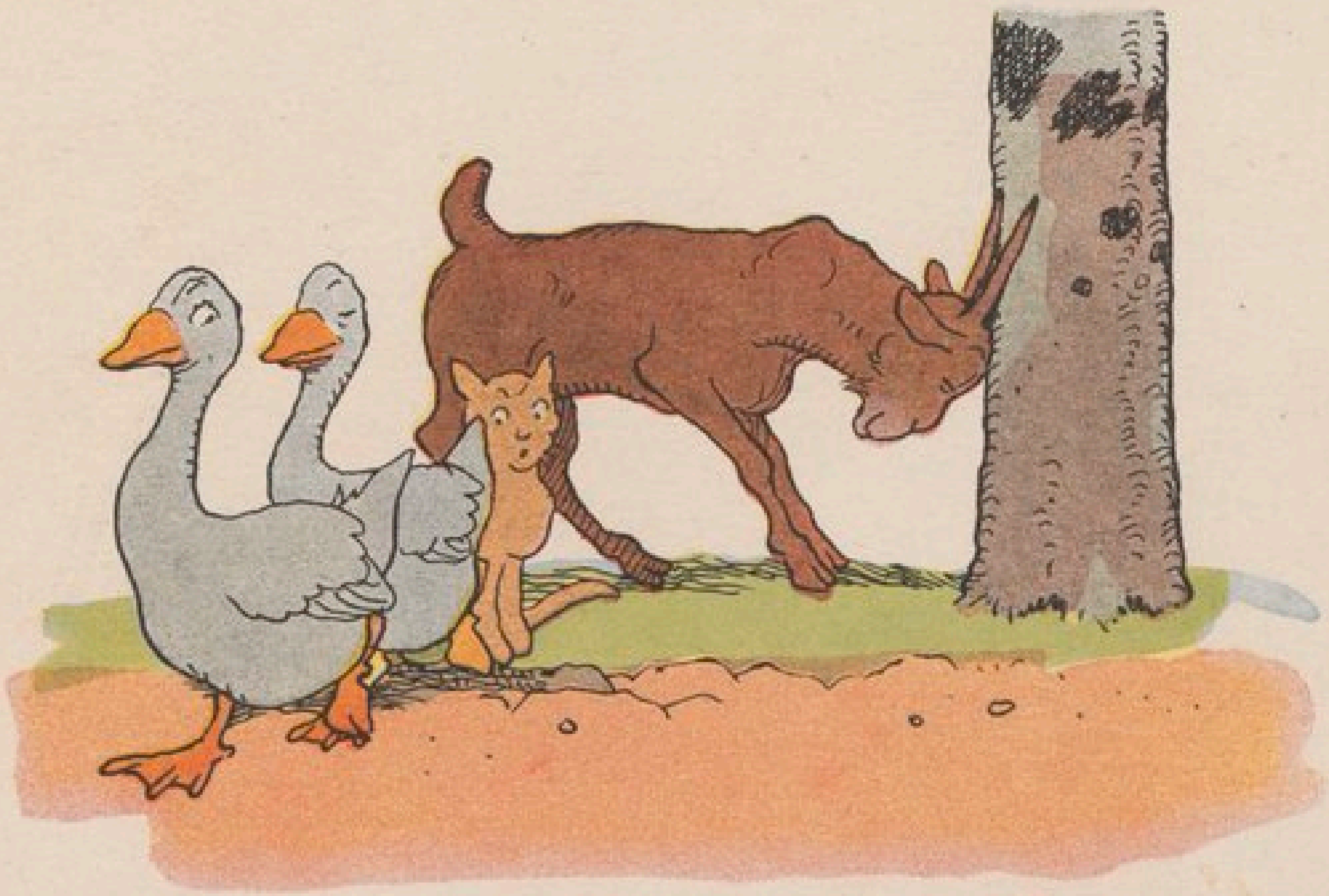


— Mes frères, dit le renard, nous avons été gravement offensés par un animal domestique en la personne du brave et courageux Ernest, le doyen de nos bois. Un maudit chien de garde n'a pas craint de s'attaquer au meilleur et au plus respectable des sangliers et de le faire cruellement souffrir, en lui jetant du poivre dans les yeux. Un acte de pareille barbarie mérite vengeance.

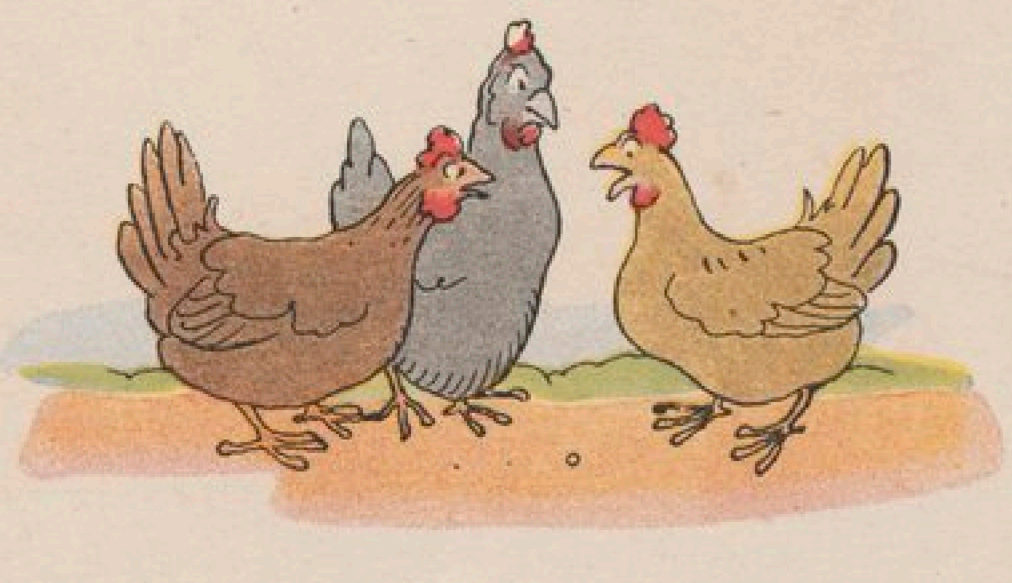
— Oui, répondirent les assistants. Vengeance. Guerre aux animaux domestiques !

— A minuit, nous nous mettrons en marche, dit le renard
— A minuit, répéta le chœur des combattants.





Dans le bois, caché sous les feuilles, un merle avait entendu les cris de vengeance des animaux sauvages. Vite, il courut au domaine des Liserons et avertit les habitants de la ruée infernale qui les menaçait.



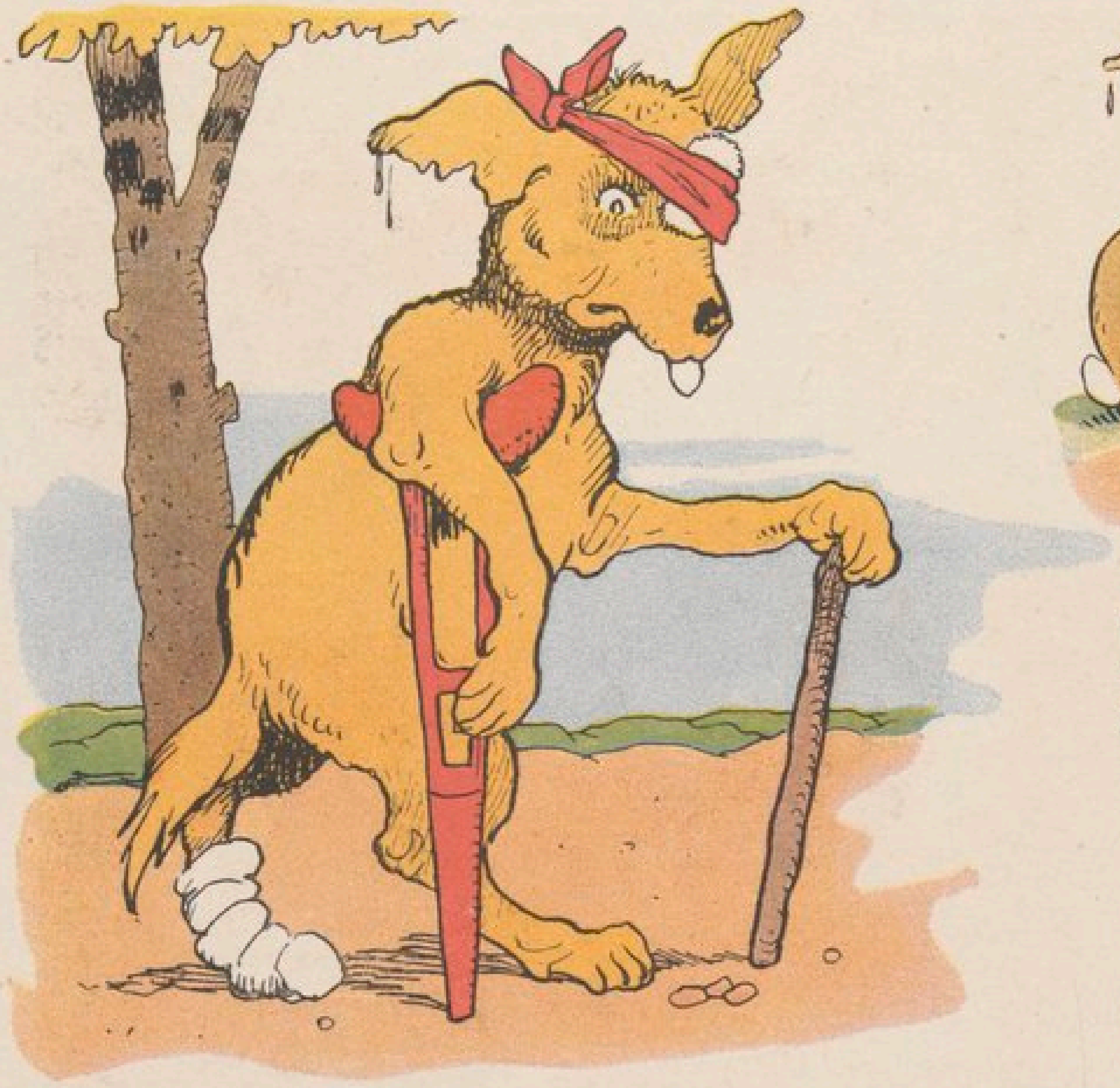
Sans perdre un moment, tous les animaux domestiques se préparent au combat. Tandis que les jeunes lapins et les canards faisaient l'exercice, les chèvres s'aiguisaient les cornes en les frottant contre l'écorce des arbres.

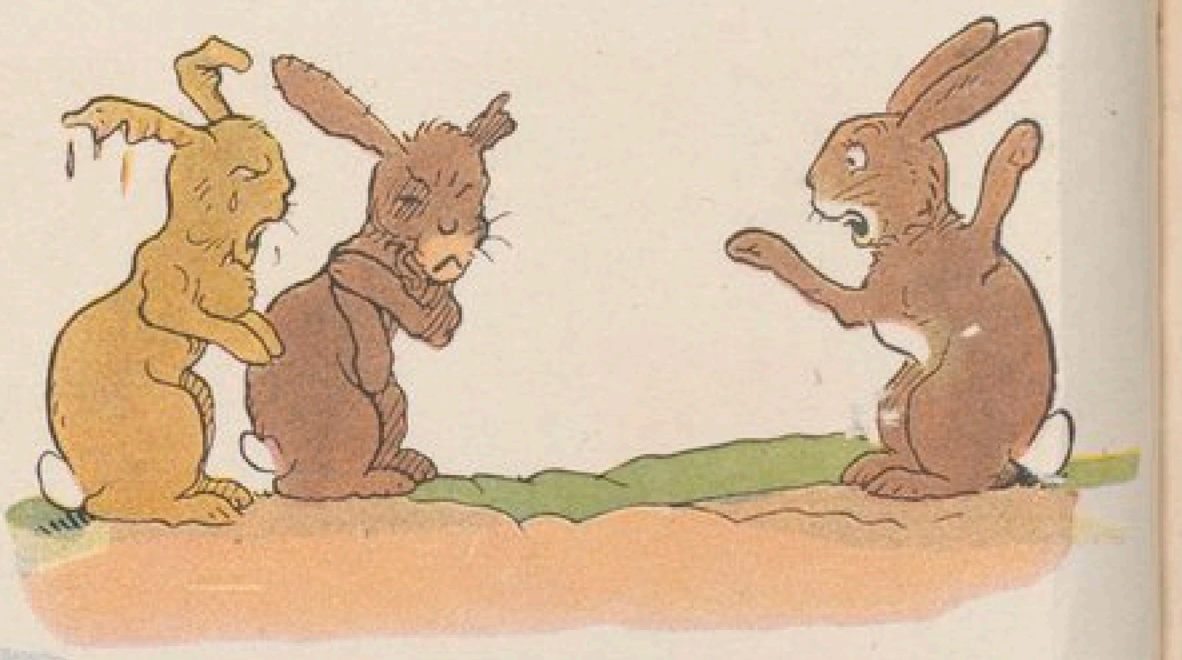
Les bœufs donnaient des conseils aux jeunes veaux et les poules commentaient les événements.

A l'aurore de ce jour, deux mille combattants quittaient les écuries, clapiers, poulaillers, pigeonniers et bergeries du domaine des Liserons. Les uns entonnaient un chant de guerre, tandis que les autres se renfermaient dans un silence redoutable.

Sortant du bois, deux mille autres combattants — l'ennemi — parurent à leur tour. Les deux armées se rencontrèrent au fond de la vallée.

Le choc fut terrible. Une formidable mêlée s'ensuivit, provoquant d'interminables gémissements, entremêlés de cris de guerre.





La bataille, longtemps indécise, se termina par la déroute des animaux du domaine qui ne purent résister aux cornes des cerfs et aux boutoirs des sangliers. Mais vainqueurs et vaincus se couvrirent de gloire.

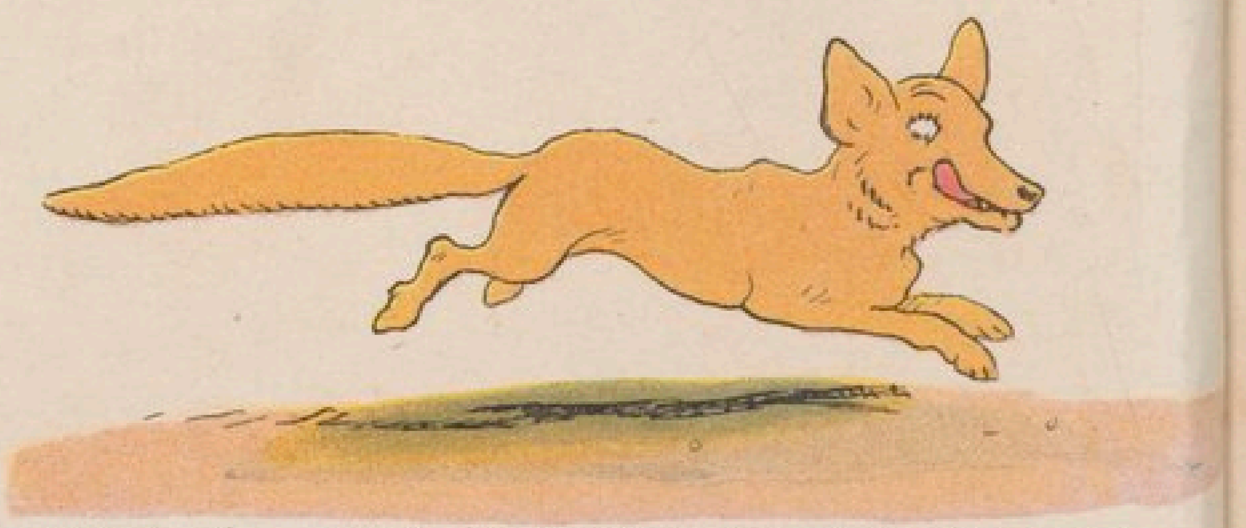
Abandonnant le terrain, les animaux du domaine des Liserons réintégrèrent leurs pénates clopin-clopant.

Bobino s'en tira avec une entorse, une épaule démise et un œil au beurre noir.

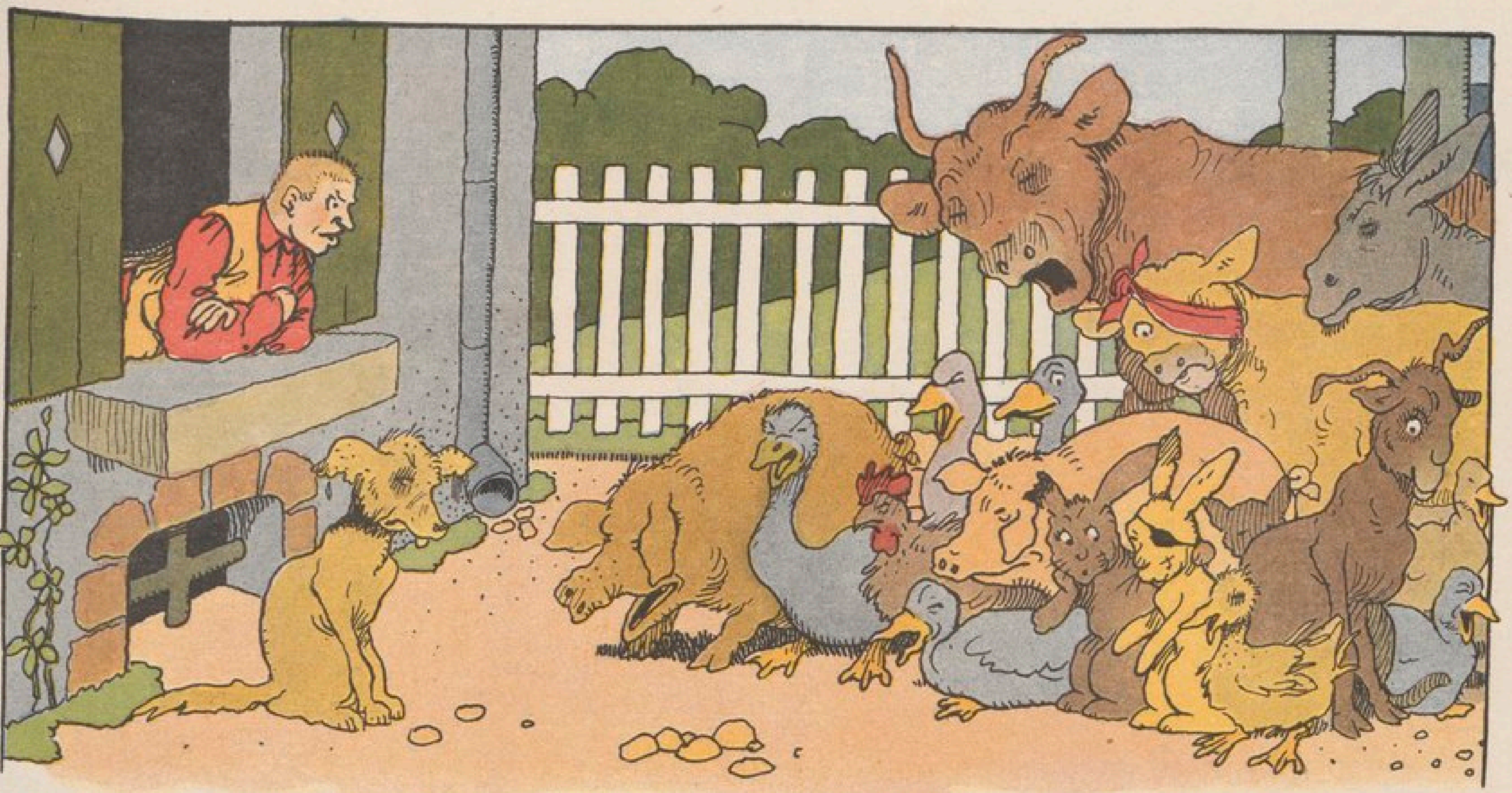
Des lapins eurent les oreilles meurtries, et la chèvre Aglaé eut les cornes tordues.

Des canards perdirent leur bec et Tabougri la moitié de ses poils.

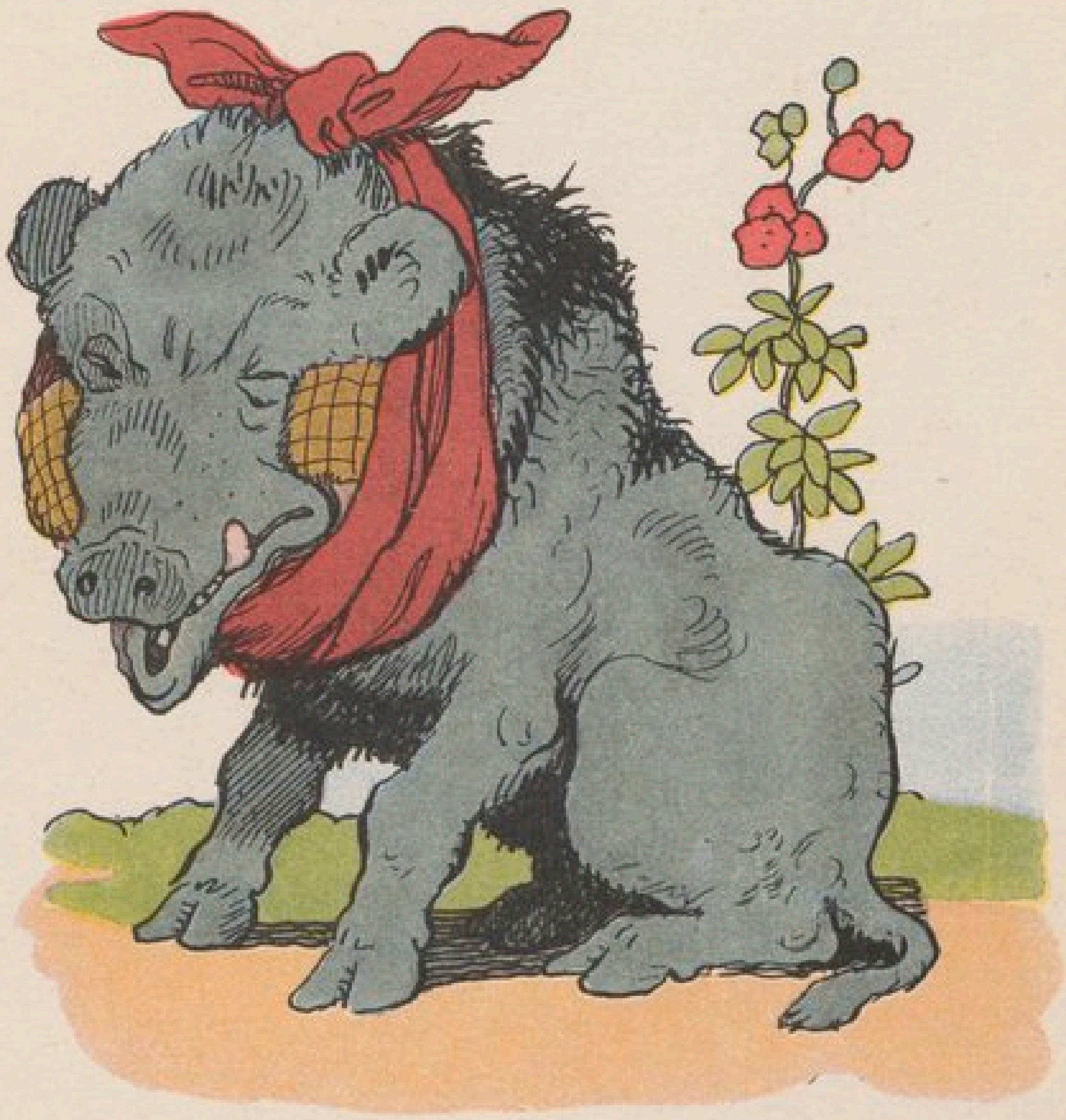
Au premier rang des profiteurs de la guerre se plaça Goupil qui bénéficia du désordre pour faire, à cette occasion, le meilleur repas de sa vie.



Je laisse à votre imagination, chers lecteurs, le soin de vous représenter la tête que fit le régisseur du domaine des Liserons quand il passa en revue les éclopés de sa basse-cour. Quel lamentable tableau s'offrit à ses yeux : on eut dit qu'une épouvantable tornade avait passé sur le domaine, meurtrissant tous les habitants.

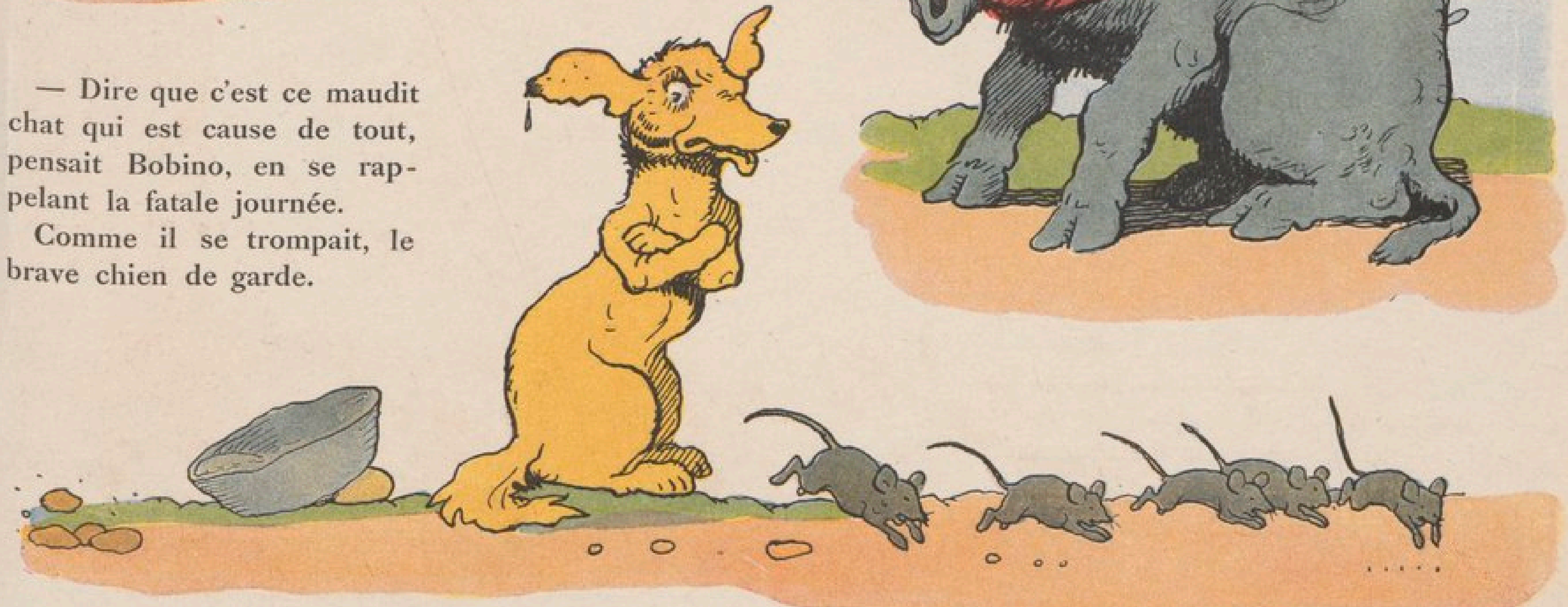


Du côté du bois, les dégâts furent presque aussi importants ; et le sanglier Ernest se souviendra longtemps de la solidité des cornes de la vache Blanchette.



— Dire que c'est ce maudit chat qui est cause de tout, pensait Bobino, en se rappelant la fatale journée.

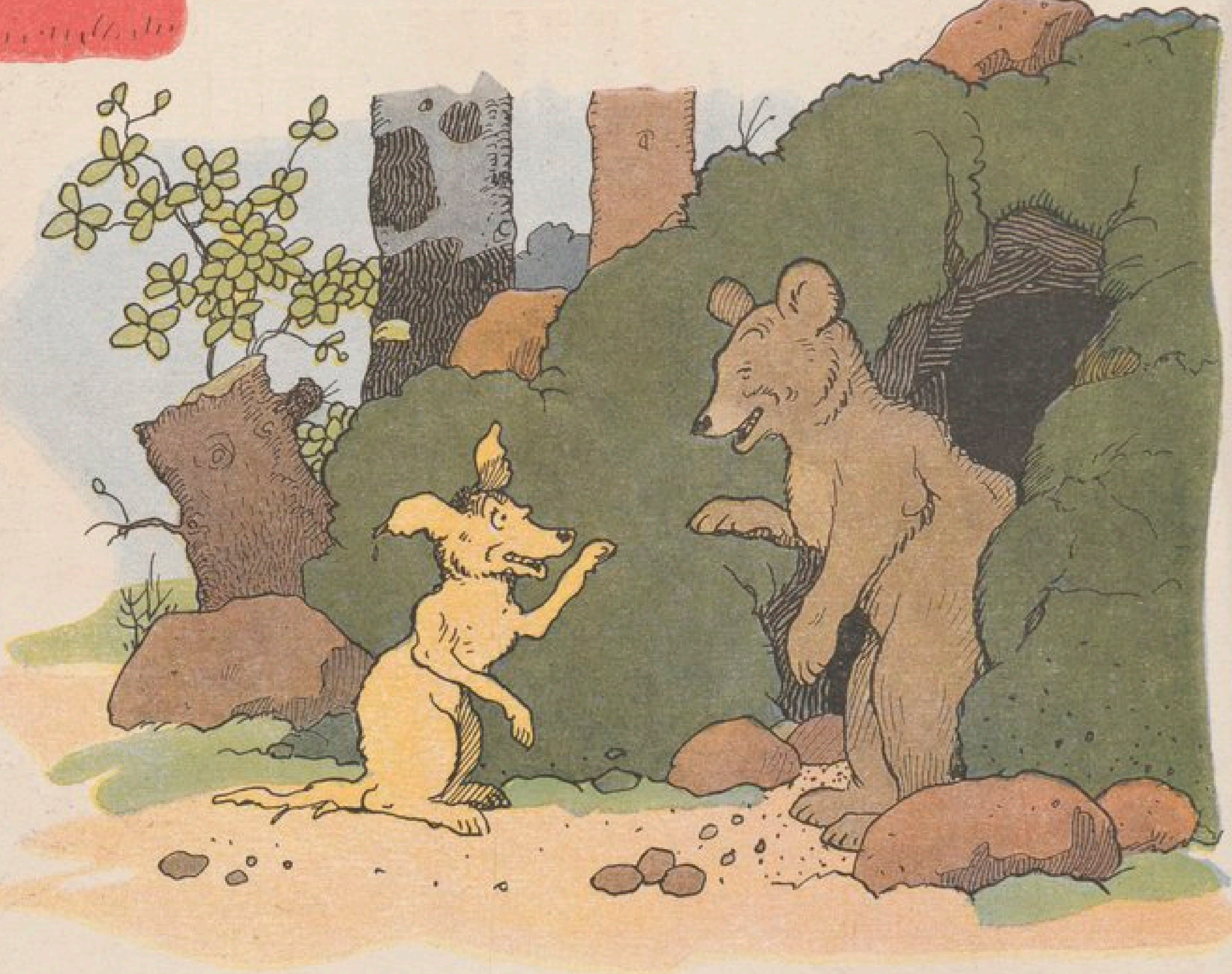
Comme il se trompait, le brave chien de garde.



L'auteur de tout ce sanglant désordre, comme vous l'avez compris, amis lecteurs, n'était pas Tabougri. C'était le singe, habile à manger les marrons retirés du feu par autrui.

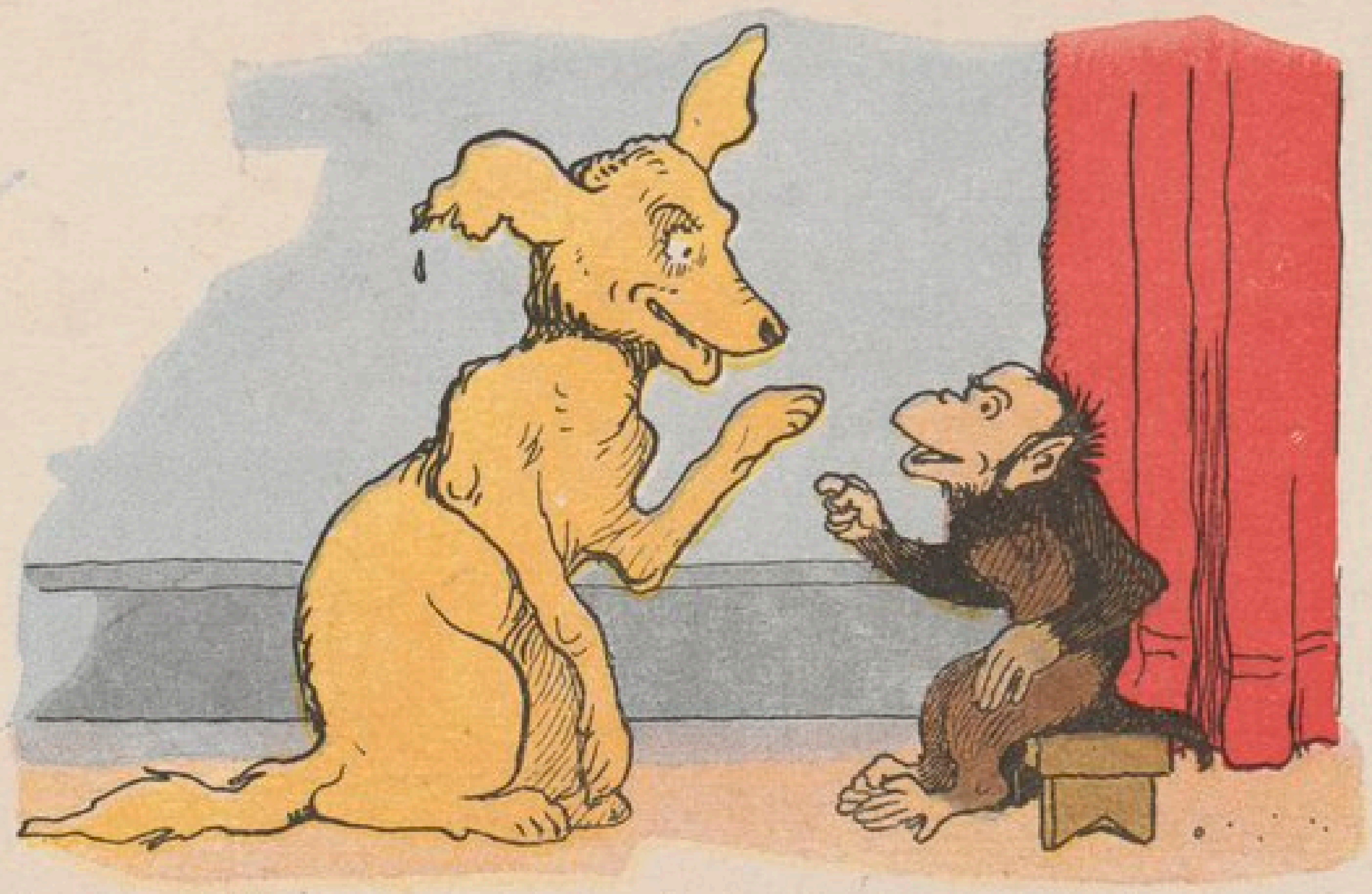
Aristide se réveillait tous les matins en pensant en féroce égoïste qu'il était : — Quelle bonne nuit je viens de passer et quels beaux rêves j'ai faits!

Pendant ce temps Bobino, dont le cœur était bon et compatissant, se demandait par quel moyen on pourrait empêcher le retour de semblables catastrophes. Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme des frères et s'entr'aider dans l'existence? Qu'on soit hôte du bois sauvage ou de la ferme civilisée, qu'importe?



Le chien de garde s'en fut trouver Martin, l'ermite de la montagne, avec l'idée bien arrêtée de lui demander conseil.

— Si tu veux vivre en paix avec tes semblables, dit l'ours, sois le plus fort. — Cet ours dit des bêtises, pensa Bobino en regagnant le domaine. A peine arrivé, il s'en fut rendre visite à Aristide dont il prisait fort l'intelligence.



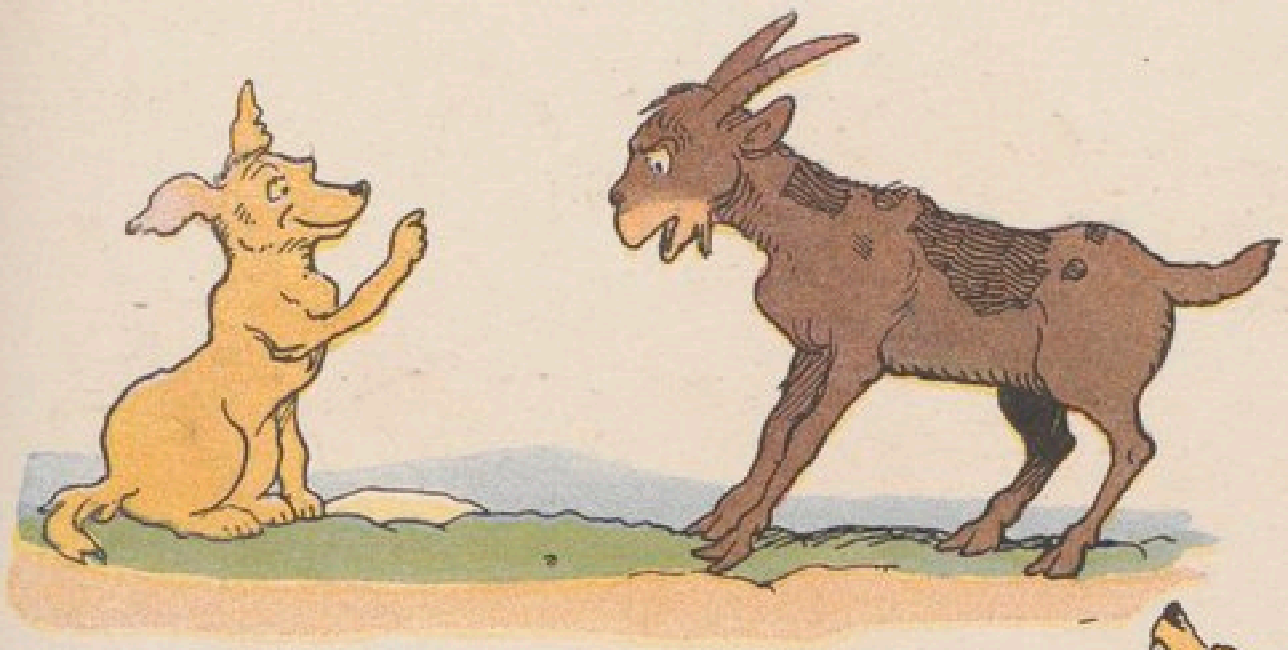
— Aristide, lui dit-il, je voudrais travailler à ramener la paix et le calme dans les esprits.

— Si tu veux un bon conseil, répondit le singe, sois bon, sensible et généreux. Dédaigne les insultes des maraudeurs, les quolibets de tes amis que ta mansuétude pourrait alarmer et ne sois plus le garde-chiourme du domaine. Ta bonté s'étendra à tes semblables et l'avenir ne sera plus qu'une succession de jours heureux.

— Merci pour tes bons conseils, dit Bobino en prenant congé d'Aristide.

Dès ce jour, Bobino prêcha à ses amis une paix universelle, basée sur la bonté sans mélange, l'oubli des injures et le pardon des mauvaises actions.

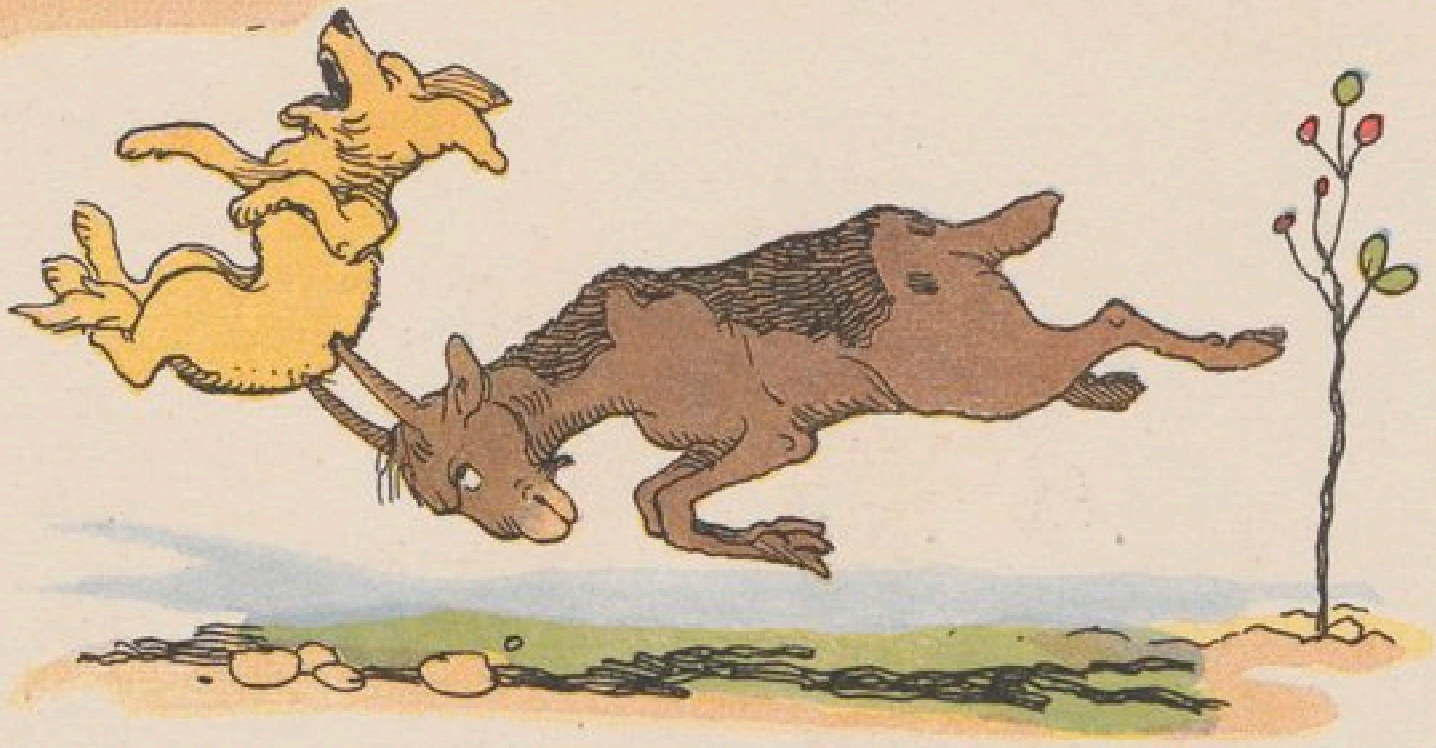
Le pauvre chien n'eut pas lieu de se féliciter des effets de sa propagande.

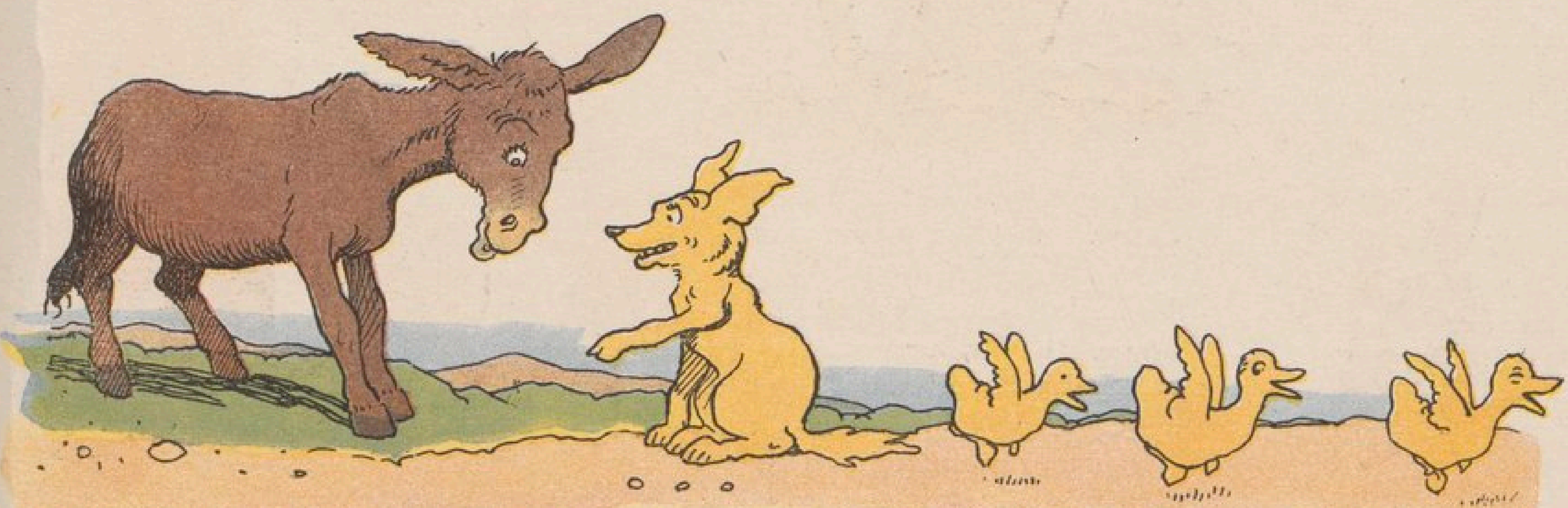


La chèvre Aglaé répondit aux sermons de l'apôtre par un vigoureux coup de cornes dans les reins de Bobino, qui alla choir sur la couvée de la poule Tigrette.

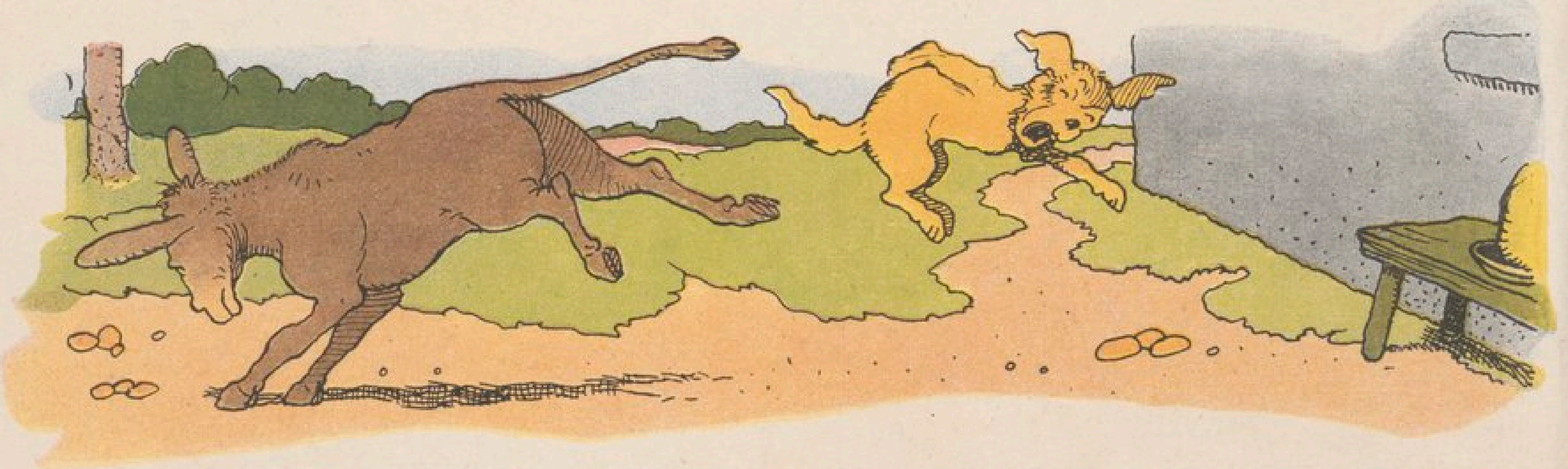
Quelle omelette, messeigneurs!

Bobino ne fut pas plus heureux dans les discours qu'il adressa à Sulpice, l'âne du moulin.





L'animal aux longues oreilles se fit répéter par deux fois la harangue, et finalement, n'y comprenant rien, il mit fin à l'entrevue en décochant un vigoureux coup de sabot qui envoya à deux mètres en l'air l'apôtre de la paix.



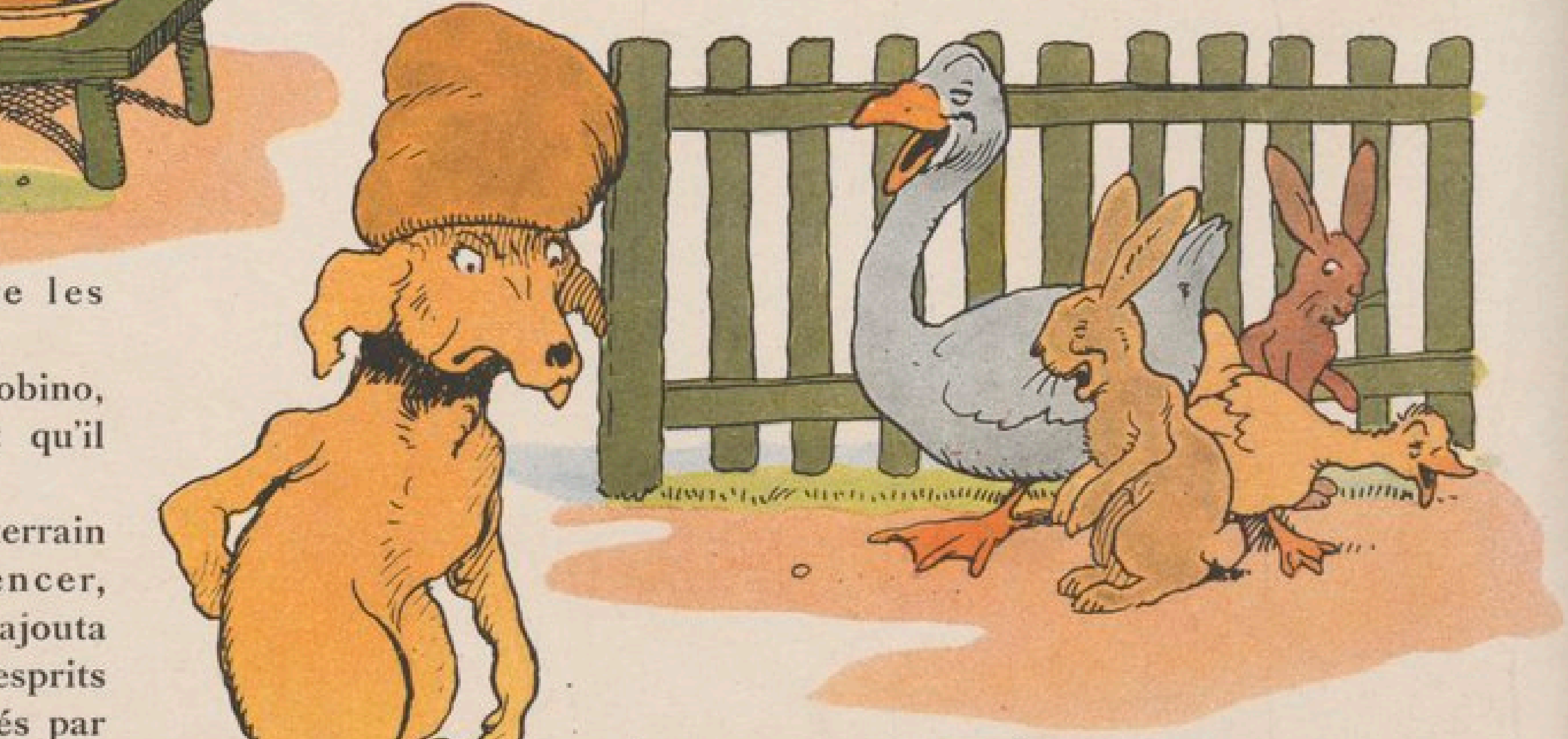
Bobino exécuta un magistral saut périlleux et tomba tête en avant sur une grosse motte de beurre qu'on venait de sortir d'une baratte. Ainsi coiffé il ressemblait à un grenadier du premier Empire.

En peu de temps, lui qui s'imposait à son entourage par le respect et l'admiration, se vit baffoué, tourné en ridicule.

C'est un peu marri et découragé qu'il s'en fut compter ses peines à Aristide.

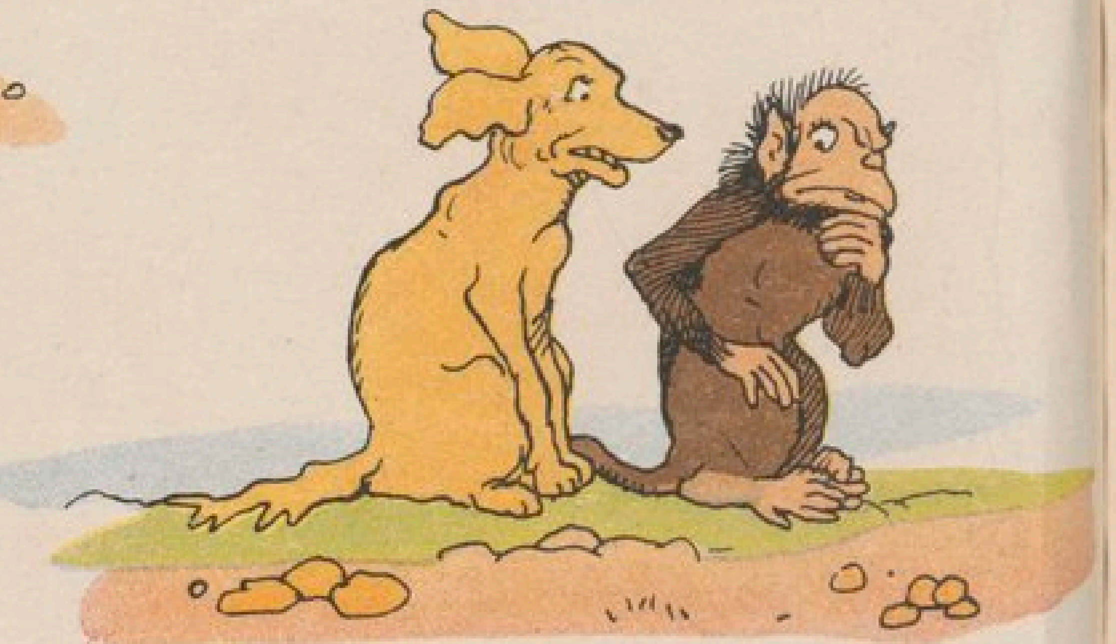
— J'ai suivi tes conseils, dit-il au singe, et jusqu'ici les résultats n'ont pas été bien brillants.

— Mon pauvre Bobino, tu me fais de la peine. Tu crois qu'on peut changer la mentalité d'un peuple en un tournemain. Quelle erreur. C'est au prix d'une longue persévérance qu'on arrive à convaincre les masses.



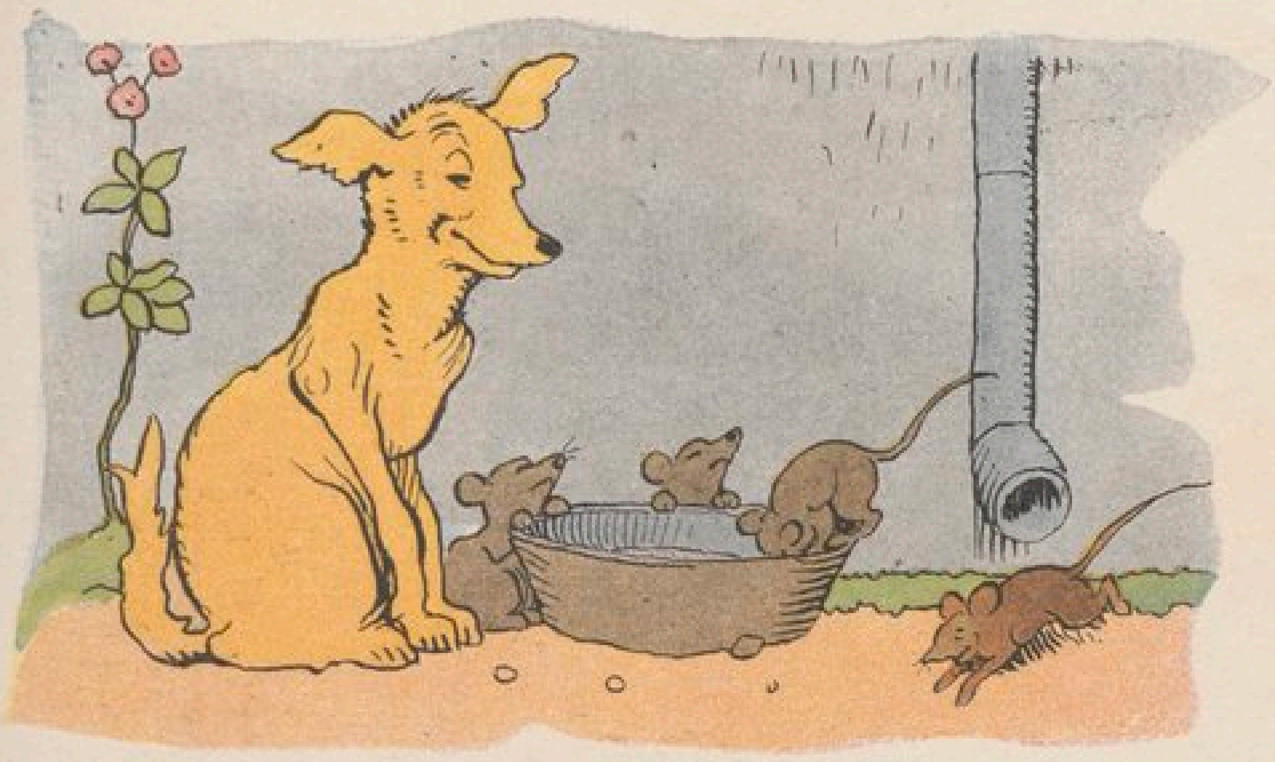
— C'est bien, dit Bobino, je serai patient tant qu'il le faudra.

— Préparer le terrain avant de l'ensemencer, c'est là la sagesse, ajouta le singe. Quand les esprits seront assagis, apaisés par l'exemple de ta grandeur d'âme, tu essaieras de les convaincre. Crois-moi.



— J'ai compris, Aristide.

Bobino, suivant les conseils d'Aristide, commença par renoncer à son autorité de chien de garde. Ses sévérités pouvaient indisposer ses inférieurs, et il prit le parti de laisser désormais tout faire.



Bobino commença par permettre à la gent trotte-menu de se repaître dans son écuelle. Les souris et les rats, émus de tant de mansuétude, se multi-

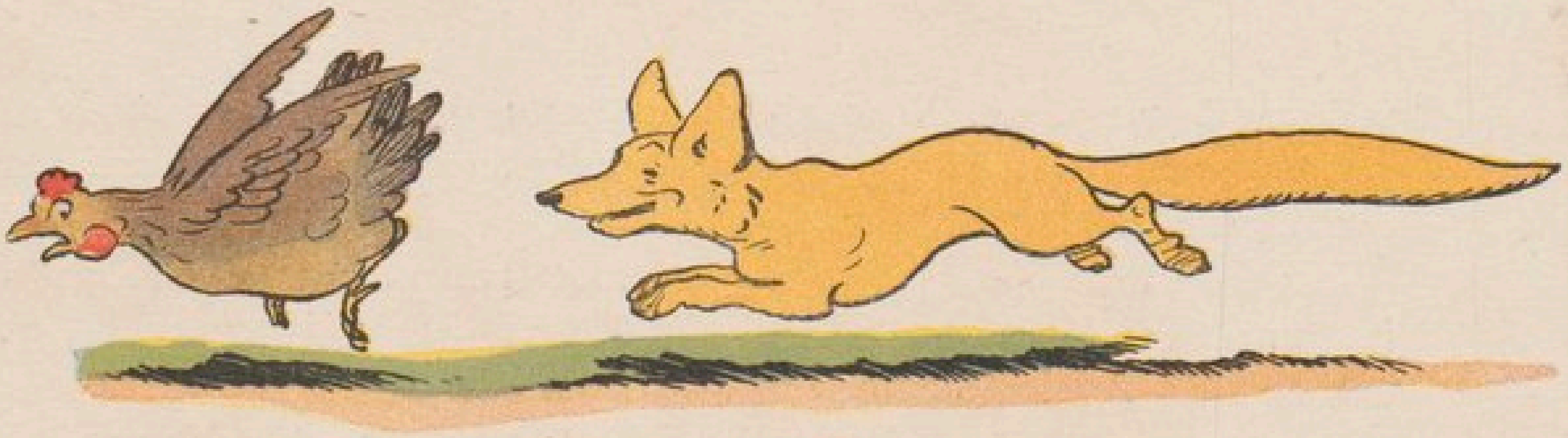
plièrent à vue d'œil. Il en arriva de toutes les provinces environnantes, attirés par ce pays de cocagne qu'on appelait le domaine des Liserons.

Les rongeurs se montraient partout et souvent d'une façon intempestive.

Bien plus, les aboiements du chien de garde ne se faisant plus entendre, les vagabonds et les rôdeurs, sûrs de l'impunité,

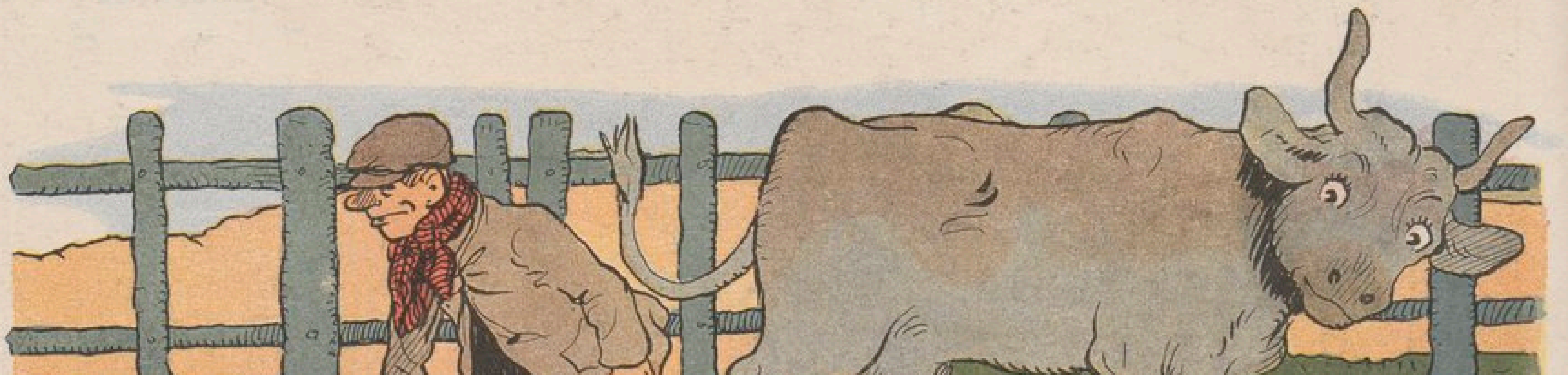
mirent le domaine en coupe réglée. Bobino voyait tout, entendait tout sans sourciller et Aristide passait des nuits délicieuses. Les chats n'étant plus réveillés par les aboiements du chien de garde dormaient sur leurs deux oreilles.

Bobino passait ses journées à flâner et à musarder au gré de sa fantaisie. Il faisait une sieste prolongée aux pieds des arbres ou sur l'herbe tendre des prairies.



Pendant ce temps, les moutons, affranchis de tout contrôle, s'éparpillaient dans le domaine.

Les poules et les poussins, non surveillés, ne rentraient même plus au poulailler le soir et passaient la nuit sur les branches des arbres du bois.

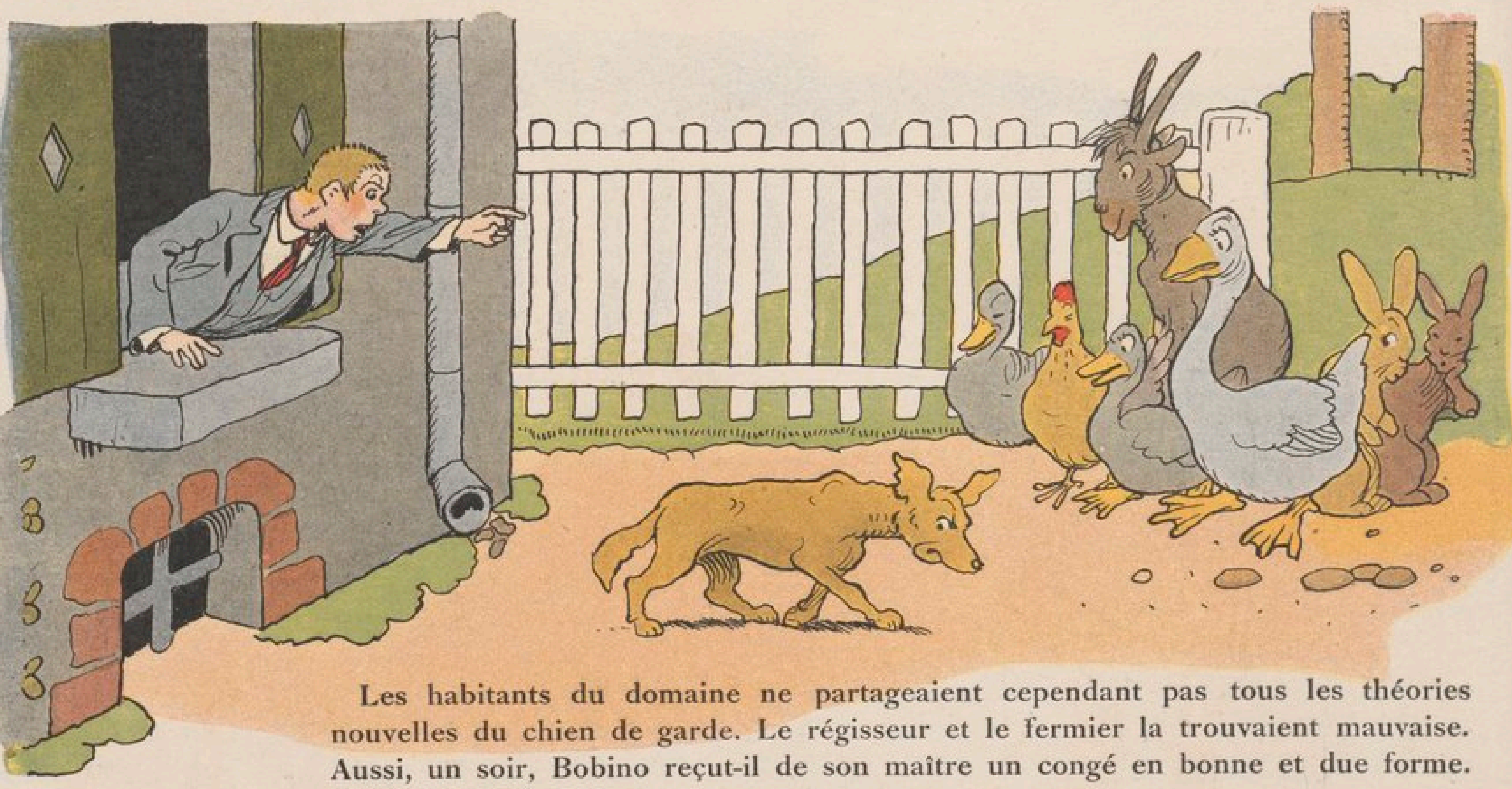


Les rôdeurs volaient le lait des vaches et s'en délectaient.

Les loups et les renards mangeaient à leur faim dans ce pays de liberté, où le gendarme n'existait pas.

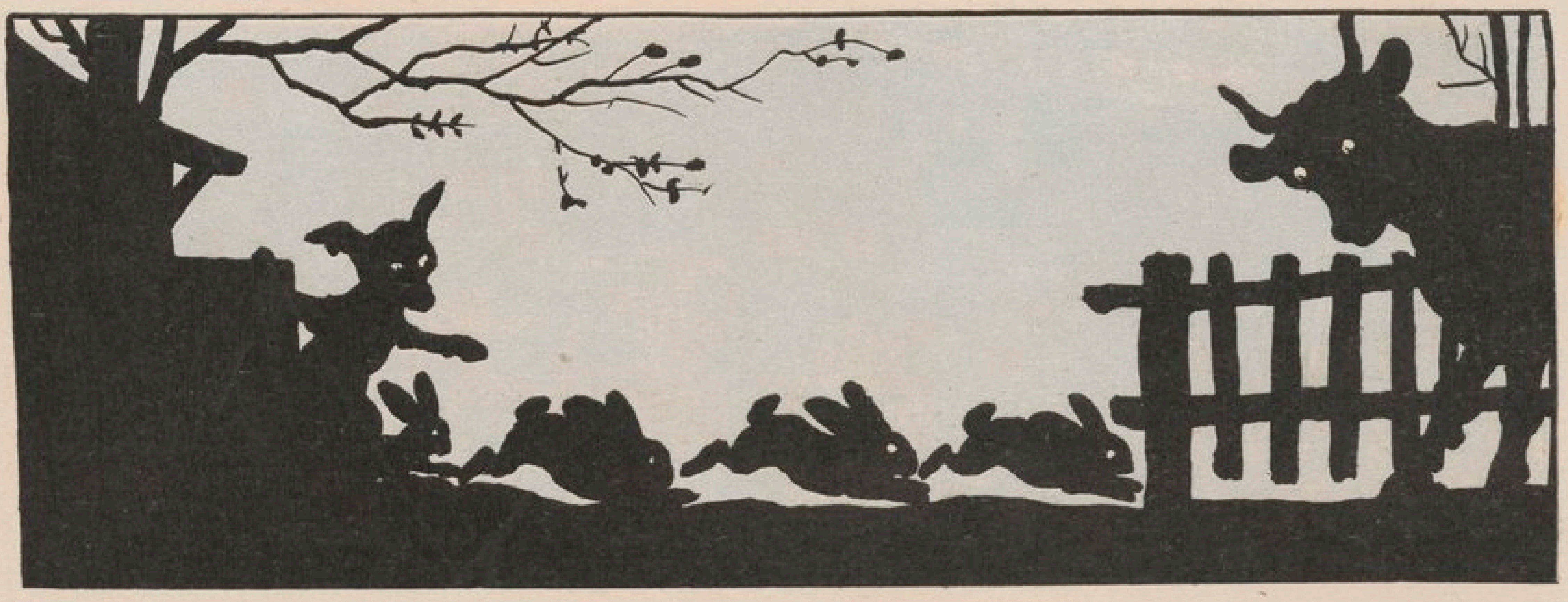
— Au fait, disait Bobino, cela vaut peut-être mieux que la guerre.

— C"est de la guerre en détail, pensaient les carnassiers qui se repaissaient des pauvres animaux tombés sous leurs griffes.



Les habitants du domaine ne partageaient cependant pas tous les théories nouvelles du chien de garde. Le régisseur et le fermier la trouvaient mauvaise. Aussi, un soir, Bobino reçut-il de son maître un congé en bonne et due forme.

On ne lui donna même pas les huit jours d'usage pour se chercher une autre place : il dut quitter la ferme sans plus tarder.



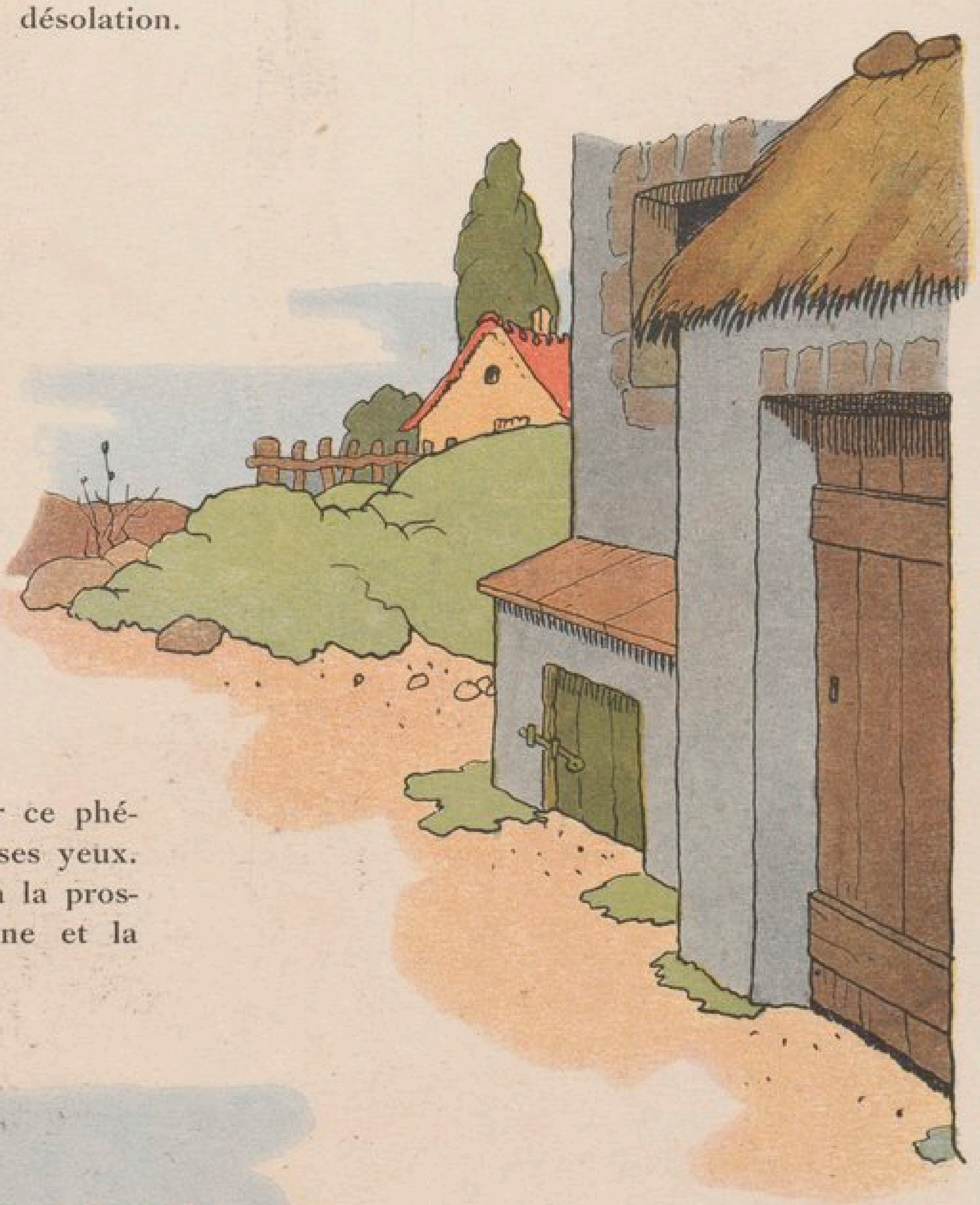
Voilà donc Bobino une fois encore devant Aristide, lui remplissant les oreilles de ses plaintes amères.

— J'ai pourtant suivi tes conseils, dit le chien de garde laissant percer un ton de reproche. J'ai fermé l'œil sur toutes les infractions à la loi, j'ai ouvert les clapiers, j'ai ouvert les poulaillers, j'ai renoncé à mes sévérités de garde-chiourme et, pour toute récompense, j'ai perdu ma place. C'est ce qu'il y a de plus clair.

— Eh bien, de quoi te plains-tu ? dit Aristide : tu n'as plus qu'à aller vivre en liberté avec tes subordonnés. Quel sort pourrait être plus beau que le tien ?

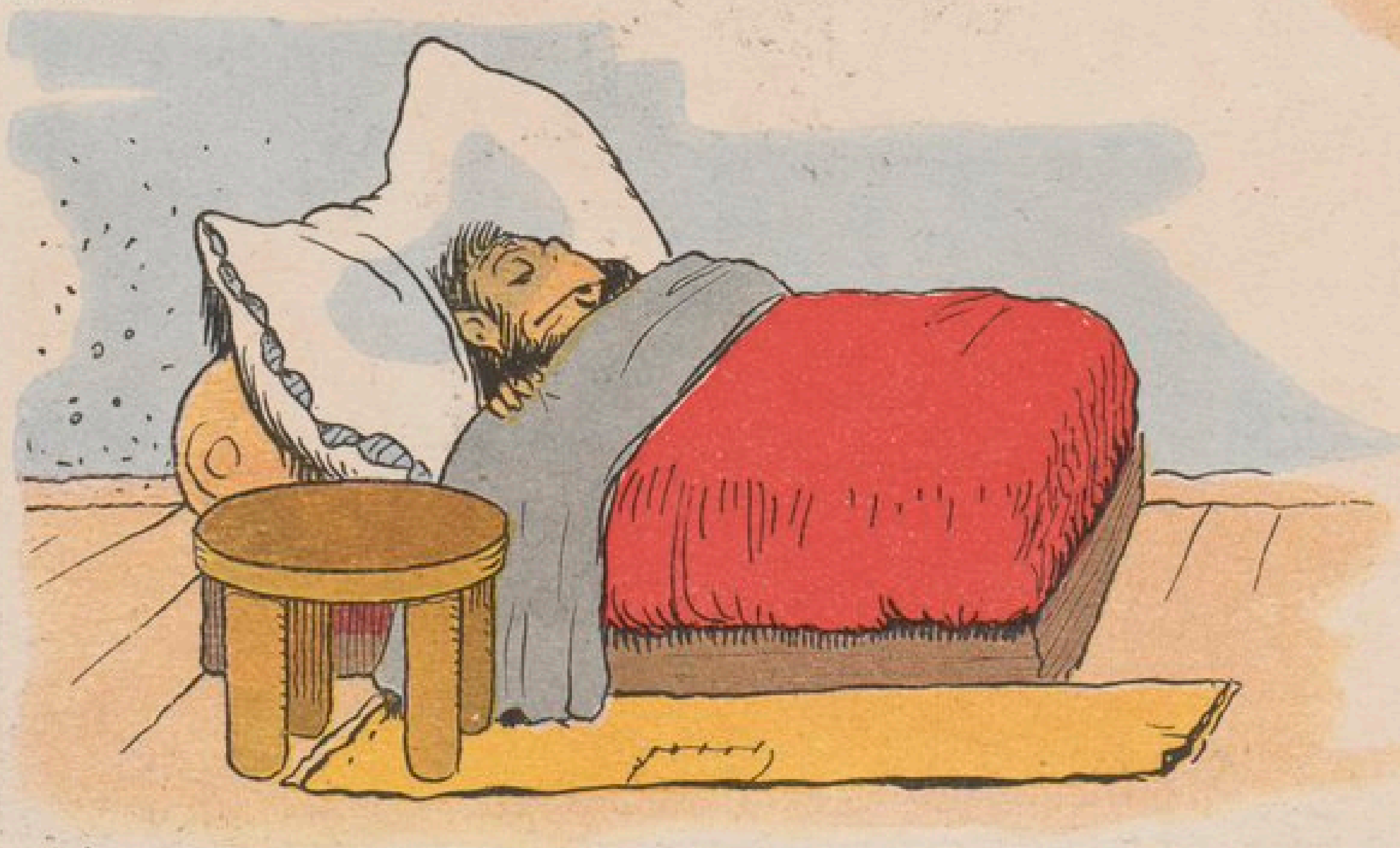
Là-dessus Aristide souhaita le bonsoir à son ami Bobino et s'en fut s'étendre dans ses draps. — Quelle belle nuit je vais passer, dit le singe, à présent que je n'ai plus à craindre le bruit de cette basse-cour infernale.

Le domaine des Liserons, déserté par ses habitants, ressemblait à un lieu de morne désolation.



Les ménagères ne pouvaient s'expliquer ce phénomène et le fermier n'en pouvait croire ses yeux.

— Quoi, disait le malheureux homme, à la prospérité du domaine succéderaient la ruine et la misère ?



Pas de ça, vite un nouveau chien de garde que je choisirai parmi les plus féroces et qui ramènera au bercail tous ces imbéciles.

Et tandis que ces plaintes et ces lamentations emplissaient le domaine, Aristide, douillettement couché dans son lit, faisait de doux rêves qu'aucun bruit extérieur ne pouvait troubler. Mais tout cela devait avoir une fin. Les animaux s'accommodèrent mal de leur liberté qu'ils étaient maintenant contraints de défendre contre les carnassiers du bois et ils ne tardèrent pas à se fatiguer d'avoir à chercher une nourriture que jadis, à la ferme, on leur apportait sans qu'ils soient obligés de faire grand'chose pour la gagner.

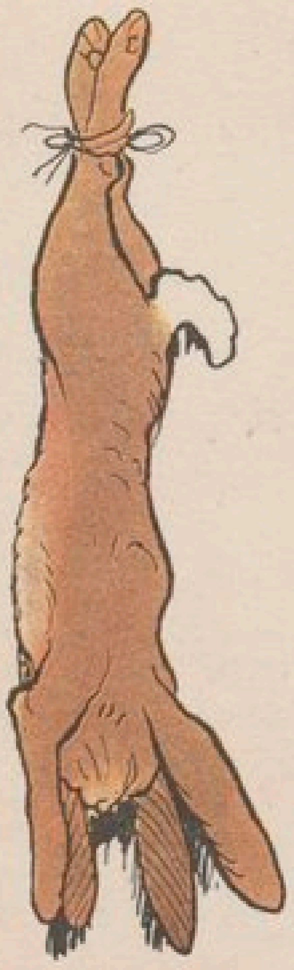
Aussi, d'un commun accord, décidèrent-ils de faire une rentrée sensationnelle au domaine des Liserons.

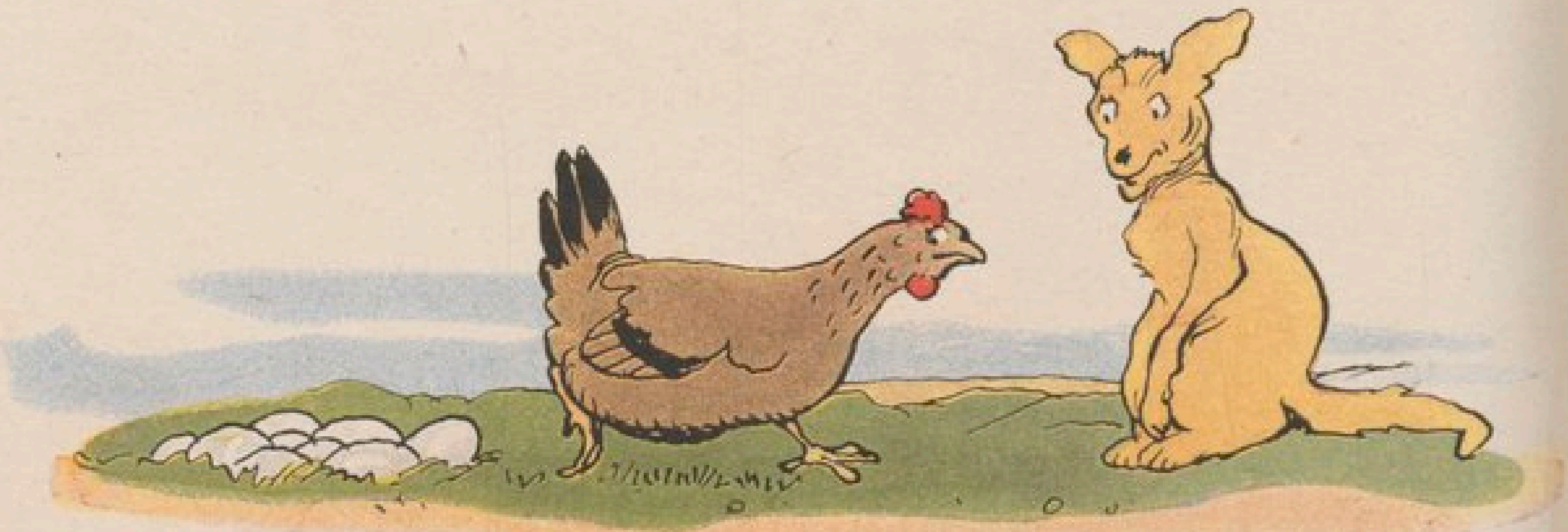
Et un beau matin, le fermier et la fermière virent arriver leurs pensionnaires soumis et repentants.

Quelle joie ce fut pour tous ?

Le soir de ce mémorable événement, Aristide venait à peine de fermer l'œil qu'il le rouvrit aussitôt. Des bruits confus vinrent frapper son oreille, bruits qui bientôt se précisèrent nettement. C'étaient des aboiements, des miaulements et des chants se répétant à l'infini dans l'espace.

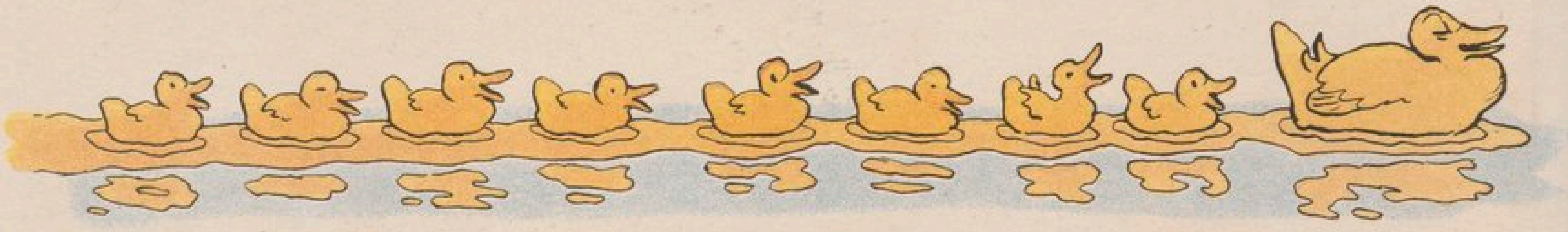
Aristide ne put fermer l'œil de la nuit.

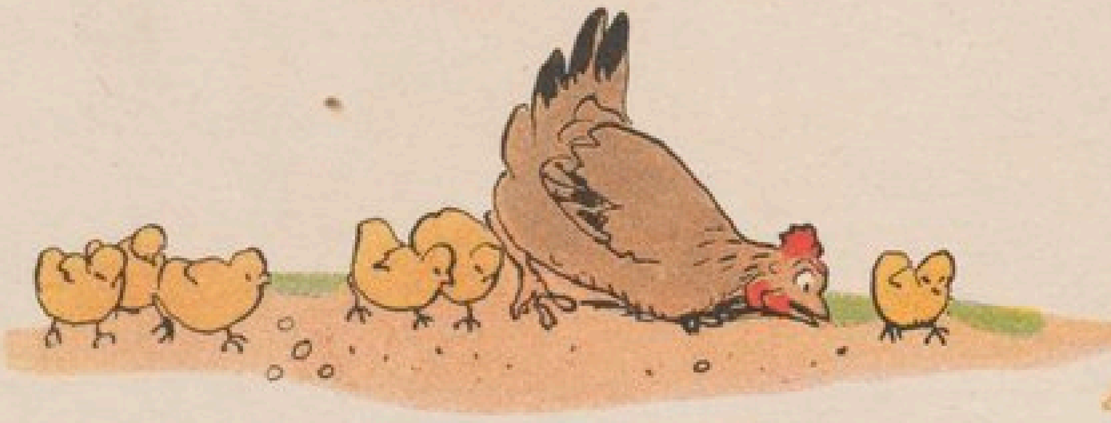


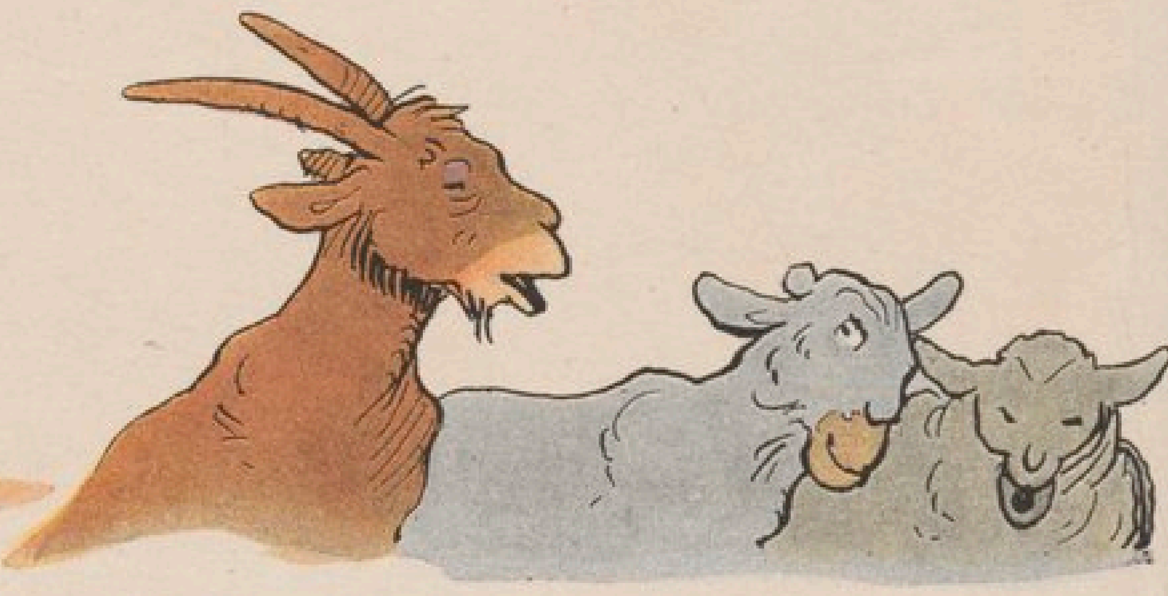


Décidément les efforts par lui conseillés pour acquérir le calme dont avait besoin son féroce égoïsme n'avaient donc pas donné le résultat espéré ?

Tout était rentré dans l'ordre habituel des choses. Tout se ramenait au train-train normal de la vie paisible et quotidienne.





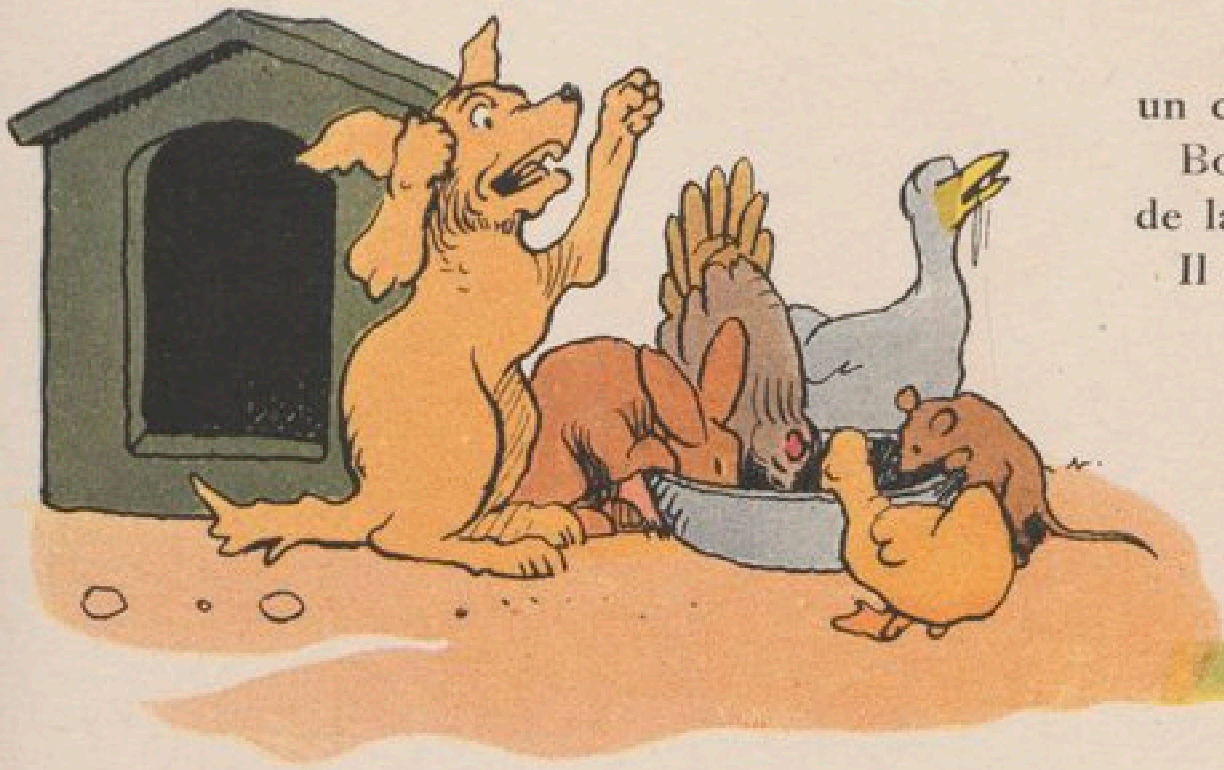


Les poulets s'engraissaient et payaient leur dur tribut à la table du maître.

Il en était de même des canards et des lapins.

Les poules pondaient pour entretenir prospères les affaires du domaine : et tous les animaux rivalisaient d'entrain pour l'heureux développement de la ferme des Liserons.

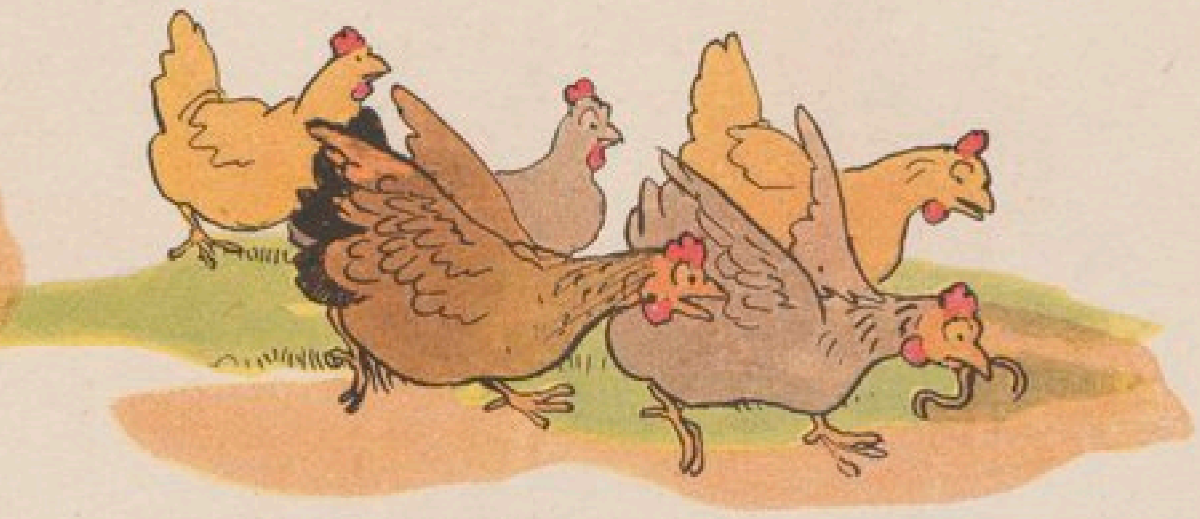
Seul, Aristide voyait avec terreur cette reprise de vie florissante. Aussi résolut-il d'y mettre un terme en frappant un grand coup. Il ouvrit l'armoire dans laquelle son maître, chimiste distingué, enfermait ses produits. Et Aristide, après

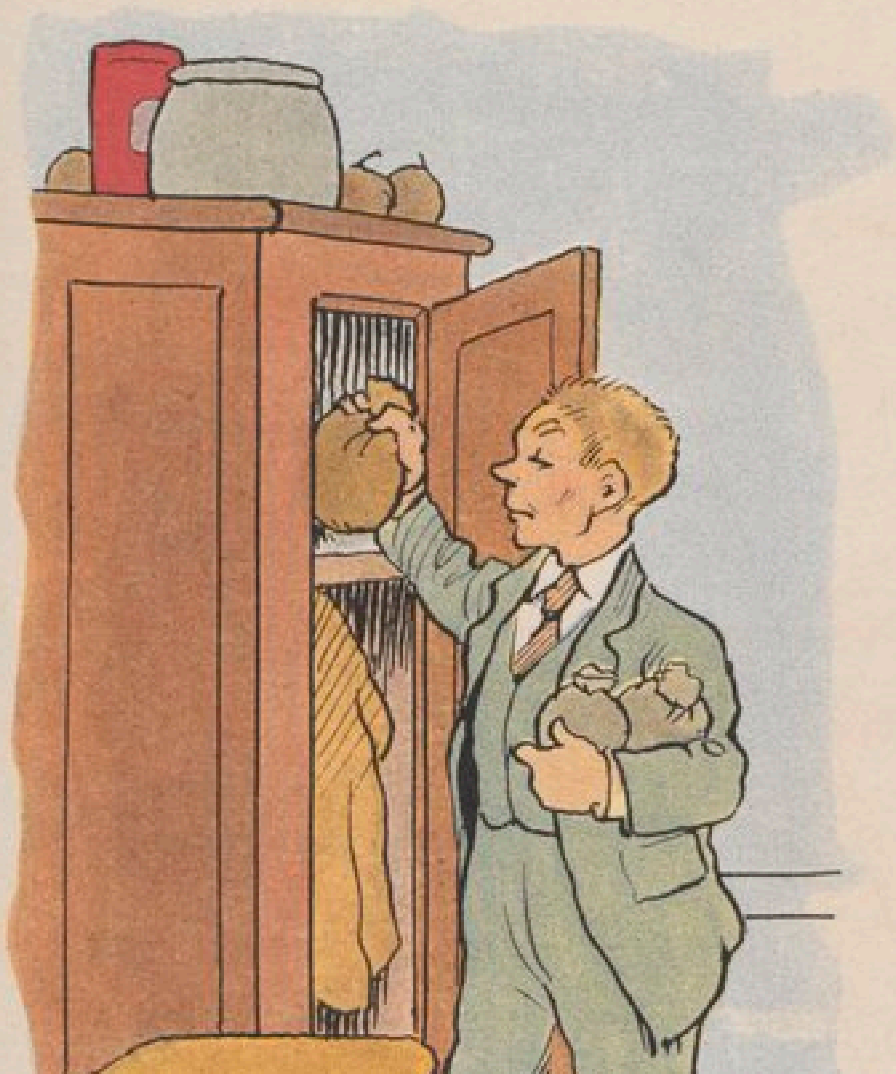


un choix savant, s'empara d'une bouteille.

Bobino avait réintégré sa niche dès après le retour de la basse-cour soumise.

Il était de mauvaise humeur, car il se sentait froissé





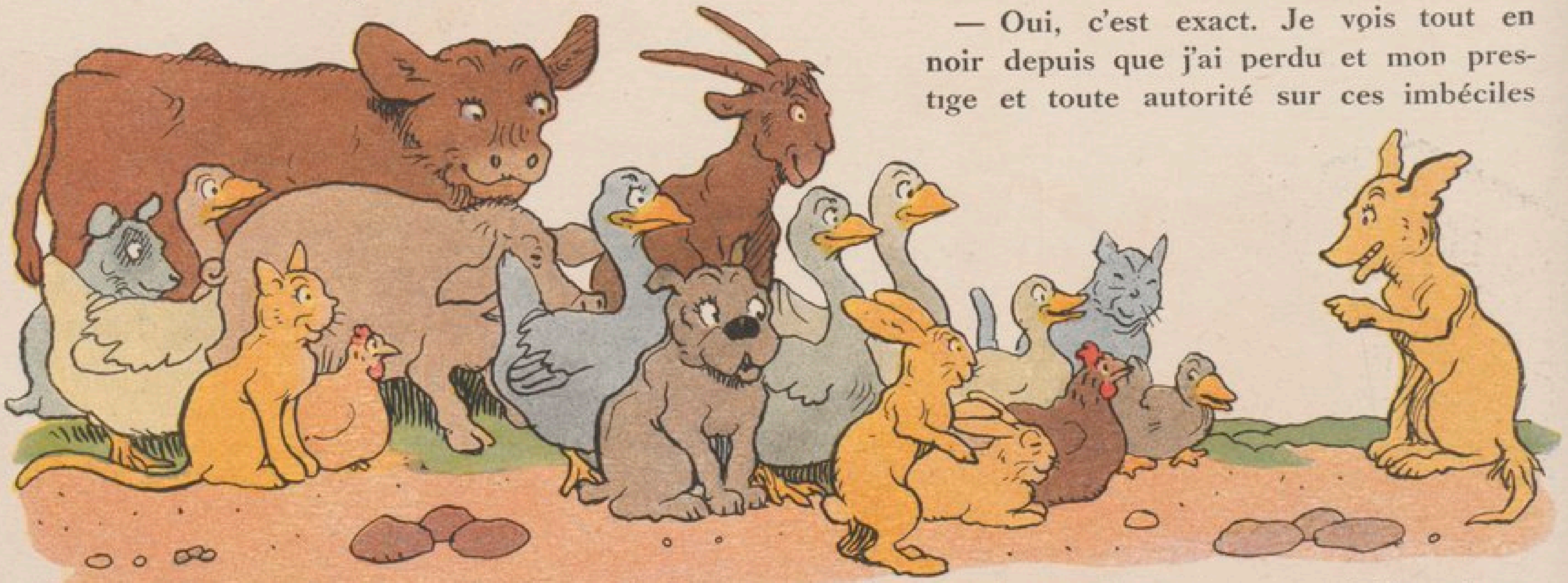
et humilié dans son amour-propre de chien.

Froissé et humilié, certes il l'était à chaque instant dans sa dignité professionnelle. Depuis qu'il avait partagé l'existence de ses subordonnés en liberté, il n'avait plus sur eux l'ombre d'une autorité. Les poules et les lapins venaient lui manger dans la patte.

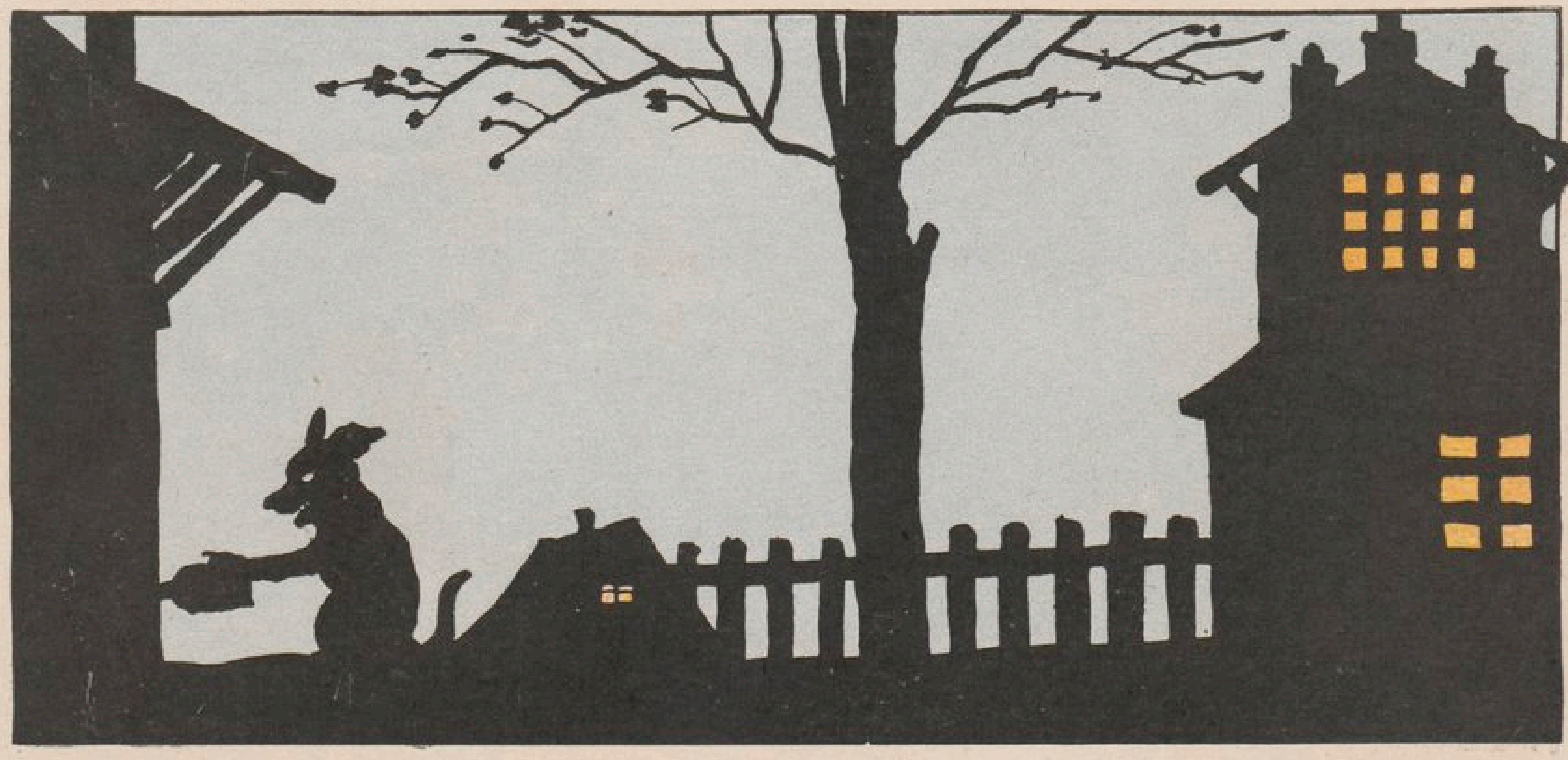
Il n'osait se plaindre. Comment eut-il été reçu ? Ses maîtres, ravis de la prospérité de la basse-cour entassaient de fortes économies.

Un beau matin, Aristide rendit visite à Bobino, Bobino le désabusé ! Bobino le mécontent.
— Comme tu es triste, mon ami chien !

— Oui, c'est exact. Je vois tout en noir depuis que j'ai perdu et mon prestige et toute autorité sur ces imbéciles



qui ne se gênent plus pour témoigner de la mauvaise humeur devant les ordres que je leur donne.
— Veux-tu que je t'apporte le moyen de voir tout en rose dans la vie ?
— Mon pauvre Aristide, tu n'es pas toujours heureux dans tes propositions et je viens, hélas ! d'en faire la triste constatation.

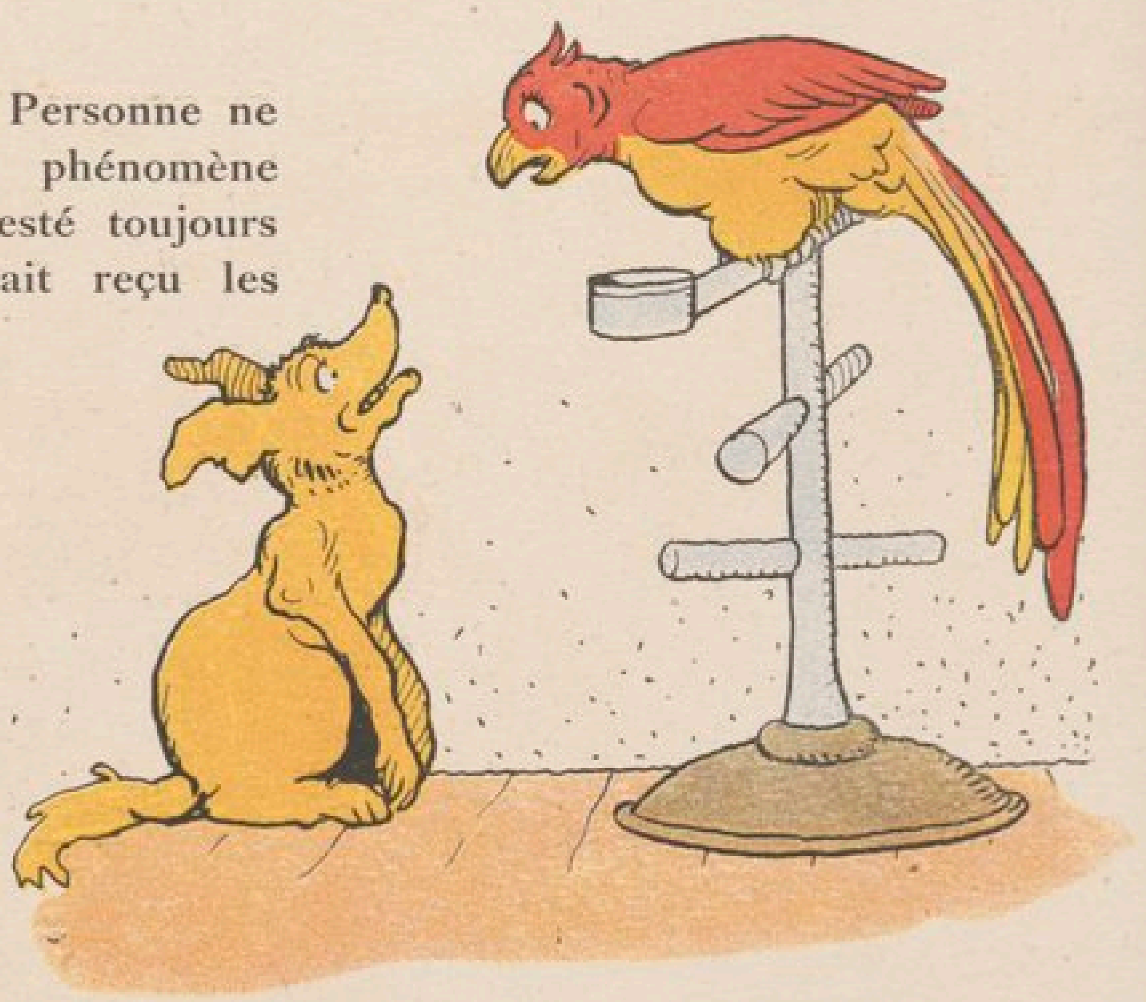


— Cette fois, c'est sérieux. Dans cette bouteille que tu vois est du bonheur pour tout le domaine. Ce soir, tu en verseras quelques gouttes dans ta niche et dans tous les réduits de la basse-cour ; et dès demain tous les habitants de céans verront la vie en rose.
— En ce cas, donne, dit Bobino, il ne coûte rien d'essayer ta drogue. Le soir venu, Bobino versa dans les endroits convenus quelques gouttes de cet élixir de joie et il fit même bonne mesure. Quand il s'en fut coucher, il ne restait plus une goutte dans le flacon.

Le lendemain, le domaine fut réveillé par des clameurs éperdues.

La fermière qui, la première, s'était précipitée à la fenêtre, recula épouvantée devant le plus triste des spectacles. Toute la basse-cour était en pleurs, geignant, criant, braillant, des larmes pleins les yeux, des sanglots dans la voix.

Que s'était-il passé ? Personne ne pouvait expliquer le phénomène qui, d'ailleurs, serait resté toujours ignoré si Bobino n'avait reçu les

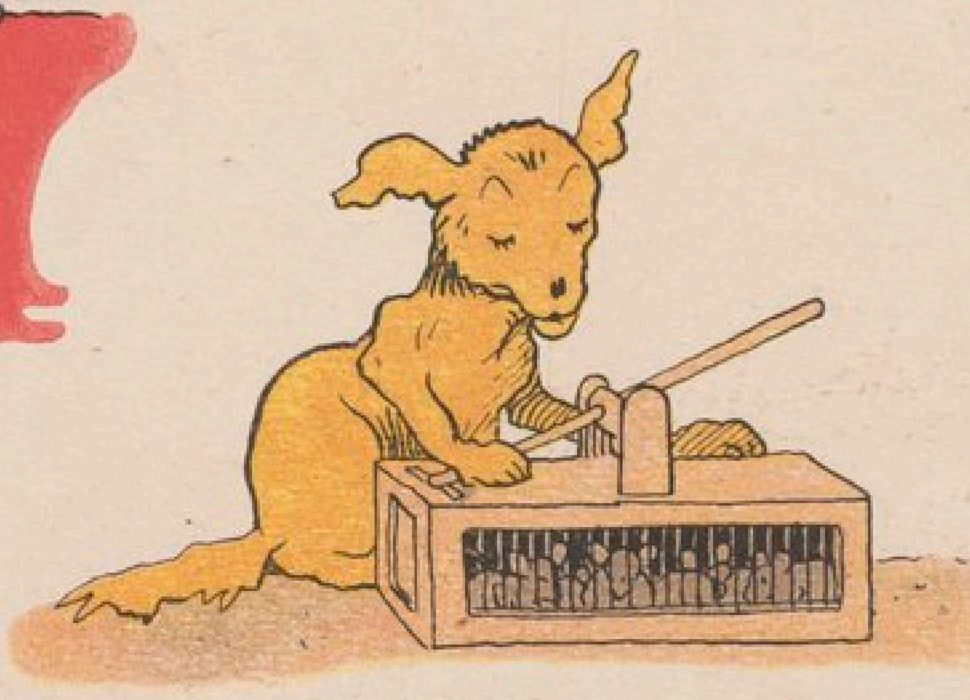


confidences de Barnabé, le perroquet du chimiste Adécouate.

— Sais-tu, Bobino, ce que contenait la fiole du singe ?

— Ma foi, j'avoue que non, Barnabé.

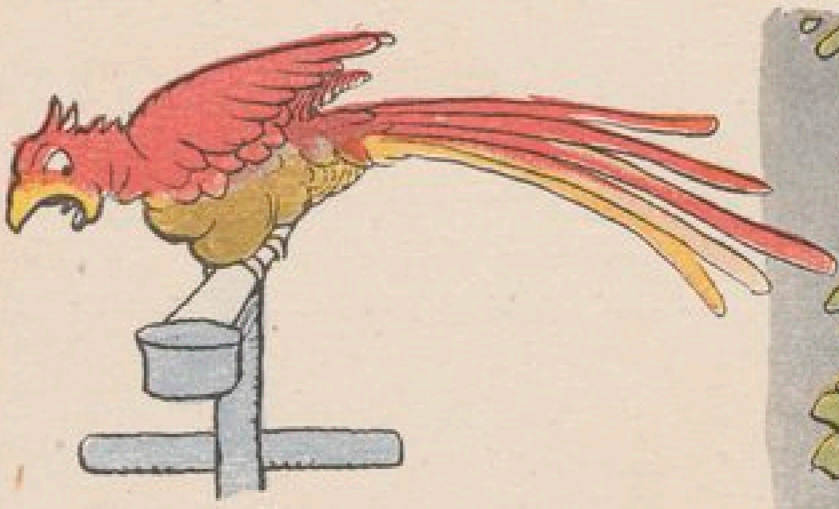
— Eh bien ! elle contenait un produit inventé par Adécouate, mon maître, pour remplir les bombes lacrymogènes qu'utilise la Police pour avoir raison des malfaiteurs.

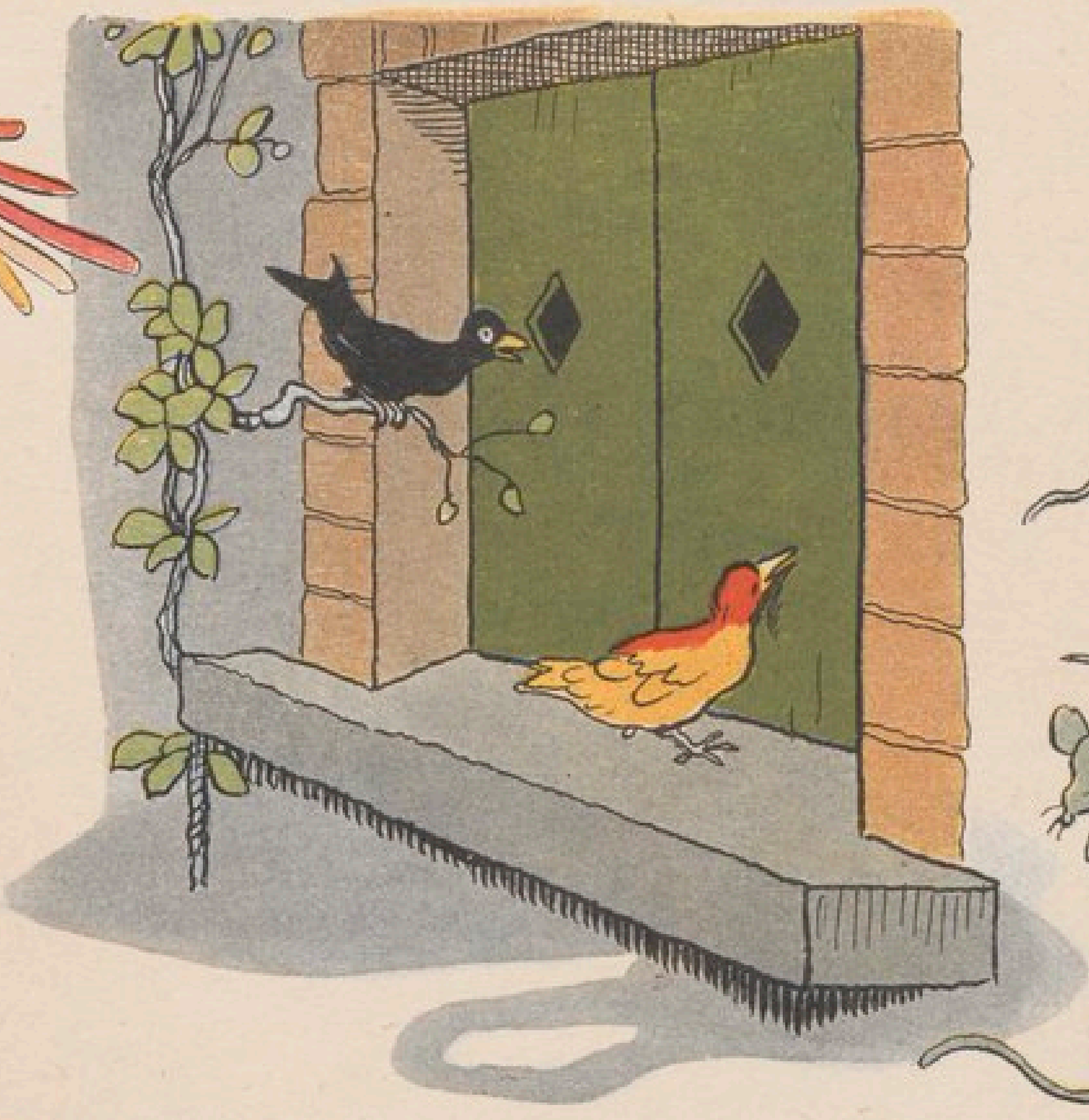


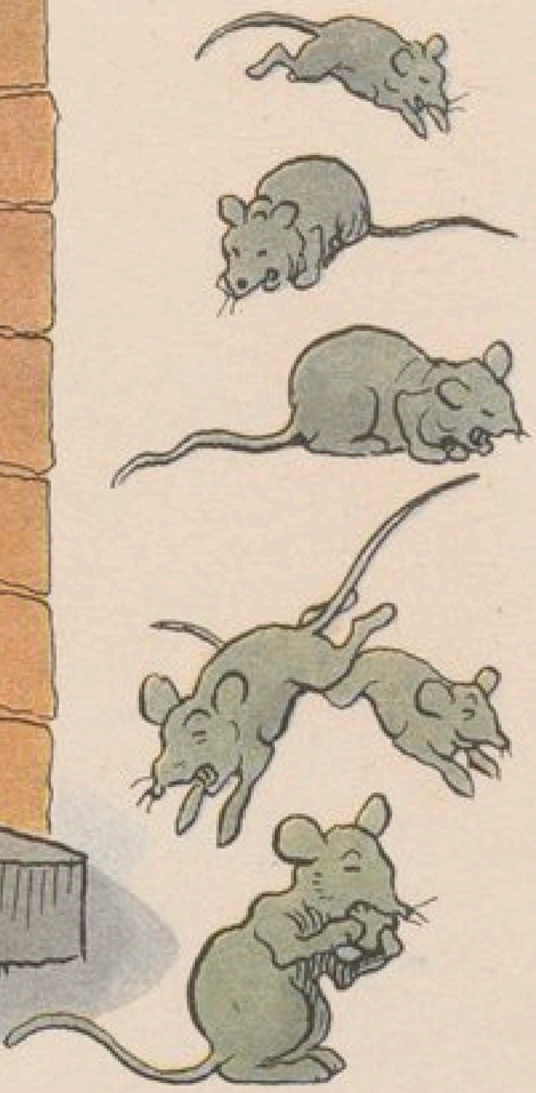
— Ah, le gredin ! Et voilà ce qu'il appelait me faire voir la vie en rose. Je ne saisis pas pour quelles raisons... d'ailleurs.

— Naïf que tu es, va ! Depuis longtemps, Aristide se sert de toi pour éloigner tout ce qui peut le contrarier de son sommeil. Vois ! depuis cette aventure de produit lacrymogène, tous les animaux ont de nouveau fui la ferme et Aristide repose dans la plus douce des quiétudes. Que n'avais-tu deviné ses manigances ?

— Ah le misérable ! s'écria Bobino, il va avoir affaire à moi, car je vais me venger en sabotant son sommeil. Ce disant, Bobino partit, bien décidé à agir. Il rassembla dans une boîte une douzaine de grillons et dans une souricière une douzaine de souris ; il s'empara d'un nid de guêpes qu'il plaça dans un panier, puis il s'en fut bien vite trouver un pic-vert, un merle et une chauve-souris.



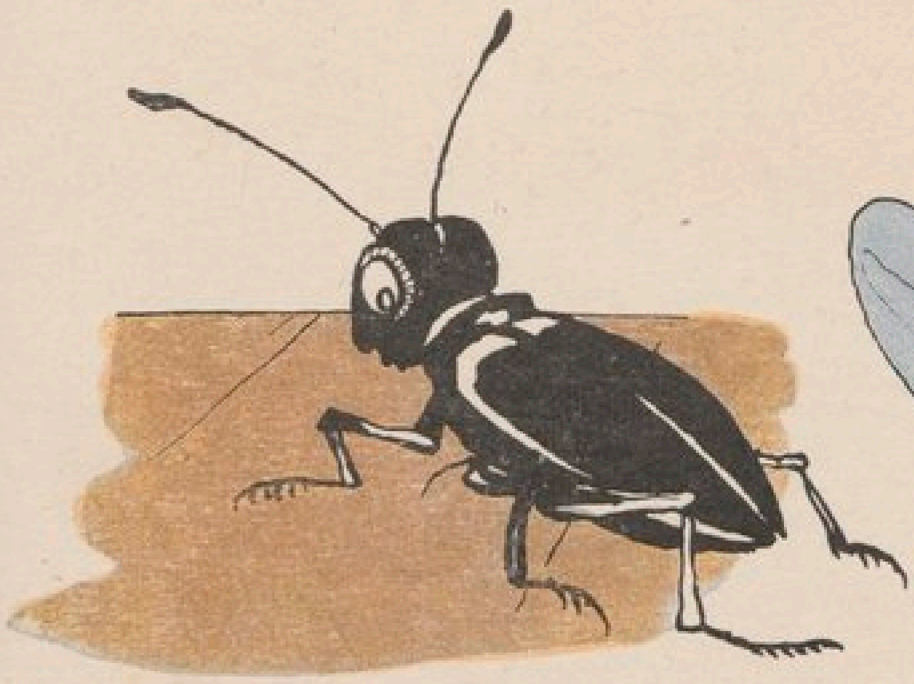


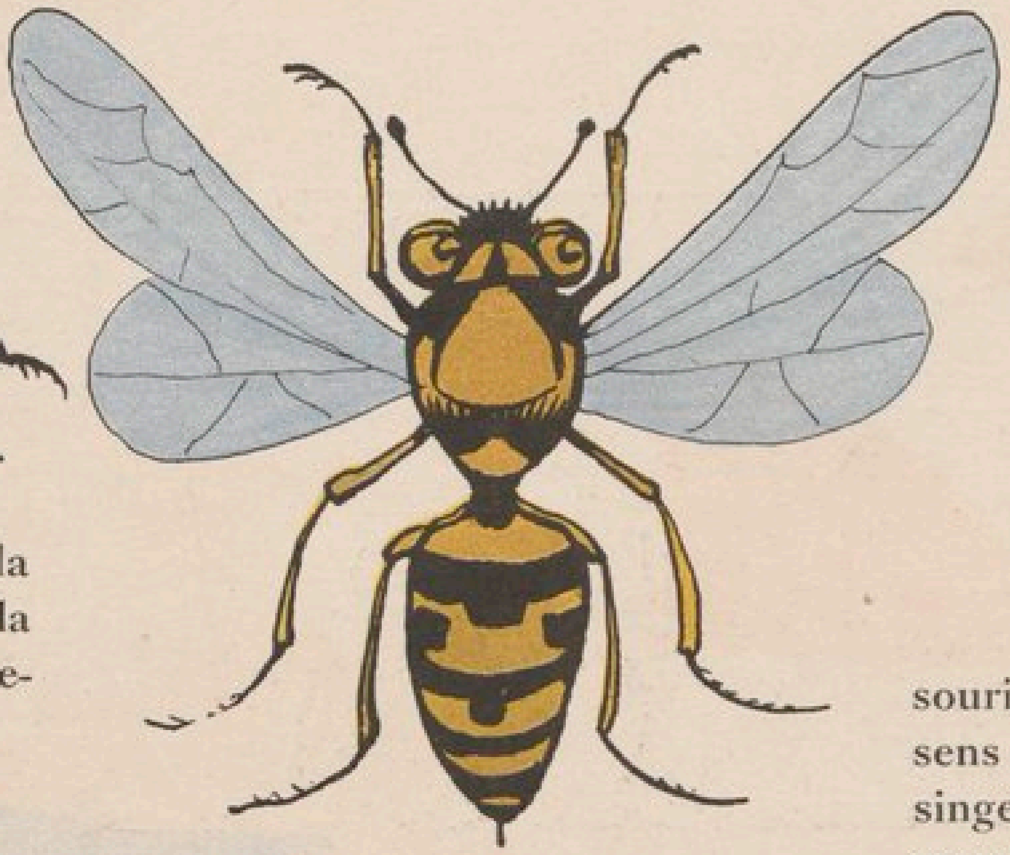


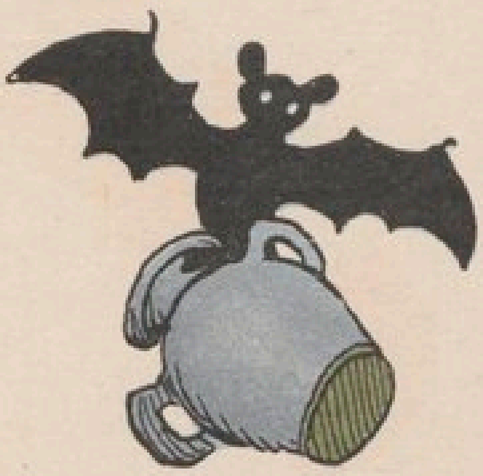
A ces bestioles se joignit Barnabé, qui détestait le singe.

Le perroquet, le pic-vert, le merle et la chauve-souris reçurent une consigne qu'ils exécutèrent à la lettre.

Pendant toute la nuit, le







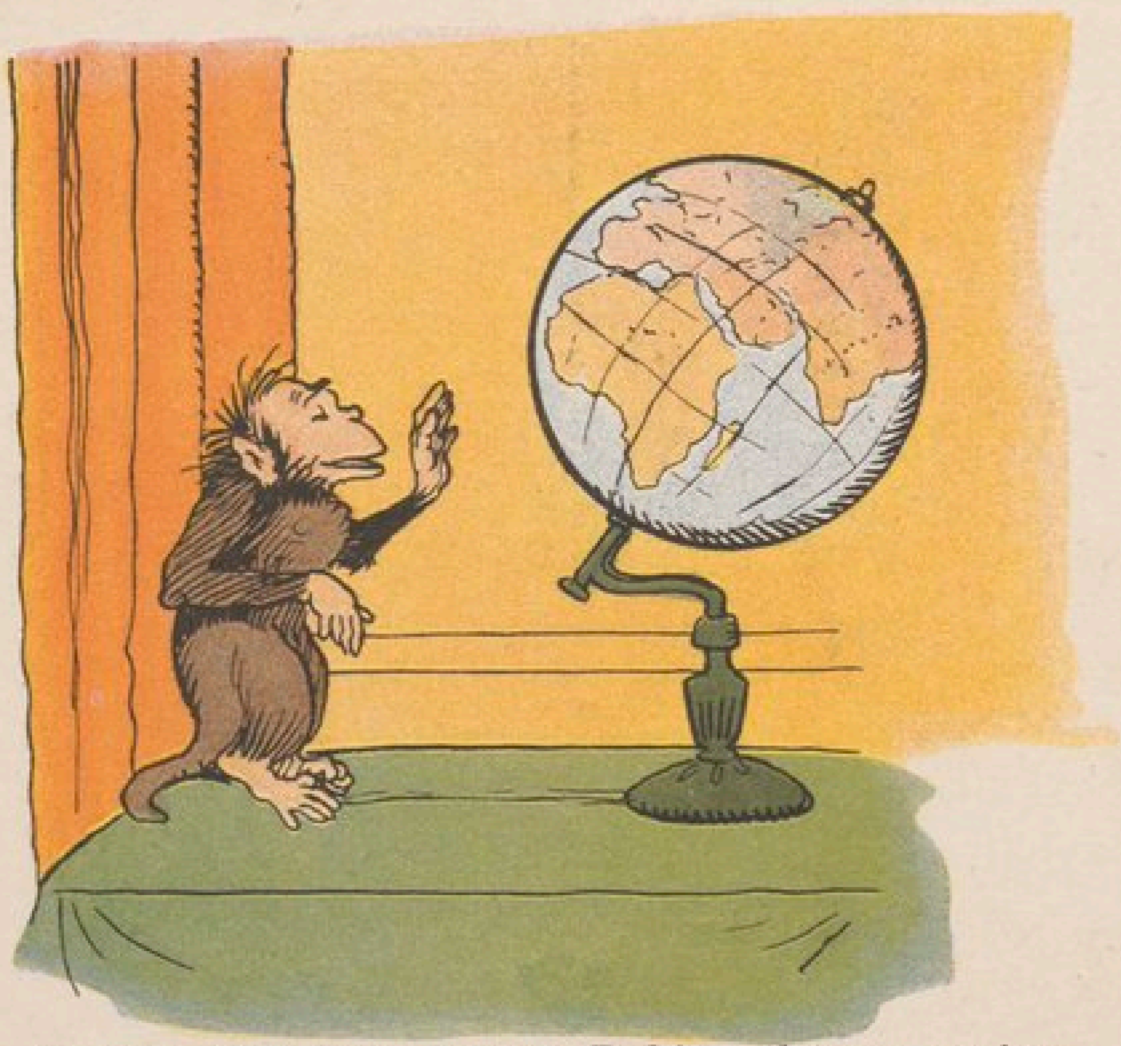
pic-vert frappa aux volets de la chambre d'Aristide et le merle siffla par la lucarne. Quant à la chauve-souris, elle voleta en tous sens autour du lit du singe en renversant d'un coup d'ailes les vases et les bibelots fragiles qui tombaient à grand fracas.

Les douze grillons chantèrent toute la nuit dans les oreilles d'Aristide

leurs plus pittoresques chansons et les guêpes vinrent, au réveil, le piquer de leur mieux.

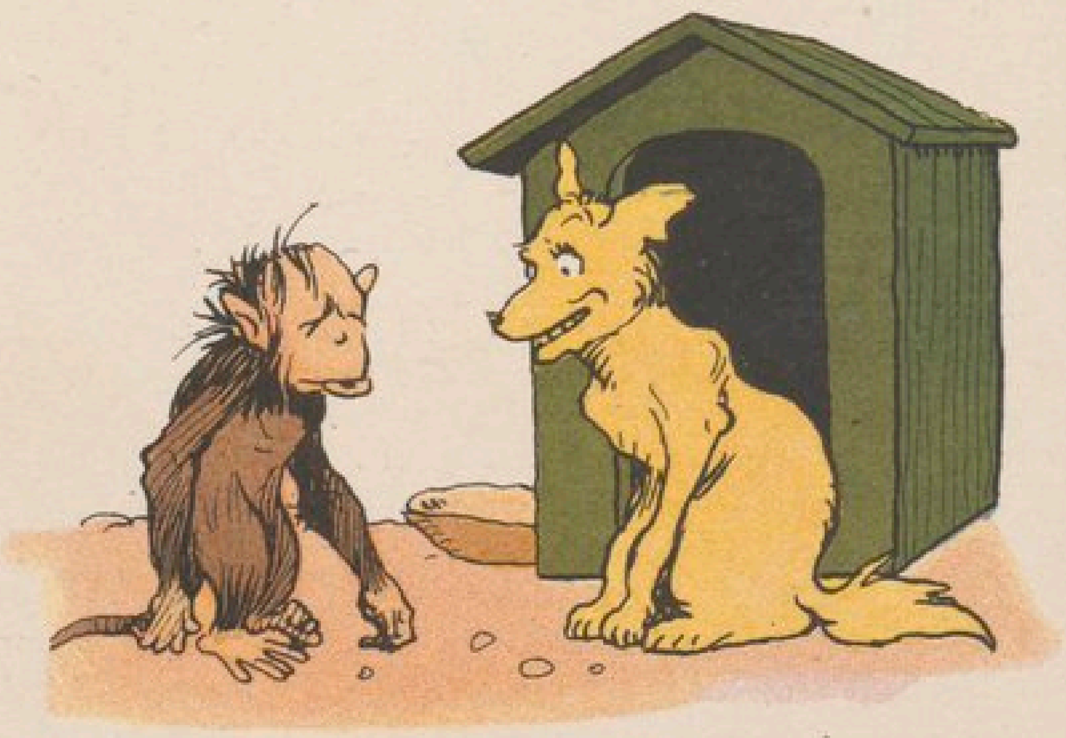
Aux abords de la maison d'Aristide, Tabougri miaulait et Bobino aboyait.

Le singe passa une nuit atroce et, le lendemain, il n'eut qu'une idée : fuir ce pays si peu hospitalier et retourner dans sa Guinée septentrionale où il avait vu le jour.



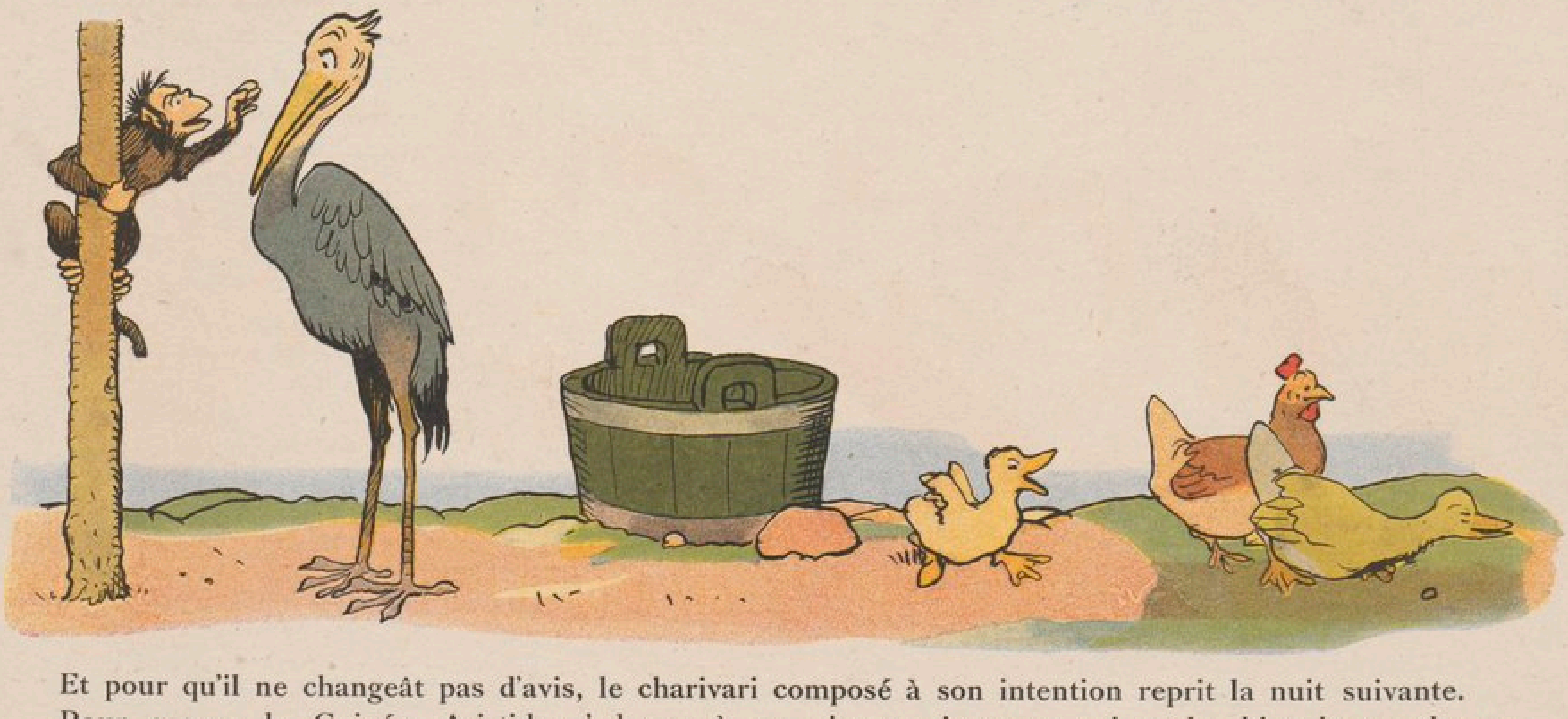
— Je vais retourner dans mon pays, car dans celui-ci il m'est impossible de dormir.

Il fit ses adieux à la France qu'il apercevait en réduction sur la mappemonde de son maître



et s'en vint faire part à Bobino de ses projets de voyage.

Bobino encouragea le singe dans sa détermination et lui souhaita bonne route.



Et pour qu'il ne changeât pas d'avis, le charivari composé à son intention reprit la nuit suivante.

Pour gagner la Guinée, Aristide s'adressa à un oiseau migrateur, qui voulut bien le prendre sur son dos pour faire le voyage.

Le singe s'installa sur le dos d'un superbe héron, originaire du plateau central et : Vogue la galère.
En trois jours, le voyageur débarquait en Guinée septentrionale.

Quand Aristide débarqua, il fut fort mal reçu par ses anciens compatriotes. Ceux-ci ne lui ménagèrent pas les moqueries et les quolibets. Ils lui reprochèrent de s'être expatrié et d'avoir préféré aux pays sauvages les pays civilisés.

— Retourne d'où tu viens, lui dit un crocodile, ou nous saurons te faire regretter ton voyage.

Aristide n'eut d'autres ressources que de grim-

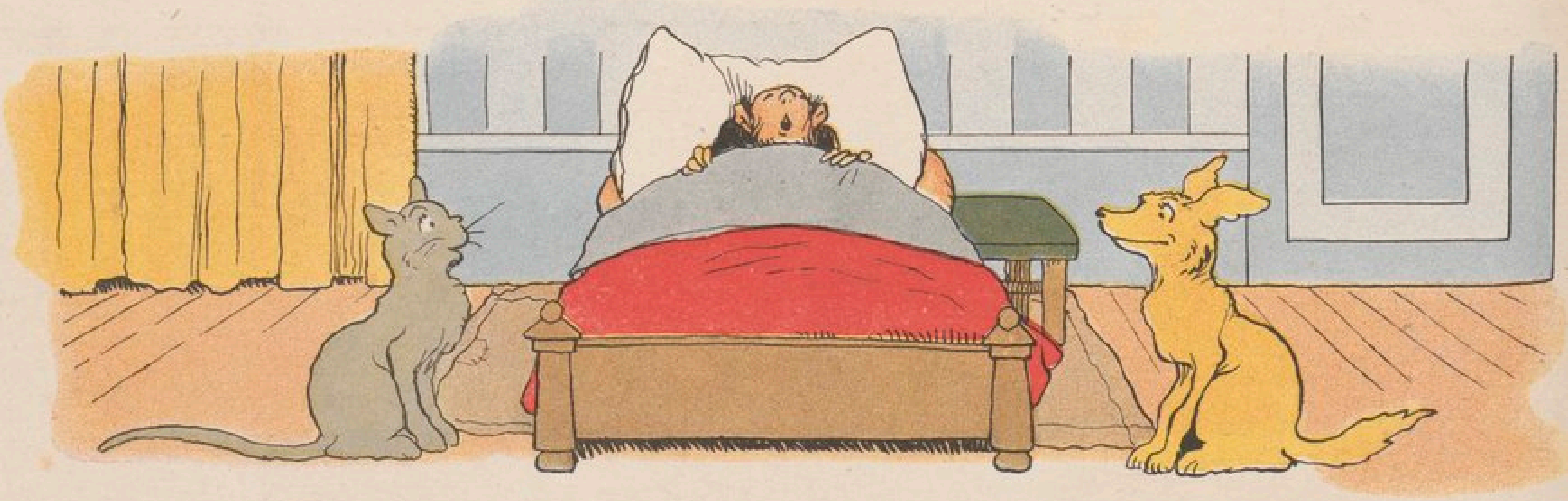
per sur un arbre pour se soustraire aux représailles des habitants du désert.

Il n'osait s'aventurer sur terre où le poursuivaient tous les animaux féroces qu'il trouvait sur son passage.

Aristide supplia le héron de le reconduire en France. Celui-ci accepta et, quelques jours après, notre singe foulait de nouveau le sol adoptif.

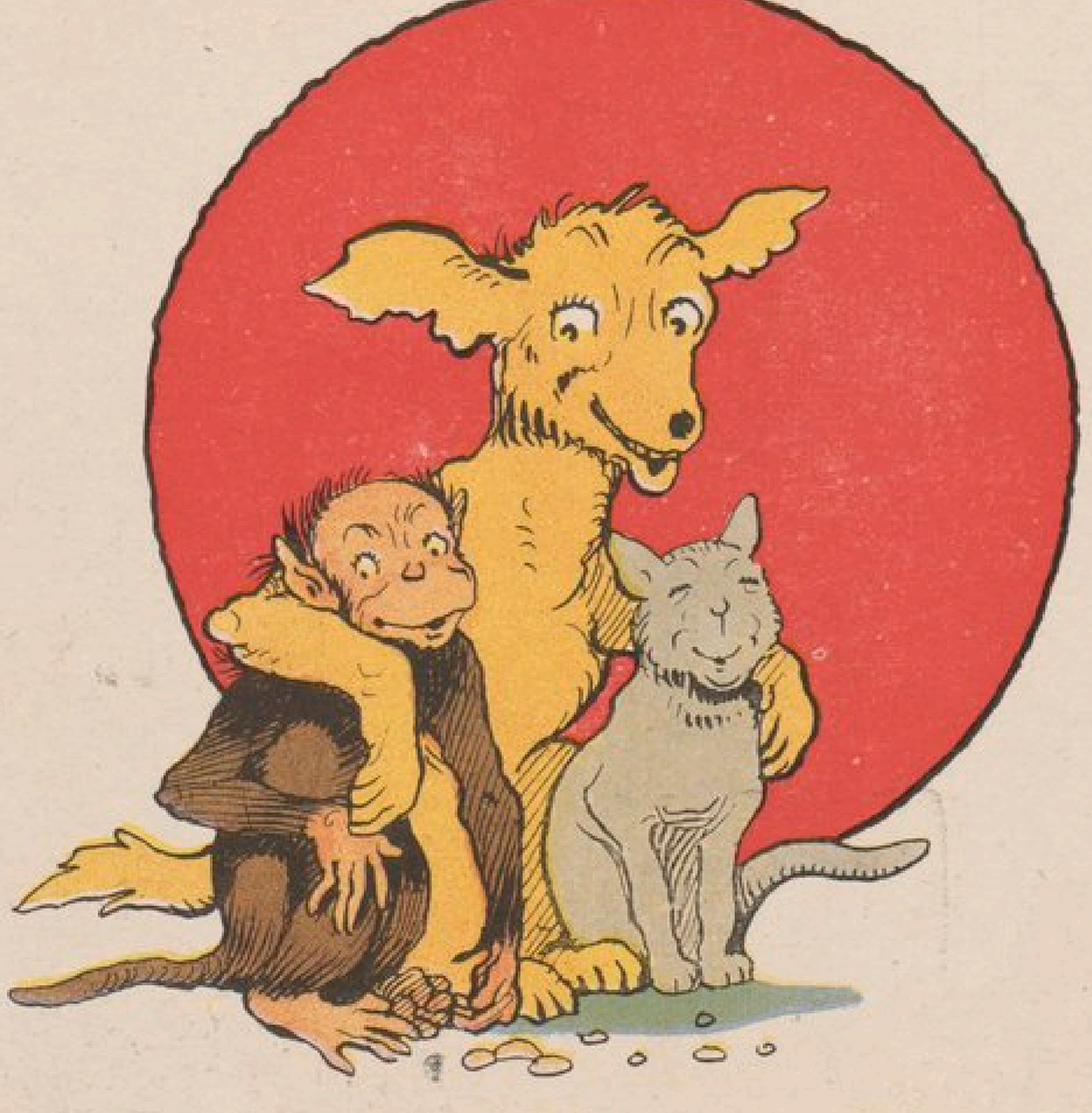
Il versa des larmes de joie en apercevant une borne kilométrique qui lui annonçait la proximité du domaine où il avait passé de si heureux jours, malgré les griefs qu'il n'avait cessé d'entretenir contre son entourage.

Les habitants du domaine vinrent lui souhaiter la bienvenue et un compromis fut passé entre le singe et les habitants de la basse-cour. Ceux-ci étaient autorisés à crier ou chanter jusqu'à dix heures du soir. Mais passé cette heure, le sommeil de tous devait être respecté.



Ainsi se terminèrent les incidents qui, pendant une année entière, agitèrent les hôtes du domaine des Liserons, incidents provoqués par l'égoïsme d'un singe habitué à manger les marrons que les autres retiraient du feu pour lui.

L'histoire finit par une réconciliation générale : Bobino, Aristide et Tabougri se jurèrent une amitié éternelle.



Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). — 13.5.29.

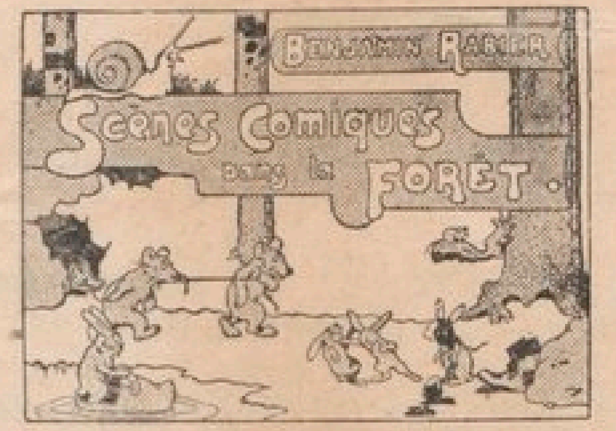
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

— 6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6 — PARIS —

ALBUMS DE BENJAMIN RABIER

FORMAT IN-4° OBLONG CAVALIER

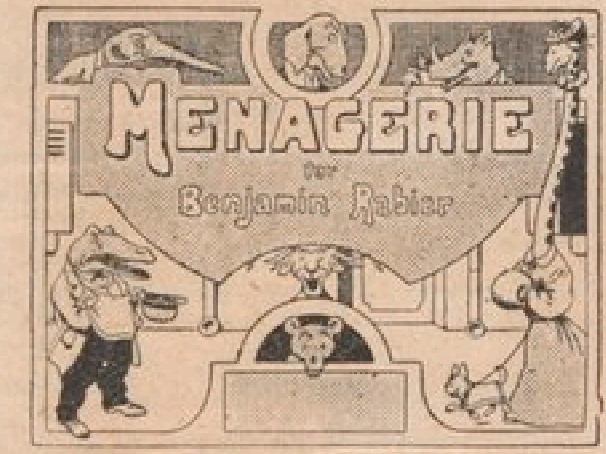
Illustrés en couleurs, cartonnés dos toile.



SCÈNES COMIQUES DANS LA FORÊT

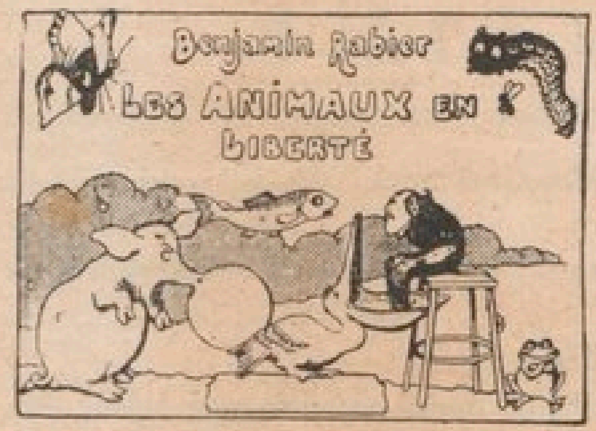
NOS FRÈRES INFÉRIEURS

PETITES MISÈRES DE LA VIE DES ANIMAUX



MÉNAGERIE

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX



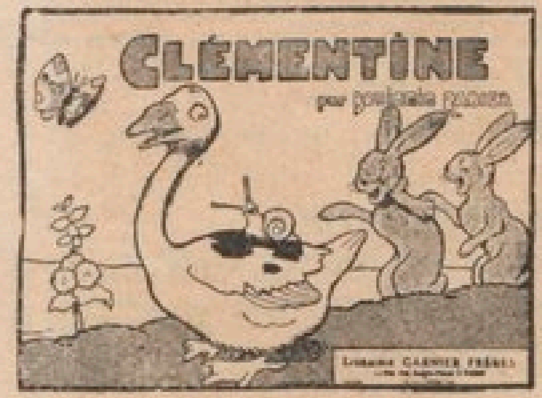
LES ANIMAUX EN LIBERTÉ

LES ANIMAUX S'AMUSENT

PETITE COLLECTION ENFANTINE

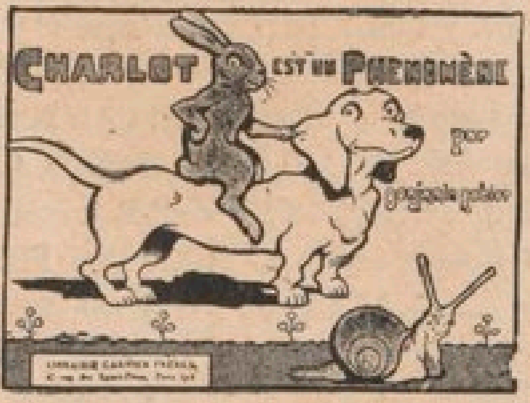
DE BENJAMIN RABIER

FORMAT IN-4° OBLONG CARRÉ, ILLUSTRÉE EN COULEURS



CLÉMENTINE

OSCAR ROI DU DÉSERT



CHARLOT EST UN PHÉNOMÈNE

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS (VII^e)

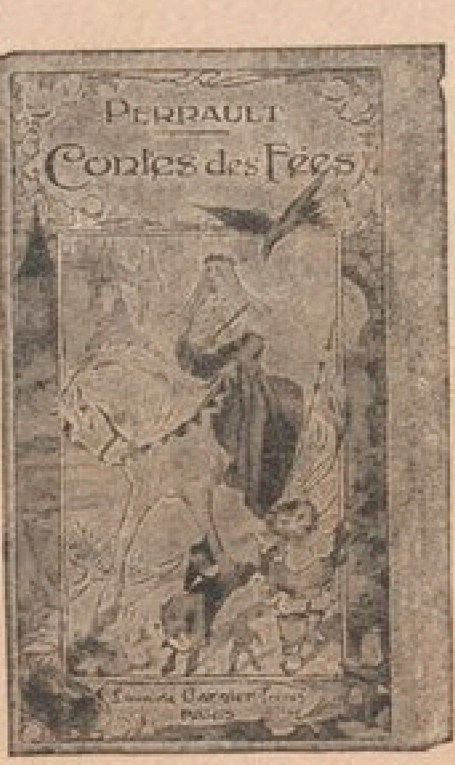
BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS

in-8° raisin, *Cartonnés, dos toile, couverture illustrée en trichromie. Reliés pleine toile, tête dorée.*

ANDERSEN. — CONTES DANOIS, contenant : La vierge des glaciers; Ib et la petite Christine; Elle se conduit mal; Un crève-cœur; Un couple amoureux; Une histoire dans les dunes; Caquets d'enfants, etc., illustrés d'après les dessins de Yan'Dargent.

ANDERSEN. — NOUVEAUX CONTES DANOIS, contenant : Le camarade de voyage; Le sapin; Le porcher; La petite sirène; La soupe à la brochette; Cinq dans une cosse; L'histoire d'une mère; Le vilain petit canard, etc., illustrés par Yan'Dargent.

ANDERSEN. — LES SOULIERS ROUGES et autres contes, contenant : Le coffre volant; Le rêve du chêne; Le grand serpent de mer; Le briquet; Le vieux ferme l'œil; Le sanglier de bronze; La pierre philosophale; L'histoire de l'année; Le jardin du paradis, illustrés par Yan'Dargent.



FOË (DE). — AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, illustrées par Grandville.

PERRAULT. — CONTES DE FÉES, suivis des contes de M^me d'Aulnoy et de M^me Leprince de Beaumont, édition illustrée de nombreuses vignettes par G. Staal, 1 volume.

SCHMID. — CONTES, contenant : La colombe; Le serin; Le ver luisant; Les œufs de Pâques; Le petit mouton; La mouche; La croix de bois; La chapelle de la forêt; L'enfant perdu; Rose de Tannenbourg, etc., édition illustrée par G. Staal.

SWIFT. — VOYAGES DE GULLIVER dans les contrées lointaines, précédés d'une notice par Walter Scott, illustrations de Grandville.

WISEMAN. — FABIOLA ou l'église des catacombes. Traduction nouvelle par M^lle Nettement, vignettes d'après les dessins de Yan'Dargent.

WYSS. — LE ROBINSON SUISSE, précédé d'une introduction par Charles Nodier, vignettes d'après les dessins de Ch. Lemercier.

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

Volumes in-16 illustrés de nombreuses gravures —:-:— *Le volume cartonné, dos toile, couverture en trichromie.*

ANDERSEN. — CONTES DANOIS : La Vierge des glaciers ; Ib et la petite Christine; Elle se conduit mal; Une histoire dans les dunes, etc.

ANDERSEN. — NOUVEAUX CONTES DANOIS : Le Camarade de voyage ; Sous le saule ; La fille du roi de la vase, etc.

ANDERSEN. — LES SOULIERS ROUGES : Le Coffre volant : Le papillon.

ANDERSEN. — L'HOMME DE NEIGE : La pierre philosophale; Le bonheur dans une branche, etc., etc.

ANDERSEN. — HISTOIRE DE VALDEMAR DAAE; Petite Poucette; Grand Claus et petit Claus; Les cygnes sauvages, etc.

ARMOR. — LES VACANCES DE NOËL.

BEECHER-STOVE. — LA CASE DE L'ONCLE TOM ou La vie des nègres en Amérique.

BESBRE. — LE ROMAN D'UN BON CHIEN, illustré par Benjamin Rabier.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — PAUL ET VIRGINIE, suivi de la Chaumière indienne.

CERVANTÈS. — HISTOIRE DE DON QUICHOTTE.

FLORIAN. — FABLES.

FOË (DE). — AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ.

GALLAND. — LES MILLE et une NUITS de la JEUNESSE.

GALLAND. — LES MILLE et une NUITS des FAMILLES, 2 vol.

GRIMM. — CONTES.

LA FONTAINE. — FABLES CHOISIES, ill. par Grandville.

MAISTRE (X. de). — ŒUVRES COMPLÈTES.

MANZONI. — LES FIANCÉS, 2 vol.

MURAT (Amélie). — LA MAISON HEUREUSE.

NODIER. — LA NEUVAINE de la CHANDELEUR et autres contes.

PERRAULT. — CONTES DE FÉES.

ROSNIL. — CONTES A GUYZOU.

SACHET. — LA BIBLE DES ENFANTS.

SCHMID. — ROSE DE TANNENBOURG et autres contes.

SCHMID. — NOUVEAUX CONTES.

SCHMID. — LE BON FRIDOLIN et autres contes.

SCHMID. — CONTES.

SWIFT. — VOYAGES DE GULLIVER.

TOPFFER. — PREMIERS VOYAGES EN ZIGZAG, 2 vol.

TOPFFER. — NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG, 2 vol.

TOPFFER. — NOUVELLES GENEVOISES.

WISEMAN. — FABIOLA.

WYSS. — LE ROBINSON SUISSE, 2 volumes.